La Grande Loi Sociale

de l'Amour des Hommes

Ouvrages du même auteur :

L'ENSEIGNEMENT SOCIAL DE JÉSUS (3e édit.).	3 fr. 50
L'ACTION FRANÇAISE ET L'IDÉE CHRÉTIENNE (3e édit.).....	3 fr.
LA PENSÉE ET L'ŒUVRE D'UN GRAND SEIGNEUR RUSSE.....	1 fr.
LA MORALE DE L' " ACTION FRANÇAISE " (*Réponse à un Apologiste*).....	1 fr. 50
" BALMÈS ", de la collection « La Pensée et l'Œuvre sociale du Christianisme »	2 fr. 50
COMMENT SAUVER NOTRE CIVILISATION EN PÉRIL ? (*Discours prononcé à Bruxelles le 14 mai 1911*).....	0 fr. 50

RÉCEMMENT PARU CHEZ

l'Éditeur **TRALIN, 12, rue du Vieux-Colombier Paris (VIe)**:

L'Égoïsme humain

Ses manifestations *individuelles*, *familiales* et *sociales* dans le monde moderne

UN FORT VOLUME : 3 fr.

Cette étude psychologique et morale, aux yeux de l'auteur fait pendant à son livre sur « **la Grande Loi sociale de l'Amour** », d'après l'Evangile. On y verra étalées les funestes conséquences de l'oubli de cette loi dans les différents ordres de la vie humaine. On parle beaucoup de *l'égoïsme*, mais connaît-on bien ses subtilités et ses ravages ?

La Pensée et l'Œuvre sociale du Christianisme

ETUDES ET DOCUMENTS

A. LUGAN

" L'Enseignement Social de Jésus "

La Grande Loi Sociale de l'Amour des Hommes

ALMA COLLEGE
261.2
LIBRARY
L968
Alma, California

Jésus et la loi d'Amour.
Jésus et les degrés dans l'Amour.
Jésus et ses Parents.
Jesus et ses Amis.
Jésus et sa Patrie.
Jésus et l'Humanité.
Jésus et l'Amour des ennemis.
Jésus et la pratique de la loi d'Amour.

22929

A. TRALIN, EDITEUR
12, rue du Vieux-Colombier, 12
PARIS. VI^e

NIHIL OBSTAT

L. B.

IMPRIMATUR :

Albiæ, die 20 Februarii 1912.

L. Birot,

Vic. Gén.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 22 Februarii 1912.

P. Fages,

Vic. Gén.

AVANT-PROPOS

Nos évangiles exigent une hiérarchie de droits et de valeurs. Ils ont, sur l'autorité, un enseignement d'une divine nouveauté. Mais, pour l'instant, je voudrais négliger le point de vue de la dépendance nécessaire entre les hommes et les envisager comme une multitude où chaque individu est à l'égard de l'autre, en quelque manière, nous l'avons dit ailleurs (1), un frère, un égal, un être libre. Que pense le Maître des rapports de ces frères, de ces égaux, de ces libres, entre eux ?

L'idée de premier plan semble celle-ci. Avant de s'unir et de se superposer hiérarchiquement, ils doivent être attachés ensemble par un lien qui va d'une âme à l'autre. S'aimer, ou, ce qui revient au même, se vouloir du bien parce que l'on est frère, rendre au plus petit ce qui lui est dû, parce qu'il est un égal, sont des devoirs impliquant des droits antérieurs à l'organisation sociale. Elle ne les méprise pas sans, par le fait, mépriser les hommes. Ceux-ci pourraient en rigueur abstraite vivre privés de ce cadre, parce que leur amour et leur justice profonde et invisible, informant leurs actes, suppléerait l'armature du dehors. Mais l'organisation sociale sans les deux

(1) Cf. « *L'Enseignement social de Jésus* », 3e édit. chez Bloud, éditeur, Paris.

lois intérieures s'effondrera, car elle n'est, à qui sait la comprendre, qu'un amour et qu'une justice, montant ou descendant l'échelle des êtres hiérarchisés.

L'amour et la justice, normes et ressorts des volontés, sont donc, au sens le plus complet, des lois sociales. Elles donnent la vie aux autres préceptes ; elles conditionnent la paix et l'harmonie entre les égaux, le respect, l'obéissance et l'ordre entre les dépendants.

Dans le présent volume, nous n'étudions que la loi sociale d'amour.

LIVRE I

Jésus et la Loi générale de l'Amour des hommes

CHAPITRE PREMIER

La Loi intérieure d'Amour et son double objet

SOMMAIRE : I) Trois royaumes au sens de l'Évangile : intérieur : la conscience; extérieur et présent : l'Église; extérieur et futur : le Ciel. Ils se commandent et s'appellent l'un l'autre. — Les Juifs attendent un royaume qui « frappe le regard » et ne comprennent rien à celui qui est « au dedans de nous, » ayant vidé leur religion d'âme. La longue lutte des fils de l'Esprit en Israël contre cette matérialisation. — Le Paganisme introduit par le Pharisaïsme dans la cité sainte, car il est le triomphe de la parade et de la formule. — Les trois frères : le Pharisaïsme, le Paganisme et le Positivisme. — II) Dans le royaume intérieur Dieu a promulgué la loi d'amour. Sa nature. Elle a un double objet : tu aimeras ton Dieu, tu aimeras ton prochain. — L'amour, pour Jésus, est le ressort qui met en branle l'être moral, d'où la supériorité sociale du Christianisme.

Il n'est pas de ma compétence, il ne serait pas opportun d'expliquer ici la doctrine transcendante

du royaume de Dieu (1). Un lecteur, même pressé, de l'Evangile sait la place qu'elle occupe dans l'Enseignement de Jésus. Mais je ne m'éloignerai, ni de mon but, ni de l'interprétation traditionnelle ou de celle des plus savants commentateurs, en marquant trois manifestations de ce règne de Dieu. La première, tout intérieure, a pour siège la conscience et les réalités intimes qui la posent et que nous enveloppons sous ces mots, l'intelligence, la volonté, la liberté, les intentions et les réflexions, qui classifient nos choix et les mettent dans le cadre du bien ou du mal, c'est-à-dire dans la ligne de la moralité. De ces « secrets » où seul « le Père voit », sortent les actes individuels ou sociaux qui tombent sous les sens. S'ils se conforment, au moins par le but poursuivi, aux volontés de celui qui est aux cieux, ils sont, la manifestation extérieur du royaume. Ici-bas, elle a son épanouissement dans le corps vivant de l'Eglise, et son devenir dans son âme ; au-delà, dans l'assemblée triomphante des élus, suspendus par tout leur être aux désirs éternels. Cette triple apparition de l'Idée et du Vouloir divins, au fond des consciences, sur la face de l'Eglise et des élus, constitue la royauté de Dieu sur l'homme et réalise le vœu ardent de la déprécation : « que ton règne

(1) Je renvoie sur ce point au chap. V de « *l'Enseignement de Jésus* », de Mgr Batiffol.

arrive, que ton ordre soit fait sur la terre et au ciel ! » Ce sont là, si l'on veut, trois royaumes et comme trois domaines distincts, mais qui se commandent et s'appellent. Et nul n'entre dans le dernier s'il n'est passé par les deux autres. Etre reçu dans la maison et le royaume qu'est l'Eglise, crier avec ceux qui l'habitent « Seigneur, Seigneur », ne sert de rien, si l'on n'a d'abord bâti au plus profond de son âme le royaume où se consomme la volonté du Père.

Un jour, se rendant à Jérusalem et traversant un village sur la frontière de Galilée et de Samarie où il venait de guérir dix lépreux dont l'un n'était pas juif, le Maître fut accosté par un groupe. Des gens le composaient dont il a dit : « Ils font toutes leurs œuvres pour être un spectacle aux hommes ; ils étendent leurs phylactères et ils déploient les franges de leurs habits » (1). Ces paradeurs s'approchèrent et voulurent contenter leur curiosité. Ils avaient entendu rapporter que le jeune Rabbi annonçait un royaume. Ce ne pouvait être que celui attendu si impatiemment et qui devait satisfaire les rêveurs nationalistes en humiliant les ennemis et en assurant la domination d'Israël. On comprend l'empres-

(1) Math. XXIII, 5.

sement de leurs interrogations : Dis-nous, « quand arrive le royaume de Dieu »? Ils l'entrevoyaient descendant des sphères célestes éclatant comme un météore à tous les yeux et terrible comme un tonnerre à toutes les oreilles (1). Et voici la réponse : « Le royaume de Dieu n'arrive pas à la façon de ce qui s'observe », c'est-à-dire qui frappe les sens. « On ne dira pas : il est ici où il est là ». En rigueur, on ne saurait le voir. « En effet, voici le royaume de Dieu est au-dedans de vous » (2). Il est en votre pouvoir et for intérieur où s'entend et s'exécute la volonté du Père.

L'Evangéliste ne renseigne pas sur l'accueil fait à ces paroles. Elles durent surprendre et troubler ces

---

(1) « Le nationaliste juif s'exaltait dans l'interprétation « charnelle », qui gagnait en crédit depuis l'écrasement et l'humiliation des juifs au temps d'Antiochus Epiphane (175-164) et à mesure que la revanche espérée se faisait plus attendre. Au temps de l'Evangile, la conscience juive en était à cette alternative : d'un côté une théodicée se justifiant dans l'au-delà, de l'autre un nationalisme attendant sa revanche sur terre. » Batiffol. *L'Enseignement de Jésus*, p. 144-145.

(2) Luc, XVII, 2, v., 21. « Intra vos est, i-e in manus, in potestate vestra, si audiatis, si faciatis Dei præceptum. » Tertullien, *Adv. Marc.* IV, 35. Notons, à propos du royaume intérieur, ces belles paroles de Pascal : « L'espérance que les chrétiens ont de posséder un bien infini est mêlée de jouissance aussi bien que de crainte : car ce n'est pas comme ceux qui espéreraient un royaume dont ils n'auraient rien étant sujets : mais ils espèrent la sainteté, l'exemption d'injustice, et ils en ont quelque chose ». Plus on est chrétien et plus on fait pénétrer en son âme de béatitude éternelle.

hommes qui avaient vidé d'âme leur religion, la réduisant à n'être qu'un geste ou un costume. Ils purifiaient l'extérieur de la coupe et du plat, mais au-dedans d'eux où devait s'établir le royaume, « ils étaient remplis de rapines et d'impuretés » (1). Ils ne se souciaient guère d'un royaume intérieur. Le leur devait être tout en dehors. Ils pouvaient appartenir au peuple élu de l'esprit. Ils formaient la coterie puissante qui à l'heure où Jésus parlait, étouffait la religion sous l'apparat cultuel. On sait la lutte vive et ardente soutenue en Israël dès l'origine entre la lettre et l'âme, le formalisme mort des lèvres et la vie profonde du cœur. Ces grands hommes, depuis Moïse gourmandant les hébreux agenouillés devant le veau d'or, jusqu'à Isaïe le prophète, mettant dans la bouche de Jahvé ces paroles : ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi ; tous les fils de l'Esprit, législateurs et voyants, s'élèvent sans trêve contre ceux qui inclinaient à faire de la loi, non le lien des volontés, mais le garde-chiourme du peuple, et du culte, non l'épanouissement extérieur des âmes adorant en vérité, mais le geste du mannequin devant une idole. Le psalmiste était l'écho de ces défenseurs des droits imprescriptibles de l'Esprit, quand dans la sublime prière de son repentir il disait : « O Seigneur, si tu avais voulu un

(1) Luc, xi, 30.

sacrifice, je te l'aurais offert. Mais tu ne prends pas plaisir aux holocaustes. Le sacrifice agréable à Jahvé c'est un esprit affligé. Tu ne dédaignes pas un cœur contrit et brisé » (1).

Aux jours où Jésus annonçait proche l'heure de l'adoration véritable, le pharisaïsme dominait. L'écorce pressait la sève et l'empêchait de circuler ; la lettre tuait l'esprit et étouffait les battements du cœur ; sous le masque d'un prosélytisme effronté et d'un attachement violent aux *apex* et aux *iota* de la loi de Moïse, la secte avait introduit le paganisme dans la cité sainte. Car, était-il autre chose que le triomphe de la parade, du rite, de la formule. Le païen construit de beaux temples aux divinités, il emploie des eaux lustrales, il fait des sacrifices, mais il oublie d'édifier en lui le temple ordonné et harmonieux de son âme, inclinée à la façon des voûtes des cathédrales devant la Vérité et le Bien suprême ; il oublie de laver les taches qui souillent et défigurent son être moral et de porter le couteau

---

(1) « Pour montrer que les vrais juifs et les vrais chrétiens n'ont qu'une même religion. La religion des juifs semblait consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, au temple de Hierusalem, enfin en la loi et en l'alliance de Moïse. Je dis qu'elle ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les autres choses. » Pascal. — *Pensées.* — On corrigera ce que la dernière phrase a d'excessif.

jusqu'aux fibres les plus intimes, en immolant sur l'autel de sa volonté ses mauvais désirs et ses instincts pervers. Les liturgies et les édifices sacrés ne se comptent pas, mais au milieu de cette pompe du culte, dans la prostration universelle devant des idoles, les hommes conservent toutes les brutalités des animaux S'ils sont corrompus, méchants, et pour en trouver un véritablement juste il faut aller le chercher sur le fumier où Job râle sa plainte immortelle.

Le pharisien et le païen sont deux frères nés du même père, le matérialisme religieux, si l'on peut accoupler ces mots. Ils vivent encore. Dans nos sociétés imprégnées de la pure et profonde doctrine du règne intérieur, ils ont des héritiers et des continuateurs : je ne parle pas seulement de ces hypocrites qui à l'ombre des sanctuaires et sous les masques de la piété, cachent la souillure et le crime. Les pharisiens et les païens tiennent école. Ils ont leurs chaires et parlent haut. Ces théoriciens qui s'imaginent transformer l'homme en transformant seulement les cadres où il vit sans descendre au-dedans de lui ; ceux qui ne comptent que sur la force brutale, le coup de poing ou le coup de fouet, pour faire régner la vérité et la paix sociale ; ceux aux yeux de qui la religion n'a que la valeur d'un gendarme protégeant l'ordre, les coffres-forts, contre les poussées d'en bas ; ceux qui la veulent, comme ils disent, pour le peuple, et niant sa valeur, entrent

dans ses temples pour accomplir ses rites, vantent sa liturgie, sa hiérarchie, désirant en faire le marche-pied de leurs desseins politiques ou nationaux, sauf à s'en débarrasser à la minute précise où elle dérangerait leur calcul ; tous ces réformateurs socialistes ou syndicalistes, athés catholiques ou autres, sont les successeurs authentiques des pharisiens et des païens des vieilles sociétés (1). L'histoire se renouvelle encore. Comme leurs ancêtres ils dédaignent le meilleur de l'homme, sa vie intérieure, ce mouvement mystérieux de son être vers ce qui dé-

---

(1) Nous groupons ici quelques textes qui montreront surabondamment que la synthèse que nous venons de faire n'est pas une chimère. « On ne peut se flatter de faire aucun changement dans les idées d'un peuple qu'après en avoir fait dans sa législation, et c'est par la réforme des lois qu'il faut commencer la réforme des mœurs... » Helvétius. *De l'Esprit*. — « On pourrait imposer la vérité de force. Les dégâts que pourrait occasionner cette imposition seraient de peu, en comparaison de tant de dégâts futurs qu'elle épargnerait Je ne crains pas de dire que pour un esprit libre et un bon esprit voilà l'espoir le plus sacré. » Ch. Maurras. Revue *l'Action Française*, t. V, p 293. — « Ce qu'il y a de bon dans la dévotion religieuse, ce n'est point une foi métaphysique à tel ou tel dogme, incompréhensible de nature, c'est le geste ancestral, c'est l'attitude de l'adoration, l'agenouillement sur les dalles du sanctuaire, le signe de la croix, la tiédeur de l'eau du bénitier banal, les mots du rituel prononcés sans songer au sens, le murmure berçant des prières du rosaire, des prières où s'unissent et communient les âmes sœurs. » Jules Soury, Campagne nationaliste, p. 49. — « Les maux dont nous souffrons ont, presque tous, un caractère politique. » Dom Besse, préface au livre de M. Pariset : « *La monarchie, son droit, sa constitution, son programme.* »

passe les impressions fugitives de ses sens, vers l'infini entrevu et désiré dans l'angoisse, et ils s'attachent à tout ce qui est en lui proie de la mort ; comme ces ancêtres ils méprisent ou raillent le Christ (1), ce Fils de l'Esprit éternel, ce divin appréciateur des âmes qui édifiait ses royaumes au-dedans et en plein ciment vital (2). « Car il est venu pour qu'ils aient la vie et l'aient plus abondante ». C'est sur ce domaine mystérieux où les yeux du corps ne pénètrent pas que régnera son Père « puisqu'il est le Dieu des vivants et non des morts ».

Celui qui préside à cet empire invisible, sanctuaire sacré et profond d'où s'imprime la direction à tous les mouvements de l'être raisonnable, y a promulgué une loi dont l'observation est aussi nécessaire à qui veut être fils de Dieu, que la

(1) « Isaïe et Jésus, David et Jérémie, Ezéchiel et Salomon... donnaient par leur exemple et par leur discours des modèles de la frénésie toute pure ». Ch. Maurras. *Action Française*, t. I, p. 318.

(2) Il ne faut pas croire que le christianisme vrai ne tienne pas compte du dehors, de ce qui frappe le sens, mais il ne veut pas qu'on incline la tête si l'on n'a auparavant incliné la volonté. Ainsi est-il une religion complète et répondant à toutes les réalités humaines : « Les autres religions, dit Pascal, sont plus populaires, car elles sont en extérieur ; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles, mais elle ne servirait pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur et abaisse les superbes à l'extérieur, et n'est pas parfaite sans les deux, car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre. » *Pensées*.

nourriture au corps et l'air à l'oiseau. A elle viennent se suspendre, *Kremantaï*, les autres commandements et les leçons des prophètes (1). Point d'appui, si elle branle et manque, tout branle et s'écroule. Elle est la raison et la fin de la législation mosaïque qui l'inscrivit à son frontispice, comme le Christ le rappelle en la promulguant à son tour ; elle est la raison et la fin des prédications d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezéchiel et des autres Voyants. Son abandon provoque leur reproche, leur tristesse, leur colère et leurs larmes. Le plus sublime d'entre eux met dans la bouche de Jahvé ces paroles : « Puisque ce peuple s'approche en paroles et m'honore des lèvres, tandis qu'il tient son cœur éloigné de moi, et que le culte qu'il me rend est une leçon apprise des hommes, à cause de cela je continuerai à user de prodiges, de prodiges étranges, avec ce peuple ; et la sagesse de ses sages périra, et l'intelligence de ses docteurs s'obscurcira » (2).

L'amour est une force intime qui saisit l'homme, le pousse hors de lui, brise l'enveloppe concentrique qui le replie sur son moi pour le précipiter, le jeter vers d'autres. C'est un levier intérieur qui le sépare violemment de ce qui l'attache à lui par

---

(1) « A ce commandement — d'aimer Dieu et le prochain — toute la loi et les prophètes sont suspendus. » Math., XXII, 40.
(2) Saïe : ch. XXIX, 13-14.

toutes les fibres, le soulève, le projette et le fixe au Bien réalisé en Dieu et à réaliser dans les créatures faites à son image. Car la loi fondamentale et irremplaçable de l'amour a un double objet.

« Un docteur voulant embarrasser Jésus, lui posa cette question : Maître, quel est le premier, le plus grand de tous les commandements de la Loi ? — Jésus lui répondit : Ecoute Israël. Le Seigneur votre Dieu est le Seigneur de tous. Tu l'aimeras, ce Maître, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, de toute ta force. Voilà le premier et le plus grand des commandements. Le deuxième est semblable au premier. Tu aimeras celui qui est proche de toi comme toi-même. A ces deux commandements suspendent la Loi et les Prophètes. — Fort bien, Maître, repartit le scribe, tu as parlé selon la vérité, car Dieu est seul et il n'y en a pas d'autre que lui. L'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute son âme, et de toute son énergie, aimer le prochain comme soi-même vaut mieux que tous les holocaustes et sacrifices. — Jésus voyant que ce docteur répondait sensément lui dit : Tu n'es pas éloigné du Royaume de Dieu ! » Jésus, cependant, ne prononça pas : tu possèdes le Royaume de Dieu. Il ne suffit pas de bien parler, de dire « Seigneur, Seigneur », de savoir la loi, il faut l'accomplir dans son cœur.

C'est parce que, pour ce Maître, l'amour est le

ressort qui met en branle l'être moral, qu'il a bien osé demander à l'homme d'être parfait, comme son Père céleste est parfait. En aimant, les êtres s'assimilent et se confondent. Soulevés par ce puissant et irrésistible levier des bas-fonds de la vallée où ils sont pélerins, les enfants d'Adam montent vers les hauteurs ; ils approchent du Parfait et en reçoivent les reflets sur leur visage. Voilà la supériorité, la force universelle et éternelle du christianisme. Il est une religion d'amour. On pourra broyer les corps dans les amphithéâtres et sur les chevalets, on ne tuera pas l'amour. Il est immortel et intangible comme l'âme d'où il s'élance, pure et immatérielle flamme. Les martyrs n'ont étonné le monde que parce qu'ils aimaient ! Les apôtres ne l'ont changé que parce qu'ils aimaient ! Les vierges ne sont restées chastes parmi toutes les lascivités, que parce qu'elles aimaient ! Le christianisme disparaîtrait le jour où il ne resterait plus un cœur pour se donner à son Dieu et à ses frères. Ce jour ne luira pas sur l'horizon humain. L'amour engendré et accumulé par la bénignité et les sacrifices de notre Emmanuel, coule si abondant qu'il ne peut être tari. C'est parce que les autres religions n'ont jamais cru sincèrement, comme la nôtre, à l'amour, *credidimus caritati !* que toutes ont plus ou moins désespéré des individus et des sociétés, comptant pour les améliorer sur la discipline des fouets et l'écrasement des

faibles. Elles ne furent donc jamais, au sens réel et profond des religions sociales, des liens supra-terrestres attachant entre eux les membres de la famille humaine. Elles ne pouvaient briser la gangue d'égoïsme qui empêche l'homme de rayonner vers l'homme, de cet égoïsme féroce cause des divisions, des ambitions et des haines fratricides. « Remarquez, dit saint Jean Chrysostôme, que l'un et l'autre commandement sont imposés avec les mêmes termes excessifs. De Dieu on dit de l'aimer « de tout son cœur », et du prochain « comme soi-même ». Si on les observait fidèlement, il n'y aurait ni esclave, ni homme libre, ni vainqueur, ni vaincu, bien mieux, ni maîtres, ni sujets, ni riches, ni pauvres... » (1). Cette religion est donc éminemment sociale, dont la loi première impose à chacun de s'oublier, de sortir de soi, pour se donner tout entier à ce Père qui est aux cieux et à ces enfants qui vivent leur vie dans des cités terrestres. « Deux lois, dit Pascal, suffisent pour régler toute la république chrétienne, mieux que toutes les lois politiques » (2).

---

(1) Saint Chrysost. *Hom. 32, in 1 ad Corinth.*

(2) Pascal. *Pensées.* Edition Margival, p. 229. « La doctrine du solidarisme, dit M. Boutroux, a été constituée en vue de faire reposer le devoir de bienfaisance, non plus sur la charité ou l'amour, comme sur *un sentiment subjectif et libre*, mais sur une idée, sur un principe scientifique et rationnel, propre à justifier l'intervention de la force publique. » *Comptes rendus de l'Académie*

des sciences mor. et pol. 1903, p. 399. Cité par Bouglé. *Le Solidarisme*, p. 29. — M. Boutroux ignore que l'amour du prochain signifiant la bienveillance et non l'assistance, n'est pas un sentiment libre et facultatif. Les actes qu'il demande ne sont pas le paiement d'une dette stricte à l'homme, mais l'accomplissement d'une obligation imposée par Dieu. Le mauvais riche ne devait rien à parler rigoureusement à Lazare. Il n'en est pas moins sévèrement condamné parce qu'il a manqué au devoir de l'amour effectif dû à son prochain. En ce sens l'on peut dire qu'en Dieu la justice et la charité ne se distinguent pas. « La charité, lisons-nous dans une lettre de Tillemont, n'est pas moindre que la justice, ou plutôt n'est en Dieu que la même chose ». *A l'abbé de Rancé.* Enfin la charité est la gardienne et la condition de la justice sociale : « Il est bien difficile que celui qui méprise la charité puisse se venter d'être parfaitement juste. Pourquoi ce phénomène étrange au premier aspect? C'est que la charité est la meilleure ennemie, pour ne pas dire la seule vraiment puissante de la cupidité naturelle. Voilà pourquoi celui qui ne connait pas les effusions de la justice s'acquittera difficilement des obligations que la justice lui dicte. Au contraire, le régime de la charité facilite celui de la justice. « Si par charité vous n'entendez que l'aumône, écrit M. Ollé-Laprune, c'est beaucoup trop rétrécir et réduire la charité. Que si vous comprenez le mot charité dans un plus grand sens, je dis que cette charité-là, en elle, suppose la justice, ou bien elle l'explique et la renferme, mais elle n'en dispense pas. » La vraie charité commande la justice pleine et entière, individuelle et sociale... » P. Antoine. *Cours d'Economie sociale,* p. 133. En traitant la question de *la loi de justice* selon l'Evangile, je reviendrai plus amplement sur cet important sujet.

CHAPITRE II

La Loi d'Amour du prochain

SOMMAIRE : I. Le deuxième commandement est semblable au premier. Pourquoi ? Qui n'aime pas Dieu, n'aime que lui-même. — II. Quelle est la mesure de l'amour du Prochain ? — Nous devons l'aimer « comme nous même ». Portée de ces paroles. — III. Quel est ce prochain ? Pas l'animal, mais *l'homme*. Attachement exagéré aux bêtes condamné. — IV. Quel est l'homme que nous devons aimer ? Tout homme, quelque il soit. Restriction du sens du mot « prochain » par le Pharisaïsme. — La parabole du bon Samaritain : L'homme dépouillé, blessé est un homme sans plus ; le prêtre, le lévite passent outre, un Samaritain, du peuple abhorré par les juifs, s'arrête pour soigner le blessé. — Il faut, non seulement penser, mais agir comme lui. — Cette leçon condamne les écoles juives ; elle nous apprend que le bien n'est pas l'apanage de qui le symbolise. La parabole est aussi une défense des « blessés » de l'Humanité contre les dédains des Païens et de tous les Nietzschéens. — Le soin de tous les blessés indistinctement sur les champs de bataille.

Je laisse au théologien le soin d'expliquer la nature et les devoirs de l'amour envers Dieu. Je voudrais, sans perdre de vue le Père, où tout doit converger, m'arrêter sur la deuxième Loi du Royaume, celle qui nous incline vers les hommes ; je voudrais examiner sa teneur et sa portée à la lumière de l'Evangile, me mettant docile à l'école du Maître Bien-aimé, compagnon divin de notre pélerinage.

Car il a pris sa place et ses responsabilités dans les destinées de nos sociétés, ayant daigné être et s'appeler comme nous un « Fils de l'Homme ».

« Le second commandement, disait-il, ressemble au premier ». Or, voici le premier : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, de toute ton énergie ». Il faut donc, pour exécuter à la lettre le précepte, mettre à aimer le prochain ce que nous avons d'intelligence et de volonté, de sentiment et de vie profonde. Le même élan qui nous arrache à notre moi pour nous hausser jusqu'à Dieu, doit nous tirer hors de nous et nous projeter vers les autres.

Et pourquoi les deux commandements sont-ils « semblables » ? Parce que, loin de s'opposer l'un appelle l'autre. Bossuet l'a dit avec profondeur : « Qui n'aime pas Dieu n'aimera que lui-même » (1). N'attendez pas de qui est embarrassé et concentré dans le terre à terre du monde et n'a d'autre horizon que son moi, qu'il s'inquiète et s'oublie pour les autres. Qui n'aime point le Père de famille ne peut aimer les enfants ; qui ne voit en l'homme qu'un animal, comme son singe ou son chien, un être

---

(1) « Qui enim non diligit Deum quomodo diligit proximum tanquam seipsum ? Quando quidem non diligit seipsum ? Est quippe impius, et iniquus : Qui autem diligit iniquitatem, non plane diligit, sed odit animam suam ». Saint Augustin. Tract. 83, in Joann. Evang.

éphémère, sans relations avec l'absolu et l'éternel, ne s'en occupera que pour satisfaire son utilité personnelle. « On trouve de nouveau aujourd'hui, dit Ulhorn, des gens qui pensent que les hommes, s'étant une bonne fois convaincus que notre vie a uniquement sa destinée ici-bas, devraient être plus empressés à s'aider, afin de rendre autant que possible cette vie agréable et libérée du mal pour tous. Or, le contraire est vrai. Si l'individu homme n'est qu'une apparition passagère, sans signification éternelle, celui qui réfléchit résoudra ainsi la question : il est parfaitement égal qu'il soit ici ou n'y soit pas ; à quoi bon me priver de quelque chose en sa faveur. La règle de la vie sera pour chacun de se mettre de son mieux à son aise sur la terre. Avec ces principes on ne peut que se désintéresser des pauvres et des souffrants dont l'existence ou la non-existence est absolument indifférente. Ainsi d'ailleurs l'entendaient les stoïciens, en dépit de leurs phrases sur l'amour des hommes. Ils ne visaient qu'à assurer leur tranquillité personnelle. Tout acte d'amour suppose que celui vers qui il tend est en son fond un être non pas seulement éphémère mais éternel, éternel non en tant qu'exemplaire de l'espèce mais en tant que personnalité ayant comme telle un sens que nulle autre chose n'a. Ce n'est que lorsque le christianisme eut reconnu la valeur infinie de chaque âme humaine, valeur dépassant celle de

l'univers entier, qu'on a eu la base sur laquelle une véritable et effective charité pouvait s'élever (1). »

Tuer dans le cœur des hommes l'amour de Dieu, c'est y tuer l'amour de leurs semblables et n'y laisser que l'égoïsme froid et la haine méchante ; c'est faire de chacun un loup pour les autres et ressusciter le paganisme brutal qui ne connaissait dans les rapports humains que la force aveugle ; c'est commettre un crime de lèse-humanité. La guerre à Dieu est la guerre à l'homme. « Qui n'aime pas Dieu n'aimera que lui-même ».

Or, l'amour que nous avons pour nous doit être, dans la pensée du législateur, la norme et le modèle de l'amour des autres. « Tu aimeras le prochain comme toi-même ». Le prochain est un moi-même par la nature et par l'adoption divine qui nous égalent à tous les fils d'Adam et au Grand aîné de la race. Couvert de notre chair et de beaucoup de nos misères, il a pu dire que « ce que nous faisions à un de ses petits frères les enfants, c'est à lui que nous le faisions ». Tout être humain nous multiplie en quelque manière et nous devons le traiter comme si nous vivions en lui. Il n'est pas une de nos fibres où notre moi ne plonge. Et quels soins donnés à ce moi qui assurent son existence et son bien-être! Nous en écartons ce qui le fait

(1) *Die Christliche Liebesthâtigkeit*. 2· aufl., p. 26-27,

souffrir ou le diminue : la douleur, la calomnie, les injures. Quelle attention à ses moindres désirs, à ce qui peut l'orner, le compléter, le satisfaire! D'après la loi fondamentale du royaume intérieur, nous ne devons pas aimer autrement les autres, ces « nous-mêmes » : aime ton prochain comme toi-même.

Il ne sera pas inutile d'ajouter que celui que nous avons à traiter ainsi est l'être proche, *ton plêsion*, qui vit notre vie dans la famille, dans la patrie, dans l'humanité et dormira du même sommeil passager dans les tombeaux ; qui participe à nos besoins, à nos aspirations vers l'infini, à notre immortalité ; celui dont nous sommes solidaires à travers les plus larges espaces et les plus longues durées, l'homme enfin, car nul, dans cette lignée, n'est étranger à un autre, tous sont rapprochés, par l'origine, par le sang et par la paternité divine. L'animal, lui, est loin de nous par sa nature, sa fin et ses besoins. Il vit seulement pour animer la création, nous servir et retourner tout entier à la matière pure dont il est un agencement plus délicat. L'homme se dépouille aussi de cette matière, mais son âme vivante et subtile flotte impérissable par de là les tombeaux. Un jour, Dieu arrachera aux griffes de la mort les lambeaux dispersés du vêtement de sa créature privilégiée et l'en couvrira pour l'éternité. L'animal se contente des bas-fonds, mais les fils d'Adam sont agités

et inquiets tant qu'ils n'ont pas trouvé les sommets. Ils forment une famille qui voyage partout sur la planète, une génération laissant la place à l'autre. Pas un membre qui ne soit un « proche » de l'autre, et le plus chétif est de plus grand prix que les soleils qui peuplent l'espace (1).

Pour beau et habile qu'on le suppose, l'animal doit se tenir sur le seuil de notre maison, il n'a aucun droit à s'asseoir à notre foyer, ni à y être traité en frère : « Quel est l'homme parmi vous, disait Jésus aux pharisiens, ayant une brebis qui, si elle tombe justement le jour du sabbat dans un fossé, ne la saisira pas pour la retirer? Combien un homme ne vaut-il pas plus qu'une brebis ? » (2).

Et cependant ne rencontre-t-on pas aujourd'hui dans notre société en travail d'un nouveau paganisme, et où l'on méprise l'homme en l'adulant, des gens pour qui une brebis, un oiseau, un chat ou un chien, valent plus et leur sont plus chers que le « proche ? ».

La dame au grand nom qui, se rengorgeant,

---

(1) Relisons la sublime pensée de Pascal : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers ne le sait pas ».

(2) Matth., XII, 12.

disait dans un salon : « Je préfère mes chiens à mes domestiques, parce que les premiers sont fidèles », parlait-elle en chrétienne ? N'était-elle pas infidèle à la loi première de sa foi qui l'oblige à aimer son prochain, et son domestique l'est à un double titre, « comme elle-même ? » Qui veut être du Royaume de Dieu doit aimer l'homme sous les espèces de la pauvreté, de la lèpre, du vice et même de l'infidélité. Que penser donc de ceux qui, abandonnant à la faim, sur le seuil de leurs palais ou dans les rues de leurs villes, les Lazare, qui, regrettant ou refusant un juste salaire à leurs serviteurs, n'ont pas assez de caresses pour leurs bêtes, emploient à les nourrir délicatement des sommes qui guériraient tant de misères et de souffrance de leurs proches, élèvent parfois à leurs cadavres où n'habita jamais âme immortelle, de somptueux mausolées ? Ces adorateurs de bêtes, ces contempteurs de leurs frères, méritent-ils une place dans notre famille ? Je ne veux pas certes justifier les mauvais traitements envers les animaux. J'entends seulement proclamer bien haut que l'homme seul est « le prochain » qu'il faut « aimer comme soi-même ».

Mais, dira quelqu'un, celui-ci n'est ni de ma race, ni de ma religion ; il appartient à un autre peuple et à une autre patrie. Barbare, il défigure en lui l'humanité ; étranger à ma cité et à tous les intérêts qui m'y attachent, il cherche à l'opprimer.

Mieux encore : c'est un esclave, déshonneur de l'espèce, et que d'ailleurs la nature, suivant la pensée d'Aristote, a créés pour mon service (1) ; c'est un ennemi de ma famille, c'est un ennemi personnel, dois-je l'aimer ?

« Et voici, raconte saint Luc (2), un docteur de la Loi se leva, et, pour l'éprouver, dit à Jésus : Maître, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? — Celui-ci répondit : Dans la loi qu'est-il écrit ? Comment lis-tu ? ». Par cette interrogation, le Maître, à son tour, tend un piège au docteur. Que répondra-t-il ? Qu'il faut observer les sabbats, payer la dîme de la menthe, de l'anis, du cumin et des moindres graines, laver les lits et les mains ? Tout cela est « écrit » dans la loi ou y a été ajouté... Mais voici sa réponse : La loi dit « tu aimeras ton Seigneur Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ton énergie, de toute ta pensée et le prochain comme toi-même ». Vraiment, ce scribe n'était pas un éplucheur de syllabes. Il pouvait prendre rang dans la lignée des fils de l'esprit. Il avait couru droit et d'instinct à l'essentiel, à l'âme de la loi, au premier et plus important des commandements. Jésus, ravi, lui dit : « Excellemment répondu. Fais cela et tu vivras, tu auras cet héritage que tu cherches ».

---

(1) *Politique*, T. II, 8, 20.
(2) Luc, X, 25-37.

Ainsi, pour que l'homme vive de cette vie supérieure et éternelle que la mort ne frôle pas, il doit aimer Dieu et le prochain. Et la vie serait éteinte chez qui, sous prétexte d'aimer Dieu, fermerait son cœur au prochain. Les deux amours sont les deux rythmes respiratoires qui entretiennent et conservent le mouvement divin.

« Alors, le docteur, voulant se justifier d'avoir posé une question dont il pouvait deviner la réponse, dit à Jésus : « Mais, mon prochain, quel est-il ? » Nous entrons dans le vif. Cette question a un peu plus de malignité que la première. On la discutait fort en Israël et, la passion nationale aidant, on avait obscurci le devoir envers le prochain. Le juif authentique soutenait que le titre « d'ami », de « frère » ne convenait qu'à l'Israëlite, à l'homme de la race. Les Pharisiens contestaient que l'amour et la miséricorde fussent dûs aux païens et aux Samaritains ; quelques-uns allaient jusqu'à affirmer que se permettre cet amour et cette miséricorde ne serait pas sans péché. Par cette exégèse, encouragée, il faut bien le dire, par l'esprit de la vieille loi, le judaïsme dégénéré en pharisaïsme justifiait ses haines religieuses et nationales (1).

(1) L'amour de l'ennemi et de l'étranger est sans doute un précepte qu'Israël pouvait trouver dans sa loi. « Si tu rencontres le bœuf de ton ennemi ou son âne égaré, tu ne manqueras pas de le lui ramener ». (*Exode*, XXIII, 4). « Tu n'opprimeras pas l'étranger, car vous avez été étrangers en Egypte ». (Id. 9).

Jésus connaissait cette mentalité étroite et sectaire. Il n'avait eu aucune peine à la discerner, flottante, confuse, dans la question du Docteur et à voir où il voulait en venir. Avec joie il saisit l'occasion de s'élever contre ces déformations. Il va apprendre à ce juif, qui, avec ceux de sa nation, veut l'ignorer, quel est son « prochain » ; il va nous donner une leçon, nous présenter un exemple immortel, où tous les amours, tous les dévouements à l'Humanité, trouveront leur encouragement et leur récompense.

« Un homme descendait de Jérusalem vers Jéricho. Et il tomba aux mains des brigands qui le dépouillèrent, et, l'ayant accablé de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort. Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin-là, et ayant vu cet homme il passa outre. De même un lévite qui arriva

---

Jahvé, dans le Deutéronome, est le « Dieu » qui aime l'étranger et lui donne de la nourriture et des vêtements » x, 18. Le jeûne qui plaît à Jahvé, dit Isaïe à Israël, est que « tu rompes ton pain à qui a faim, que tu recueilles chez toi le malheureux sans asile, que tu vêtisses l'homme nu, et que tu ne te détournes pas de ta propre chair » (Is. LVIII, 7). Mais l'Evangile donne à l'amour du prochain sa raison religieuse fondamentale : comment haïr celui que Dieu aime ? Plus encore : si Dieu est bon pour les méchants, comment pourrions-nous haïr ceux qui nous persécutent ? L'Ancien Testament, quoiqu'on fasse, est le livre d'un peuple qui a des ennemis à écraser, des oppresseurs dont il attend que Dieu le venge. « Lève-toi, Jahvé, dans ta colère, porte-toi contre les fureurs de mes adversaires, rends-moi justice selon mon droit et mon innocence ; Jahvé juge les peuples ». Batiffol. *L'Enseignement de Jésus*, p. 123.

aussi dans ce lieu s'approcha, le vit, et passa outre. Mais un Samaritain qui voyageait vint là, et l'ayant vu, fut touché de compassion. Il s'approcha et banda ses plaies en y versant de l'huile et du vin, puis, le mettant sur sa propre monture, il l'emmena dans une hôtellerie et prit soin de lui. Et le lendemain, en partant, il tira deux deniers et les donna à l'hôtelier, et lui dit : « Aie soin de cet homme, et, ce que tu dépenseras de plus, je te le rembourserai en repassant ». Lequel de ces trois-là te semble avoir été le prochain de celui qui tomba dans les mains des voleurs ?... Le docteur répondit : « Celui qui a exercé la miséricorde envers lui ». — Jésus lui dit : « Va, et toi aussi fais de même ».

Arrêtons-nous un peu sur cette parabole. Scrutons, analysons, goûtons ce Verbe de la Pitié, si doux à entendre des pauvres humains, tous infirmes en quelque point. Le tableau est si intéressant que nous ne nous lasserons pas d'en être touchés et d'admirer. Comme dit Peabody, « c'est une histoire d'un fini si achevé qu'on est tenté de l'étudier comme une œuvre d'art et d'admirer chaque phrase comme une pierre précieuse séparée » (1).

« Un homme descendait de Jérusalem vers Jéricho... » Le chemin qui « descend » de Jérusalem à Jéricho, pénètre, solitaire, rocailleux et escarpé, à

(1) *Jesus Christ and the social question*, p. 248.

travers des forêts et des gorges, dans la montagne du sang, fameuse par les vols et les meurtres. Il est surtout fréquenté par des marchands, par des prêtres et des lévites qui vont et viennent pour le service du temple. Mais à l'heure précise dont parle Jésus, quel est « l'homme » qui suit ce chemin ? Un noir ou un blanc, un pauvre ou un riche, un vertueux ou un méchant. un Gentil ou un Juif ? Il ne satisfait pas notre curiosité. C'est « un homme » sans plus. Quelles que soient les modalités de son existence, sa race, sa religion, sa richesse, sa pauvreté, sa vertu et même ses vices, il importe peu ! Pour notre instruction, il suffit de savoir qu'il a la qualité et la dignité d'homme. Et il descend seul par la route mal famée, le fils d'Adam, le représentant de l'Humanité (1).

« Et il tomba aux mains des brigands qui le dépouillèrent, et, l'ayant accablé de coups, s'en allèrent,

---

(1) « Ce ne sont ni les actions, ni les dignités qui servent au Sauveur pour déterminer le prochain, mais la nature. Comme s'il disait : ne pensez pas qu'en raison de votre justice, vous n'ayez point de prochain. Tous ceux qui ont la même nature que vous, sont votre prochain. Montrez-vous donc leur prochain non par le pays, mais par l'affection, et prenez soin d'eux. Et à cette occasion Jésus nous propose l'exemple du Samaritain : un homme descendant de Jérusalem... Theophylacte. — « Jésus emploie un mot général : il ne dit pas quelqu'un descendait, mais « un homme », car il veut parler de toute l'Humanité ». Severus Antiochenus in, Catec. graec. Patr. — « Cet homme représentait Adam lui-même et le genre humain ». August. *De quæstion. Evang.* II, q. 19. Ces textes sont empruntés à la *Catena aurea* de saint Thomas en cet endroit de saint Luc.

le laissant à moitié mort ». Ces brigands attentent aux droits les plus sacrés et les plus incontestables de cet homme, qui, seul, ne peut les défendre. Non contents de le voler, ils s'en prennent à sa vie, et ils s'en vont, croyant sans doute l'avoir tué.

« Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin, — exposé aux mêmes dangers — et, ayant vu l'homme, il passa outre ». Suivons des yeux le ministre de Jahvé qui s'avance d'un pas agile, drapé de son manteau et de sa dignité. Il marche la tête haute, le regard satisfait, heureux d'avoir achevé sa corvée. Peut-être remercie-t-il le ciel en son cœur de n'être point comme les autres, surtout comme le publicain qu'il a toisé près de la porte des Gentils. Et il va, avec ses pensées de vaine complaisance ; et il rencontre l'homme « à demi-mort ». Sur cette masse inerte et ensanglantée il jette un coup d'œil distrait. Les accidents et les crimes sont si fréquents par ici ! Il ne se préoccupe même pas de savoir si le malheureux est vivant. Ce serait ennui et retard, ses intérêts l'appellent ailleurs, et ne doit-il pas lui aussi éviter les brigands ! « Et il passa outre », dit sèchement le divin narrateur. Ce prêtre rentrait sans doute de son service au temple et, plus qu'un autre, il eût dû connaitre les points les plus importants de la Loi : l'amour, la miséricorde. Mais brûler des victimes, offrir de l'encens, faire quelques gestes suffisait à sa religion.

« De même un lévite étant venu dans ce lieu s'approcha, vit *l'homme roué de coups par les voleurs*, et passa outre ». Le lévite fait un peu plus que le prêtre. Il ne se contente pas d'apercevoir la pauvre loque humaine. Il « s'approcha » d'elle, mû ou par curiosité, ou par un bon sentiment. Mais ce fut tout, et « il passa outre ». Qui sait ? Peut-être avait-il reconnu un Samaritain et ça ne méritait pas qu'il perdît son temps. Ou bien crut-il avoir à faire à un mort. Il ne fallait pas se souiller en le touchant. La loi était formelle, et fort à propos il l'invoqua pour s'éviter une besogne ennuyeuse. Il s'en alla très pressé, préoccupé lui aussi de sauver sa vie des embûches des brigands.

« Mais — *cette conjonction d'opposition a ici toute sa valeur* — un Samaritain qui voyageait vint là ». Jésus, ne l'oublions pas, parle à un docteur juif, pour qui un « Samaritain » est un schismatique, séparé depuis longtemps de la famille israëlite. Il n'accepte de la loi que les cinq livres de Moïse et a osé bâtir sur le Garizim temple contre temple. C'est une moitié de païen plus détesté que les païens authentiques, car il se trouve dans le voisinage et même dans la parenté. Aussi lui tourne-t-on le dos et n'a-t-on avec lui que des relations d'inimitié et de jalousie. « *Non coutuntur Judæi et Samaritani* » (1).

(1) Jean, IV, 9.

Or, ce Samaritain qui passait par le même chemin que le prêtre et le lévite, ne venait assurément pas du temple. Il était vulgairement « en voyage », sans doute pour ses affaires, allant vendre l'huile et le vin achetés ailleurs. « Il arriva donc là,et ayant vu le pauvre malheureux gisant sur le bord du chemin, il fut ému de compassion ». Il ne se demande pas s'il est un pauvre ou un riche, de sa nation ou de celle des Juifs ou des Gentils. Un homme souffre, que faut-il de plus ? (1) Et son cœur est ému. Mais il ne se contente pas de ce sentiment vague et commode. Il suffit à tant de philanthropes et de dilettantes qui, en voyage sur les routes de ce monde où gisent les misères et les souffrances, sont épris de commisération, ils le disent du moins, et poursuivent leur chemin pour n'être point dérangés dans leur course vers l'intérêt ou le plaisir. Ils ont de belles émotions qui ne les gênent pas et ils s'en parent volontiers. Le Samaritain est plus qu'un sentimental. « Il s'approcha donc de l'abandonné, banda ses plaies — avec quelle sollicitude ! — après y avoir versé de

(1) « Remarquons le terme « prochain » en latin « proximus », *le plus prochain*. Il ne s'agit pas seulement d'aimer tous les hommes en général, mais *le plus prochain*, ceux que les circonstances ou la nature ont mis le plus près de nous. Et quel est le plus prochain de tous ? C'est à cette question que répond l'Evangile du Bon Samaritain : c'est celui qui a le plus besoin de nous ». Paul Claudel. *Propositions sur la Justice*. Dans l'*Indépendance*. Chronique bi-mensuelle, 15 mai 1911.

l'huile et du vin ». Il emploie ce qu'il a sous la main et la médecine n'est d'ailleurs pas si mauvaise. Considérez ces deux hommes dont l'un soigne l'autre qui lui est parfaitement inconnu. Ne vous paraissent-ils pas deux frères, deux amis tendres ? Les fidèles de Jésus comprendront la leçon que donne à cette heure le Samaritain compatissant. Les plus faibles, non les moins dévoués, se pencheront sur toutes les blessures de l'Humanité, abandonnée près des chemins douloureux de la vie. Les hôpitaux, les asiles, les refuges bâtis un peu partout, que sont-ils sinon la répétition prolongée du geste de bonté fait sur la route de Jérusalem à Jéricho?

Ayant versé l'huile et le vin dans la blessure et l'ayant bandée « il met l'homme *réconforté* sur sa propre monture, *et avec quelle précaution* ! l'emmène dans une hôtellerie et prend soin de lui ». Il interrompt donc son voyage, peut-être urgent, il s'installe près de son malade et il le veille comme il eût fait un membre très cher de sa famille. « Et le lendemain, en partant, il tira deux deniers, les donna à l'hôtelier et lui dit : « Aie soin de cet homme -- *pour moi je ne puis rester davantage ici, il paraît d'ailleurs hors de danger* — et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rembourserai en repassant ». Quelle tendresse et quelle sollicitude ! Vraiment ce Samaritain traite cet inconnu comme un autre lui-même. Il part, mais il reviendra payer les

dépenses faites. Que l'hôtelier n'hésite pas si elles sont nécessaires. Il faut avoir soin de cet homme.

La parabole est terminée. Le Maître reprend, s'adressant au Docteur : « Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui tomba aux mains des brigands? » Notons la différence. Le docteur avait demandé : « quel est mon prochain ? ». Mais Jésus venant de montrer comment un homme fut traité par trois de ses semblables, il est naturel et même habile de poser la question en ces termes. Elle ne comporte dans la réponse aucune hésitation. Le scribe ne sera pas en peine pour faire son choix, car il n'a qu'à se mettre par la pensée à la place du pauvre abandonné. Il dit donc, à qui l'interrogeait : « Le prochain *de ce demi-mort* est celui qui *s'inclinant sur sa souffrance* a pratiqué la miséricorde envers lui » : non pas celui qui a été touché de son malheur, ou désiré lui faire la miséricorde, mais qui a épanché et traduit dans son action les sentiments de son cœur. « Hé bien, lui dit Jésus, va et fais de même ». Maintenant que tu sais comment l'on se montre « le prochain » de son semblable, ne garde pas cette idée dans ton cerveau, qu'elle descende à tes mains. C'est ce qui importe : « va et fais de même ». « Comme s'il lui disait, observe saint Chrysostome, quand tu verras un être souffrant, ne dis pas : « il est mauvais », mais, qu'il soit païen ou juif, s'il a besoin de miséricorde, n'hé-

site pas, quel que soit son malheur il a droit à être secouru (1). »

L'amour du prochain est donc un service. Nous le devons non seulement à l'angoisse et au besoin de qui nous est attaché par les liens du sang, de la race ou de la religion, mais à tout homme quel qu'il soit, parce qu'il est homme.

Et cet enseignement est une éclatante condamnation des pratiques et des doctrines des écoles juives. Il y avait, certes, dans la loi de belles maximes de charité. Mais on avait donné à cette charité un caractère légal et un exclusivisme national. La leçon du Maître a d'autant plus de portée qu'il la fait donner par un Samaritain, ce fils de la race honnie. Son rôle est si beau en face des représentants du sacerdoce israëlite qui, pour s'éviter un dérangement ou satisfaire des opinions d'école, des vanités et des préjugés de caste, sont si méprisants! Ces gens-là ne paraissent même pas capables de montrer à un compatriote cet amour que les pharisiens lui réservaient à l'exclusion des étrangers. Il est à présumer que le pauvre blessé étendu sur la route de Jérusalem à Jéricho était juif (2).

---

(1) Saint Chrysost. *Homel. X. ad Hebraeos.*

(2) « L'homme qui allait de Jérusalem à Jéricho, était sans doute Israëlite. Dans ce cas, le prêtre qui passa auprès de lui gisant, était son prochain par la race. Le lévite passa, lui aussi son prochain par la race, et il le méprisa ». Augustinus. *De Verb. Dau.*, serm. 37.

Nous apprenons aussi dans cette parabole que faire le bien n'est pas l'apanage de qui en porte l'enseigne et le symbole. Il peut s'oublier, être infidèle au devoir de sa fonction, alors qu'un autre qui n'est point tenu à ce devoir et classé peut-être par l'opinion parmi les méchants, se montre juste et bon.

Les représentants de la bonté morale, de la miséricorde et du dévouement, doivent trembler, si les « Samaritains » font ce qu'ils oublient de faire. Le royaume des cieux n'est pas à ceux qui disent Seigneur, Seigneur, mais à ceux qui exécutent la volonté divine.

Mais la parabole ne flagelle pas avec moins de vigueur le paganisme et toutes ses formes. Je n'ignore pas ce qu'on peut dire sur l'hospitalité, la libéralité, la bienveillance des anciens romains et grecs, les plus nobles rameaux qui se soient épanouis sur le tronc des vieilles civilisations. Je sais que certains de leurs philosophes ont merveilleusement écrit sur le dévouement à l'homme et je veux citer ces belles paroles de Cicéron : « Quoi de meilleur, quoi de plus excellent que la bonté et la bienfaisance ? N'est-ce pas une grave erreur d'imputer à faiblesse de si nobles vertus ?... N'y a-t-il pas entre les bons une sorte de charité naturelle ? Le nom même d'amour, d'où vient celui d'amitié, indique une tendresse désintéressée ; car aimer les autres pour soi-même, comme on aime les prés, les champs, les

troupeaux d'où l'on tire quelque profit, c'est trafic et non amour... Le propre de la charité c'est d'être gratuite... (1) ». Et ailleurs : « Parmi les vertus humaines, rien n'est plus beau que l'union entre les hommes, que cette association, cette mise en commun de leurs intérêts, cet amour du genre humain — *caritas generis humani* — qui, commence par la famille, se répand progressivement au-dehors sur les parents, les proches, les amis, les voisins, les concitoyens, les alliés, enfin sur l'espèce humaine tout entière (2) ». Ce sont là assurément de nobles accents. Mais combien rares et surtout combien peu en harmonie avec les pratiques du paganisme. Car, il ne faut pas se lasser de le répéter, dans son fond et en vertu de son principe matérialiste, chez qui était logique, il affichait le plus profond mépris pour tout une catégorie d'êtres humains. Les enfants, les esclaves, les étrangers, les ennemis étaient des dégradés. A côté d'eux passaient sans s'arrêter, les regardant de très loin et de très haut, les *optimata*, les sages, les citoyens. Ils les écartaient du pied quand ils les embarrassaient. « Sot, dit Juvénal, et tu crois donc qu'un esclave est un homme (3) ». Varron déclare qu'il ne diffère de la bête de somme que par la parole. On l'enchaînait dans l'*ergastule*

(1) Cicer. *De Natura Rer.* I. 44.
(2) Cicer. *De fin. bonor. et mal.* v, 23.
(3) Juvenal, *sat.*, vi, 11.

avec les animaux de trait, et Caton voulait qu'on le vende « avec les vieux bœufs et la vieille ferraille ». L'étranger était voué avec mépris aux fonctions serviles, on l'accablait de taxes exorbitantes, on le chassait au moindre trouble. Les femmes étaient des objets de luxe ou de plaisir, et l'on sait que l'infanticide se pratiquait avec la complicité de l'opinion.

« La libéralité, dit Ulhorn, est la vertu païenne correspondant à l'amour miséricordieux, à la *caritas* du christianisme, mais elle en diffère autant que le christianisme diffère du paganisme. L'amour de miséricorde du chrétien considère tout d'abord la nécessité et ne s'informe pas de la qualité du nécessiteux. La libéralité met la question de la nécessité au dernier plan. On ne fait ni présent, ni don pour subvenir au besoin, mais pour le plaisir de qui le reçoit, et même quand les besoins de la vie quotidienne forment l'objet du don, ce n'est pas la nécessité de l'individu qu'on a en vue. Le citoyen reçoit sa part, alors même qu'il n'est pas nécessiteux, tandis que celui qui n'est pas citoyen reste exclu, quelle que soit son indigence » (1).

Et ce paganisme est bien celui qui, aujourd'hui encore, hausse les épaules devant la Pitié. De prétendus sages, et qu'on écoute, l'ont tiré du tombeau

(1) Ulhorn. *Die Christliche. Liebesthätigkeit*, p. 9.

pour réhabiliter les prêtres et les lévites qui « passent outre sur la route de Jérusalem à Jéricho ». Que reproche Nietszsche au christianisme, sinon d'avoir voulu que les bons Samaritains versent l'huile et le vin sur les plaies des « demi-morts » de l'Humanité ; sinon d'être la religion de la miséricorde? « J'appelle le christianisme l'unique grande calamité, l'unique grande perversion, grand instinct de haine... l'unique et immortelle flétrissure de l'humanité... Qu'est-ce qui fait plus de mal sur la terre que la folie de ceux qui compatissent?... Malheur à nous si cette tendance se mettait à faire rage, la tendance à la solidarité, au dévoûment, à la sollicitude pour les autres » (1).

Après Nietszche d'autres ont clamé, plus ou moins ouvertement, les mêmes malédictions contre les compatissants. Pour comble, quelques-uns se sont recommandés du catholicisme, essayant ainsi de faire souffleter le Christ par la main de l'Eglise son épouse. Ecoutons un de ces docteurs qui reproche aux prédicateurs de l'Evangile d'avoir déchaîné sur le monde le fléau de la charité qui fait vivre ceux qui méritent de mourir : « Devenues maîtresses d'elles-mêmes, les femmes ont

---

(1) Nietsche, passim. *Zarathoustra*, p. 224. « Hélas ! où fait-on sur la terre plus de folies que parmi les miséricordieux, et qu'est-ce qui fit plus de mal sur la terre que la folie des miséricordieux ». *Zarathoustra*, p. 124.

souri à tous.... Encore si le désir eût seul régné sur leurs caprices ! Le Désir les eût faites assurément plus difficiles... Mais ceux qui délivraient les âmes les compliquaient aussi. Ils déchaînaient dans l'univers un second désir tout contraire qui, au lieu d'exalter vers les types de la Beauté, incline aux choses laides, mutilées et humiliées. Cette pitié dénaturée a dégradé l'amour. Il s'est nommé la charité ; chacun s'est cru digne de lui. Les sots, les faibles, les infirmes ont reçu sa rosée. De nuit en nuit s'est étendue la semence de ce fléau. Elle conquiert la terre. Elle remplit les solitudes. En quelque contrée que ce soit, on ne peut marcher un seul jour sans rencontrer cet être au visage flétri, au geste médiocre, mû du simple désir de prolonger sa vie honteuse ; il parle. O Criton : c'est un homme. Mais voudrais-tu lui ressembler ? » (1).

Ce langage n'est-il pas du pur paganisme ? L'Eglise de Jésus ne peut tenir pour sien, qui, reniant son doux Samaritain, arrache des âmes et des sociétés sa « Pitié » envers tous les hommes. Et si le triomphe des païens, différents d'habit, mais non d'orgueil méprisant, se réalisait, comme au temps de Plaute, « l'homme serait un loup à l'homme inconnu » et l'exploitation des plus faibles serait la règle unique des relations sociales.

---

(1) Ch. Maurras, *A. F.*, t. IV, p. 569.

Quand, sur les champs de bataille, après des guerres nécessaires pour défendre la justice, je vois des hommes et des femmes soigner indistinctement compatriotes et étrangers, je pense à celui qui, sur « la route de Jérusalem à Jéricho », leur a donné l'exemple, et je pense aussi que, sans cet exemple, les hommes auraient continué à s'entretuer comme des bêtes fauves. Quand je vois la sainte et sublime Jeanne d'Arc, tendre infirmière, penchée sur les blessés anglais, je m'imagine que cette douce enfant de France, en l'église de son village, avait entendu la parabole que nous avons expliquée. Pour être fidèle à cette leçon, elle prenait délicatement soin de tous les blessés, anglais ou français, dont la guerre, plus terrible que les brigands, avait jonché la terre.

LIVRE II

Jésus et les degrés dans l'Amour des hommes

CHAPITRE PREMIER

Jésus et ses parents

SOMMAIRE : L'humanité forme un ensemble de cercles concentriques à travers lesquels doit rayonner notre amour, mais avec une intensité décroissante : Cercle des parents, des amis, des compatriotes, de tous les humains. — Le cœur du Christ rayonne son amour jusqu'à l'extrémité de ces cercles. — Il aime ses parents. Il « leur est soumis ». L'amour seul s'incline. Il leur rend les devoirs d'affection. Sa conduite envers sa mère et envers les mères. — Il remplit les devoirs d'assistance.

L'amour au sens évangélique est un service à rendre au prochain, ce « nous-même », à cet être porteur de l'étincelle divine. Cependant, il n'est point dû à tous avec la même intensité. Beaucoup d'hommes se trouvant hors de notre portée et de nos atteintes, il suffit que nos bons sentiments restent à

leur disposition. Ne recevant d'eux aucune marque de bienveillance, nous ne sommes pas tenus par la réciprocité. A leur endroit, nous avons une obligation de désir, de bonne volonté, plutôt que d'actes. Le polynésien est mon prochain, mais, pour accomplir le précepte de la charité, je puis me contenter de ma volonté générale de venir à son aide dans la mesure où l'occasion m'en sera fournie. Il n'est donc pas absolument vrai qu'on doive et qu'on puisse aimer le genre humain plus que ses parents et ses compatriotes.

La famille des fils d'Adam comprend des membres que séparent de longues distances dans le temps et l'espace. Le Père leur demande de ne pas s'exiler mutuellement du foyer commun, de ne pas se traiter en étrangers, puisque aucun homme n'est étranger à l'autre. Par rapport à chacun de nous, l'Humanité forme un ensemble de cercles convergeant vers un centre que nous occupons. Le rayonnement de notre charité ira jusqu'aux plus éloignés, mais éclairera et échauffera davantage ceux qu'elle atteindra plus immédiatement.

Voici le premier cercle. Les êtres ayant notre visage et notre sang le composent. Nous leur devons la vie ou ils nous la doivent. Ces prolongements de notre personnalité, nos parents, constituent la famille, où nous trouvons un père et une mère, un époux ou une épouse, des frères et des sœurs, et les autres plus

ou moins portion de notre moi. Sur eux doit d'abord se projeter le rayon de notre affection. Il s'étendra aussi vif et ardent à ceux qui adorent notre Dieu, ont notre foi, nos églises, nos prêtres, nos sacrements, sont une multiplication de notre âme, notre foyer spirituel, les *domestici fidei* dont parle saint Paul.

Le cercle des élus de notre cœur vient après sur le même plan. Nous avons plus de devoirs envers les êtres de même sang, surtout envers un père ou une mère. Mais celui avec lequel nous avançons par le chemin de la vie, la main dans la main, l'âme dans l'âme, enlacés et confondus comme David et Jonathas qui vivaient agglutinés (1), celui-là nous est plus cher ou d'une autre manière que nos parents. Nous l'aimons par choix, non par obligation. Notre affection court de son côté comme l'eau sur les pentes. Mettons à côté de lui, mais sur un plan inférieur, ceux de notre corporation, de notre voisinage, qui s'agitent près de nous dans une communauté d'angoisses, de tristesses et de joies.

Voici le cercle de nos semblables, nés comme nous sur la portion de la planète que la nature par ses montagnes, ses mers, ses fleuves a presque séparée et mis à part des autres, ramassant et rapprochant ses habitants. Les aïeux combattirent ensemble pour

(1) « Anima Jonathæ conglutinata est animæ David. » I, Reg. XVIII, 1.

défendre le sol paternel, la *terra patria*, tronc commun sur lequel un peuple pousse avec ses sentiments, ses mœurs, sa langue, sa religion, sa physionomie particulière ; avec ses vivants et aussi ses morts, formant un être singulier qui flotte indéfinissable entre cette montagne et cette mer, inspirant un incoercible amour. L'homme d'au-delà de la frontière, ne méprise pas cet être identifié avec nous, sans blesser nos fibres les plus sensibles. Ceux qui, sous le même ciel, habitent la terre des pères, ont un intérêt et un idéal, des larmes et des joies communes, qui les groupent et les fusionnent, dans l'unité admirable de la Patrie.

Ensuite se succèdent les cercles nombreux et toujours plus éloignés de ces humains qui, fils du Père qui est au ciel, sarments de la même souche, rachetés par le même aîné, vivent sur tous les points de la planète, l'animent de leurs luttes et de leurs souffrances, l'ornent et l'agencent ; ou qui, perdus dans sa poussière, après avoir fait plus ou moins de bruit, nous ont laissé un opulent héritage de mieux-être, d'inventions, de pensées, péniblement accumulées.

Nous nous trouvons riches du travail de ces morts, qui, depuis l'origine, leur labeur fini, se sont couchés dans la terre que nous foulons. Et tel est le cercle extrême au confin duquel doit atteindre notre dilection. Nous allons voir le cœur du Christ rayon-

ner son amour d'un bout à l'autre de ces rangs échelonnés qui forment l'Humanité.

J'ai insisté ailleurs sur son attachement à la famille. Qui peut douter que ce fils béni entre tous les fils n'aimât pas les siens ? « Il était soumis à son père et à sa mère ». Voilà ce qu'on nous dit sur son séjour à Nazareth. A qui réfléchit, ces quelques mots sont riches de sens. Seul l'amour s'incline et obéit, seul il témoigne respect et gratitude. Qui n'aime pas ne se soumet pas. ne se plie pas doucement devant l'autorité que sa conscience accepte joyeuse. Il a peur, il tremble comme la bête devant le fouet.

Jésus rendit à ses parents avec une délicatesse infinie ces devoirs d'affection inscrits dans le cœur de tout homme ; il les « honora » : la loi qu'il venait accomplir l'y obligeait. Enveloppant de tendresse ces êtres chers, il fut payé de retour. Quand ils le perdirent dans le pêle-mêle de Jérusalem en fête, leur tristesse s'échappa en larmes : *odunomenoi*, dit Luc (II, 48). Ils le cherchèrent anxieux, interrogeant amis et inconnus. Cet enfant n'était-il pas leur joie, leurs délices, lui qui n'avait jamais assez de caresses pour eux ? L'ayant trouvé, ils s'épanchèrent en doux reproches. « Nous te cherchions ». Des méchants ne pouvaient-ils pas t'enlever ? Lui, affectueux et tranquille, répondit qu'il avait du regret de les avoir contristés, « mais ignoraient-ils donc qu'il

devait être aux affaires du Père de la Haut ? » Ne le leur laissait-il pas entendre dans les tête-à-tête du foyer ? — Et ils se hâtèrent de le prendre, veillant jalousement sur lui comme sur leur trésor. « Ils montèrent ensemble à Nazareth et il les écoutait, et sa mère repassait toutes ces paroles en son âme ». Elle ne se lassait pas de le considérer dans l'atelier rabotant des planches à côté de son père le charpentier. Près d'eux, « il croissait en âge, en grâce et en sagesse ».

Un jour vint où la mort frappa à la porte de la petite demeure. Elle appelait Joseph. Il était étendu sur une pauvre couche, tandis que la femme exaltée entre les mères et les épouses, pleurait à ses pieds. Le fils embrassait le moribond, le couvrait de ses caresses et disait des paroles de consolation éternelle. Et quand, embaumé de ses tendresses, il se fut doucement éteint, Jésus ferma l'atelier et alla annoncer le royaume de Dieu.

Et sa mère ne put supporter sa solitude. Elle suivit son fils et se mêla aux foules suspendues à ses lèvres. Or, un jour, comme il parlait plus divinement, une femme possédée d'une sainte jalousie s'écria : « Heureux le sein qui t'a porté et heureuses les mamelles qui t'ont allaité ! » Marie présente, en entendant cette louange, dut tressaillir de joie dans le Seigneur. Mais Jésus repartit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gar-

dent » (1). A la minute il arrêta sans doute son regard doux et profond sur celle qui, l'ayant enfanté selon la chair, écouta et observa si parfaitement la Parole, digne à un double titre d'être aimée et appelée sa mère. Quand. à Cana, à ces noces où elle assistait, son Fils lui adressa ces paroles qui semblent dures : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi », il écouta, sachons-le, sa requête. Il voulut seulement faire entendre que, dans les affaires de son Père, il ne dépendait pas d'elle. Pour le reste, son affection et son respect lui demeuraient entiers. Nous savons combien énergiquement il a stigmatisé les pharisiens qui, pour se faire valoir auprès des prêtres, conseillaient aux gens de vouer leurs biens au temple, privant ainsi leurs parents du pain nécessaire à la vie. Ils oubliaient la Loi du Sinaï qui oblige à « honorer son père et sa mère », à les protéger dans leur vieillesse, ce qui vaut mieux que la parade d'une ridicule bigoterie.

Durant son ministère, Jésus eut des attentions délicates à l'égard des mères. Il éleva haut leur privilège de donner des enfants à l'Humanité (2) ; il fit de glorieux miracles en faveur de quelques-unes désolées de la perte d'un enfant, leur consolation et leur soutient. Montant sur les pentes du

(1) Luc, xi, 27-28.
(2) Saint Jean, xvi.

Calvaire, il leva la tête, et, au bord du sentier rocailleux, avec d'autres femmes attristées, il aperçut celle qui l'avait enfanté et allaité, la confidente de ses premières années, sa consolatrice. Quels regards, quels échanges d'affection et d'amertume profonde ! Le condamné fut secoué au plus intime de son être. Cloué sur le bois, il put encore voir cette créature douloureuse, dont les yeux ne se détachaient pas du cher visage, cette créature mère, qu'une angoisse muette tenait debout, immobile à ses côtés. A l'heure des défaillances où son Père semble l'avoir délaissé. elle est avec lui. A son tour il ne l'abandonnera pas dans sa nouvelle solitude. Il remplit son devoir d'assistance et comble le vide que sa mort va faire : Femme, voici ton fils. Et toi, disciple que j'aime entre tous, voici ta mère. Tu auras pour elle mes sentiments. Je demande ce gage à ton amitié.

CHAPITRE II

Jésus et ses amis

SOMMAIRE : I) Les compagnons de vie et d'apostolat. — Le cœur du Christ et les sympathies naturelles. — Il aime passionnément les élus de sa tendresse. Son dernier discours aux siens. Sa prière à son Père en leur faveur. « Je me sanctifie pour eux » : fin sociale de la sanctification personnelle. — Intimité de Jésus avec ses amis : il s'associe à leurs joies et à leurs peines; il leur découvre ses secrets. Quel coup dut lui être la trahison du Judas ; « ami pourquoi es-tu venu? » — Le regard de Jésus sur Pierre coupable et les larmes de l'apôtre. — Il fait reposer les siens après leur labeur. — Pourquoi Pierre pleurait-il en rencontrant un homme endormi? — Jésus lave les pieds à ses amis; il ne veut pas qu'on confonde leur cause avec la sienne. — II) Les préférés entre les amis. — La loi des affinités. — *a*) Le jeune homme que « Jésus regarda et qu'il aima ». — *b*) Lazare. Le message des sœurs : l'apparente indifférence de « celui qui l'aime. » — « Notre ami dort ». — Les larmes de Jésus devant le tombeau : il n'en rougit pas. La résurrection de Lazare est le miracle de l'amitié. — *c*) Jean le bien aimé entre tous. Son appel. La conformité de sentiments entre les deux amis. Jésus lui révèle ses plus intimes secrets; il l'admet à toutes les faveurs. — Jean se réclame de ses privilèges pour adresser à l'ami des demandes indiscrètes. — Au dernier repas il incline sa tête sur son sein et l'interroge sur le traître. Il rend d'ailleurs en affection ce qu'il reçoit : il est près de Jésus à Gethsémani, chez Anne et au Golgotha où il accepte la garde de la mère de son ami. — Il court plus vite que Pierre au tombeau. — Il reconnait Jésus sur la grève. Question de Pierre sur le sort qui lui est réservé. — Réponse mystérieuse. — Son évangile est l'évangile de l'amitié. — *d*) Les saintes femmes, en particulier Marie de Magdala. Comment elle témoigne à Jésus

son amitié. Jésus prend sa défense contre les Pharisiens chez Simon le Lépreux. — Elle est auprès du crucifié mourant. Elle court au tombeau, le trouve vide et demande ingénuement à celui qu'elle prend pour le jardinier, où on l'a mis. Marie!

Sur le chemin de sa vie mortelle, Jésus rencontra des êtres humains vers qui il se sentit invinciblement porté par ces sympathies qui enlacent les âmes. Il n'échappa pas à la loi de l'attirance qui, fondant les cœurs, rend nos joies plus intenses et nos tristesses moins vives (1). Ayant pris les sentiments qui nous honorent, il sentit le poids de la solitude, de l'isolement et l'abandon de ceux qui refusent d'être les compagnons de notre souffrance. Dans ce silence de Gethsémani angoissé, se voyant seul et sans consolation, il dit, mélancolique, aux disciples : « Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! » et vous m'avez abandonné dans les ténèbres et l'effroi, aux prises avec les anges de la Douleur, et tout le cortège lugubre des misères et des ingratitudes humaines. Sur le point d'expirer, jetant des yeux mourants autour de lui, apercevant les figures réjouies et brutales de ses bourreaux, ne

(1) « Nous n'avons à craindre aucun reproche d'imprudence ou d'irrévérence en lui attribuant des affections semblables à celles que tous les hommes ressentent, avec toutes les réserves que commande sa personnalité exceptionnelle. Jésus-Christ était aimant comme nous : il a aimé comme nous, et la perfection de sa puissance d'aimer nous est une raison de plus d'étudier ce point de contact entre son humanité et la nôtre. » P. Ollivier : *Les Amitiés de Jésus*. Introduction, p. XIV.

rencontrant ni la tristesse, ni les larmes de ceux à qui il avait tant donné de son cœur, oppressé par ce délaissement et cette fuite qu'accentuait encore l'éloignement de son Père à cette heure : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! s'écria-t-il, pourquoi m'avez-vous donc abandonné ? »

Jésus aima passionnément les élus de sa tendresse. L'heure de les quitter ayant sonné, il s'épancha avec eux en un admirable discours, d'autant plus touchant, qu'à ses yeux, nous pouvons le croire, ils représentaient la grande amie captive, l'Humanité du Présent et de l'Avenir, qu'il avait voulu délivrer. « Je m'en vais, leur disait-il, et je vous préparerai une place, mais après m'être en allé et vous avoir préparé une place, je reviendrai et je vous emmènerai avec moi, afin que où je suis, vous soyez aussi » (1). Les vrais amis ne doivent pas être séparés. « Au reste, vous savez où je vais et vous connaissez le chemin qui y conduit. — Seigneur, dit Thomas, nous ignorons où vous allez. Comment pouvons-nous connaître le chemin. — Jésus lui dit : Moi je suis le chemin, la vérité et la vie... » Ma parole vous a instruit et elle vous reste. Elle vous trace « le chemin » où vous devez passer ; par elle vous serez dans « la vérité » et réaliserez cette « Vie éternelle » dans les tâtonnements et les obscurités

(1) Jean, XIX, 13 et suivants.

en attendant la splendeur et les certitudes sans ombre. Vous vous dites mes amis et d'autres aussi se disent tels, mais sachez que l'amitié est une fusion de volonté. « Si vous m'aimez, vous observerez mes commandements ». Vous n'aurez pas toujours cette présence si chère aux amis, qui les illusionne, les console, leur révèle dans la sympathie des corps, les moindres désirs. Mais ne craignez pas, « je prierai le Père et il vous donnera un autre Consolateur qui restera avec vous à jamais ». Ce sera mon remplaçant invisible, « l'esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, car il ne le contemple pas et ne le connaît pas ». Tout au mensonge, à la chair et aux dégradations de la bête, « il ne voit pas et ne connaît pas cet Esprit ». Mais vous, les fidèles de celui qui est la « vraie Lumière » qui l'avez reçu, « à qui il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, qui n'êtes pas engendrés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu », vous connaîtrez ce consolateur, car il demeurera au milieu de vous et il sera en vous. Non, je ne vous laisserai pas orphelins ; je viendrai vers vous, par Lui. Et c'est « en vous » que je serai, là où s'établit la royauté intérieure de l'Esprit. Encore une fois, retenez ceci : « Celui qui reçoit mes commandements et les observe, est celui qui m'aime ; or, celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui ». Il sera aimé de mon

Père, avec qui je suis identifié, et les enseignements que vous avez entendus de ma bouche sont les siens. Moi aussi, j'aimerai qui reçoit mes commandements, et me manifesterai à lui, car en écoutant mes ordres, il devient un autre moi-même. « Je vous ai dit ces choses, tandis que je restais auprès de vous. Mais l'Esprit, le Consolateur Saint que le Père enverra en mon nom, lui vous enseignera (tout) et vous remettra en mémoire tout ce que je vous ai dit ». Par lui, je serai donc toujours présent en vous et vous aurez la Paix, cette tranquillité dans l'ordre humain et divin, cet équilibre avec vous et avec les autres. Si vous observez mes préceptes « je vous laisse la paix, je vous donne la paix ; ce n'est pas celle que donne le monde que je vous donne », elle est fausse, l'ouvrage de la dissimulation ou de la force ; la mienne vient du cœur et de l'esprit, elle dépasse donc tout sentiment, étant soustraite aux fluctuations de la chair. Mais vous devez, par la volonté, me rester unis comme la branche l'est au tronc : « Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui ne portera pas de fruit en moi, il le retranchera », il sera sans la vie qui demeure maintenant et dans l'éternité. « Celui qui porte des fruits, il le purifiera pour qu'il en porte davantage » ; arrachant toutes les vrilles qui, à son insu peut-être et à son détriment l'enroulaient aux choses du monde. « Pour vous, vous êtes purifiés

par la parole que je vous ai parlée ». Elle vous a éclairés, embrasés, excités, aidés à vous débarrasser de ce qui vous empêchait de devenir de vrais « fils de Dieu ». « Demeurez donc en moi, et moi en vous. Comme le sarment est impuissant à porter du fruit par lui-même, s'il n'est pas attaché à la vigne, ainsi vous non plus si vous vous détachez de moi. Je suis la vigne et vous les sarments. Qui reste en moi m'aura en lui, et celui-là portera des fruits abondants. Car sans moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne reste pas en moi, on le jettera dehors comme le sarment, et il séchera, et on le ramassera, et on le jettera dans le feu, et il brûlera. Si vous restez en moi et que mes paroles restent en vous, ce que vous voudrez, vous le demanderez, et on vous l'accordera. C'est la gloire de mon Père que vous portiez beaucoup de fruits et que vous deveniez mes disciples ». Mon Père a mis en moi sa complaisance. Nous sommes identifiés. Et moi aussi, « Comme Lui m'a aimé, je vous ai aimés. Ne quittez pas mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous resterez dans mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je reste dans son amour... Or, mon commandement, le voici : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés ».

Et comment les a t-il aimés ? En leur donnant la meilleure marque d'amour : « Nul n'en peut donner

une autre que s'il dispose de son âme pour ses amis ». N'a-t-il pas, et largement, mis à leur portée et à leur service sa vie divine et humaine, ses miracles, son dévouement, sa patience, ses vertus? Ne va-t-il pas pour eux s'abandonner à la mort? Le serviteur est presque un étranger pour son maître qui ne lui ouvre ni son cœur, ni ses secrets. Mais Jésus ne révéla-t-il pas aux siens les mystères les plus profonds de sa vie divine? Aussi dira-t-il : « Je vous remercie Père, d'avoir caché ces choses aux superbes et de les avoir fait entendre aux petits. Désormais, donc, je ne vous appellerai plus serviteurs, car ils ignorent ce que fait leur maître. Je vous ai nommés mes amis, car tout ce que j'ai ouï de mon Père je vous l'ai révélé ».

Combien touchante sa prière à ce Père commun en faveur de ses amis avant de les quitter (1). « C'est pour eux que j'interpelle, non pour le monde *au moins à cette heure* mais pour ceux que tu m'a donnés pour qu'ils soient tiens. Car tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi et en eux je suis glorifié. Bientôt, j'aurai quitté le monde et eux sont dans le monde et moi je viens à toi. Père saint, conserve-les je t'en conjure, eux que tu m'as donnés pour qu'ils soient un comme nous le sommes..... Je ne te demande pas de les enlever

(1) Jean, ch. XVII.

du monde mais de les préserver du mal *qui les empêcherait d'être fondus dans l'unité divine.* Ils ne sont pas du monde pas plus que je n'en suis. Sanctifie-les dans la vérité, car ton verbe est la vérité. Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les y envoie aussi. Et c'est pour eux que moi je me sanctifie, afin qu'ils soient sanctifiés dans la vérité » (1). Ces derniers mots expriment divinement la fin humaine et sociale de la sanctification personnelle. Ce n'est pas seulement pour nous que nous devons être saints et honnêtes, ce n'est pas pour nous seulement que nous devons quitter le monde, nous jeter dans les cloîtres, nous livrer à la pénitence, ou simplement nous tenir éloignés du mal, c'est « pour eux », pour les hommes, en particulier pour ceux qui sont plus près de nous, qui nous voient et sont donc davantage nos amis. Il faut se sanctifier afin que par le rayonnement bienfaisant de cette sainteté d'exemples ou de paroles, eux aussi s'illuminent de sainteté (2). Cette élévation par attrait, si l'on peut dire, exige que nous mettions certaines de nos œuvres bonnes sur le chandelier pour que tout le monde les voie et en profite. « On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau mais sur le chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans

(1) Jean, ch. XVII, 19.
(2) Math., v. 15-17.

la maison. Qu'ainsi votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux » (1).

« La méthode de Jésus, dit très justement Peabody, n'admet pas d'antagonisme entre la vie spirituelle et le bien social. L'un est son moyen, l'autre sa fin. Le premier mot de son enseignement est caractère, le second est amour. L'amour a son leit-motiv « pour eux, pro eis » et le caractère son commandement, « sanctifie-toi toi-même ». Et la loi sociale chrétienne est exprimée pleinement dans la parole de Jésus quand il dit : « Pour leur amour, je me sanctifie » (2).

Nous venons d'entendre les effusions que Jésus laissait tomber sur les siens. Il est bien peu de pages dans l'Evangile où nous ne sentions en quelle douce intimité il vivait avec eux. S'ils sont à la joie, il veut en être. « Une noce eut lieu à Cana de Galilée ; la mère de Jésus se trouvait là ; Jésus y fut invité avec ses disciples et s'y rendit ». Voulant ajouter à l'honneur et au charme de sa présence une allégresse de plus, il fit un beau miracle en changeant l'eau en vin qui manquait. « Par là, il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui » (3).

---

(1) Math. v, 15-17.

(2) Peabody. *Jésus-Christ and the social question*, p. 104.

(3) Jean II, 1-2. Le Jansénisme, conception sombre, antihumaine et antisociale de la religion chrétienne, devait trouver cette joie et cette condescendance de Jésus un peu déplacée. L'esprit de la

A ceux qui reprochent aux siens de ne pas jeûner, il répond en les comparant à des convives assis au festin avec l'Epoux. Il est cet Epoux. « Les fils de l'Epoux peuvent ils s'attrister tandis qu'il est avec eux ? Les jours viendront où il leur sera enlevé, et

---

secte s'est un peu imposé à la piété française. Sainte-Beuve lui-même, son défenseur, sceptique épicurien, mais avisé et fin connaisseur d'hommes, en a fait la remarque. Je n'hésite pas à la transcrire, car elle cadre bien avec mon point de vue. « Ce qui manque à la religion de Port-Royal et en général à la religion gallicane et française... c'est, on l'a remarqué avant moi, la légèreté, la joie des saints et des enfants de Dieu. Pendant les belles époques de croyance, observez bien, en France, il y a plutôt des *justes*, en Italie, il y a des *saints*. Cela a tenu à la fois à la nature de l'esprit français, et à ce qu'on a été aux prises avec le protestantisme et tout occupé à s'en démêler. Le catholicisme gallican a toujours été occupé à se débarrasser et à se garantir de quelque chose..... Mais de cette habitude même de retranchement et d'abstention, il lui était resté un fond de tempérament plutôt janséniste... On peut trouver que le caractère d'une telle dévotion est en général bien plus sérieux et austère qu'aimable : il y a du terrible au fond. Le dogme de la NON *fréquente communion* y est entré pour quelque chose..... En d'autres pays, au contraire, et surtout en Italie, il s'est pu voir de tout temps une religion... sans tristesse, avec plus de bonhomie et de naïveté et toute semée de joie et de sourire, — témoins sainte Catherine de Sienne et saint François, — saint François le saint favori de l'Italie, le meilleur, le plus aimable, le plus tendre des saints. » Sainte-Beuve. *Port Royal*, IIIe, p. 332-333. L'anecdote suivante éclaire et corrobore ces observations en nous ramenant au texte à propos duquel nous les avons rapportées. Un curé reprochait un jour à une jeune persévérante d'avoir manqué je ne sais quelle réunion pour aller aux noces d'un parent. Il mettait dans le reproche un peu de chaleur et d'amertume. La jeune fille piquée au jeu releva le gant : — Mais enfin, M. le curé, dit-elle, Jésus-Christ a bien été à des noces! — Un peu décontenancé, le digne homme répliqua, sans longue réflexion : Mon enfant, ce n'est point ce

alors ils jeûneront » (1). Passant une fois dans un champ de blé « ses disciples ayant faim se mirent à presser les épis et à manger » (2).

Des pharisiens à l'affût de tout s'empressèrent de dire au Maître que ses amis violaient le Sabbat. Ce qu'ils ont fait, répliqua-t-il, d'autres et de grands ancêtres que vous respectez, comme David et Abraham le firent avant eux. Leur droit à vivre passe avant le droit du Sabbat à les obliger. « Car le Sabbat existe pour l'homme non pas l'homme pour le Sabbat » (3). Il s'associe à leurs deuils et à leur malechance ; il les console et les soulage. Il guérit la belle-mère de Pierre si utile au foyer, car nous la voyons se mettre au travail dès qu'elle est sur pied. Une nuit qu'ils étaient allés pêcher pour se sustenter eux et leurs familles, « il faisait très noir, un vent contraire soufflait en tempête, les vagues se soulevaient et déferlaient sur la barque avec fureur. Les disciples se fatiguaient de ramer ». Jésus qui s'était retiré sur une colline proche pour prier, se hâta de les rejoindre « et, voyant leur détresse, s'avança sur les flots et passa près de la barque comme s'il voulait les dépasser » (4). D'un geste il

---

qu'il a fait de mieux. Le brave curé, entravé par un peu de Jansénisme, avait oublié qu'il est écrit de Jésus : Omnia bene fecit.

(1) Math., IX, 15.
(2) *Id.* XXI, 1.
(3) Marc, II, 27.
(4) Matth.; XIV, 22-36.

fit signe aux flots qui s'apaisèrent. Une autre fois « ayant travaillé toute la nuit et n'ayant rien pris » ils étaient tous tristes de l'événement car il fallait manger, eux et leurs enfants, et ils n'avaient que la pêche. Emu de la situation, Jésus ordonna à Pierre de jeter le filet, il le fit et il se rompait de poissons. Un jour, après la grande victoire sur la mort, les amis pêchaient encore durant la nuit et ne prenaient rien. « Dès le point du jour, Jésus parut sur le rivage, sans qu'ils le reconnussent ». Surprenons sa sollicitude. Il sait leur déconvenue et que pour satisfaire leur appétit matinal aiguisé par de longues et pénibles heures de travail, ils n'ont même pas un poisson. « Mes enfants, interroge-t-il, n'avez-vous rien à manger? Non, répondirent-ils. — Lancez vers la droite de la barque votre filet et vous trouverez. — Ils le firent et ils ne pouvaient le retirer tant il était chargé de poissons » (1).

Il leur découvre ses secrets. Longtemps à l'avance ils savent qu' « il doit aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup de la part des Prêtres, de leurs chefs, des scribes, être tué et ressusciter le troisième jour, car il leur parle ouvertement » (2). Il s'abaisse pour mieux les instruire, il corrige sans colère leur conception terre à terre du royaume, il redresse leur

(1) Joh., xxi, 1-5.
(2) Math., xvi, 21. Marc, viii. 30-33.

inintelligence au sujet du levain des pharisiens dont « ils devaient se méfier ». Ne s'imaginèrent-ils pas qu'il s'agissait « du levain qu'on met dans le pain, non de la doctrine » (1); il les gourmande doucement, quand, ignorant de quel esprit ils doivent être, esprit de charité, de patience, non de crainte et de terreur, ils veulent faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains inhospitaliers, ou avec Pierre tuer de l'épée ceux qui viennent l'enchaîner. Ils sont sa mère et ses frères; « étendant sa main vers les disciples et promenant son regard sur ceux qui étaient assis autour de lui, il ajouta : « voici ma mère et mes frères ! Ecouter la parole et faire la volonté de mon Père qui est aux cieux, c'est être mon frère, c'est être ma sœur, c'est être ma mère » (2). Aussi les condamnera-t-on à cause de lui. Mais ils ne doivent pas craindre — « Mes amis, je vous le répète, ne vous laissez pas effrayer par ceux qui tuent le corps et ensuite ne peuvent plus rien contre vous » (3). « Qui les écoute, l'écoute ; qui les méprise, le méprise ; et qui les méprise, méprise celui qui l'a envoyé » (4). Ne sont-ils pas ses frères et ses sœurs ? Ne leur est-il pas uni comme il l'est à son Père ?

---

(1) Math., xvi, 12.
(2) Math., 46-50.
(3) Luc, xiii, 4.
(4) Luc, x, 16.

Quel coup à ce cœur d'ami fut la trahison de celui qu'il avait choisi pour être de ses intimes et auquel il avait confié le petit trésor de ses bien-aimés. Ne nous étonnons pas qu' « il se trouble dans son esprit », à cette pensée. « Tandis que ses disciples étaient à table et continuaient à manger, il leur dit : En vérité, en vérité je vous le dis, un de vous me trahira, et celui-là mange avec moi ! »

Le son de mélancolie et de souffrance profonde que rendent ces paroles, « l'un de vous », pour qui j'ai été bon, à qui je n'ai rien caché, que mes leçons ont élevé au-dessus des plus savants dans le sacerdoce d'Israël, un témoin de mes miracles et de mes tendresses, celui-là « me trahira » et il mange avec moi ! Etre sous le même toit, dans l'intimité et la familiarité d'un repas et me trahir ensuite ! « Accablés de tristesse et d'effroi, les disciples se regardaient l'un l'autre, ignorant de qui il parlait. Et chacun disait à Jésus : Maître, est-ce moi ? » Et lui, de répondre simplement : « Malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera livré... Mieux vaudrait pour lui n'être jamais né » (1).

Pour trente misérables deniers, Judas vendit le meilleur des amis. « Pendant la nuit, alors que Jésus quittait le jardin aux grands oliviers, il vint accompagné d'une foule nombreuse, armée d'épées

(1) *Synoptiques.*

et de bâtons, envoyés par les princes des prêtres et les anciens du peuple. Le traître leur avait donné cette indication : Celui que je baiserai est l'homme en question ! Saisissez-le et prenez vos précautions pour l'emmener. Judas s'avança donc à la tête des gens et s'approcha rapidement : « Salut, Maître, et il le baisa. — Ami (1), lui dit Jésus, qu'es-tu venu faire ? » Il l'appelle encore son ami, espérant sans doute par les souvenirs que réveillera un nom si doux, le faire rentrer en lui-même. Toi, mon ami ! Songes-y donc sans que j'aie besoin d'insister sur tout notre passé ï Pourquoi viens-tu ici ? Y penses-tu, Judas ! « Tu trahis le Fils de l'Homme par un baiser » (2). Le soufflet du Grand-Prêtre ne fut pas pas plus dur à sa joue et à son cœur que ce baiser hypocrite. La trahison de l'amitié saisit à la gorge, secoue douloureusement notre être, et accable une âme noble et fière. Elle nous laisse sans paroles et, tout tristes, nous pleurons sur la bassesse et l'ignominie humaine.

Quels doux reproches durent exprimer les yeux attristés du Maître, quand ils rencontrèrent ceux de Pierre, un ami, qui, lui aussi, avait été félon, non par cupidité, mais par faiblesse ! Qui saura ce qui s'échangea entre ces deux cœurs et ces deux re-

(1) Le texte grec de saint Mathieu porte *étaïre*, compagnon, que la Vulgate traduit par *amice*.

(2) *Synoptiques*.

gards. Celui de Jésus pénétra, trait de lumière, au fond de l'âme simple du pêcheur de Galilée. Il y éclaira vivement le souvenir de ces trois années vécues ensemble. En un rapide instant, Pierre vit l'appel près du lac, la marche sur les eaux, la confession de la divinité, le miracle, les joies et les tristesses en commun, la promesse de ne jamais trahir, « il se ressouvint de la parole que le Seigneur lui avait dite : « Avant que le coq ne chante deux fois, tu me renieras trois fois ». Il sortit et dehors il pleura des larmes amères (1). Jaillies sous le régard compatissant de son maître, elles lavaient l'oubli d'un instant. Larmes de l'amitié repentante que vous fûtes agréables au cœur si bienveillant du divin ami !

Quand les siens rentraient du travail où il les avait envoyés, il ne manquait pas de les faire reposer. « Au retour de la mission, ils se groupèrent près de Jésus et lui rendirent compte de ce qu'ils avaient fait et de ce qu'ils avaient enseigné. Lui, leur dit : Venez à l'écart, en un endroit solitaire et reposez-vous un peu ». Ainsi, il les arrachait aux exigences de la multitude. « Car, si grande était la foule des allants et des venants, ajoute expressément l'Evangéliste, que Lui et ses disciples n'avaient même pas le loisir de manger » (2).

(1) Luc, XXII, 62.
(2) *Synoptiques.*

De sa tendresse inquiète envers ses amis, un écrivain qui ne paraît pas avoir vécu loin de ces temps où tout ce qui le concernait était pieusement conservé et fidèlement transmis, nous apporte un trait infiniment touchant. « Toutes les fois, dit l'auteur des ouvrages attribués à saint Clément, que l'apôtre Pierre rencontrait quelqu'un endormi, il pleurait. Un disciple lui en demanda la raison : « Cette vue, répondit-il, ravive en mon âme le souvenir de Jésus. Il veillait sur notre sommeil quand nous dormions. Quelqu'un se découvrait-il, il arrangeait doucement sa couche improvisée, afin qu'il n'eût pas à souffrir de la fraîcheur des nuits. Une fois, m'étant éveillé, je l'aperçus dans l'obscurité me rendant le même service. Et Pierre pleurait encore ! » Ce trait méritait de trouver place dans l'Evangile et il eut été un beau commentaire de la belle parole : je suis venu servir non pour être servi !

« Avant la solennité de la Pâque, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin » (1). L'amitié se fait ardente et vive quand l'heure de quitter les amis sonne. Le cœur du maître sentit des attractions plus fortes, il battit plus vite, à l'approche du départ. Et il voulut donner aux siens un éclatant témoignage

(1) Jean, XIII.

de son amour indéfectible. « Le repas était commencé... il se lève de table, pose ses vêtements, prend un linge, il le met autour de lui. Ensuite, il verse de l'eau dans un bassin et commence à laver les pieds des disciples, les essuyant avec le linge qui le ceint ». Ainsi incliné devant eux, il leur apprend encore une fois que l'amitié vraie n'est ni un sentiment, ni un simple désir, mais une mise de nous-mêmes à la disposition de l'ami ; il leur apprend que l'autorité dans son esprit est un amour prosternant les dons reçus aux pieds des inférieurs. « Après leur avoir lavé les pieds, il reprit ses habits, et s'étendant de nouveau à table, il leur dit : Savez-vous ce que je viens de vous faire ? Vous m'appelez le maître et le Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc, moi, le maître et le Seigneur, ai lavé vos pieds, vous aussi devez laver les pieds les uns des autres. Car je vous ai donné l'exemple afin que comme j'ai fait vous fassiez aussi » (1). N'est-ce pas après s'être assuré de l'amitié de Pierre, que Jésus lui demandera de devenir Berger de ses Agneaux et de ses Brebis, c'est à-dire le serviteur des serviteurs de ses fidèles ?

« Il aima les siens jusqu'à la fin ». Il ne voulut pas qu'on confondit sa cause avec la leur et qu'on les condamnât de ce chef. S'il y a un coupable, lui

(1) Jean, XIII, 14-16.

seul l'est. Sur sa tête, tous les coups doivent s'abattre. Quand la bande, conduite par Judas, arriva au jardin, Jésus demanda : « A qui en voulez-vous ? — A Jésus de Nazareth, fut-il répondu — Je vous l'ai dit : c'est moi ! Puisque c'est à moi que vous en voulez, laissez partir ceux-ci » (1). Ceci ne rappelle-t-il pas la touchante scène décrite par le poète? Un ami voyant son ami, accusé, court haletant au-devant de l'accusateur pour l'arracher de ses mains ; — Me voici, dit-il, c'est moi le coupable. *Me, me, adsum qui feci.* — C'est contre moi que tu dois tourner le fer.

Les êtres sont des centres d'attraction et de répulsion. Deux atomes s'appellent, en vertu de leurs affinités, pour former la molécule. L'énergie mystérieuse qui préside à l'étreinte des corps bruts. gouverne aussi, puissante et irrésistible, le monde des humains. Durant ce voyage hâtif qu'est leur vie, dans ce pêle-mêle où ils vivent, après avoir passé indifférents, sinon hostiles, à côté d'une multitude de semblables, renfermés dans leur tour d'isolement et d'égoïsme, en dépit de protestation de dévouement, il arrive une heure où, rencontrant par hasard l'être frère, ils se sentent invinciblement attirés l'un vers l'autre. On s'aperçoit qu'on a mêmes idées, mêmes sentiments, une âme assez semblable

(1) Jean, VXIII, 8.

pour ne pas se heurter et assez différente pour ne pas engendrer l'ennui, fils de l'uniformité. Ces mutuelles attractions les enlacent et forment, non plus des amitiés de surface, sourire d'un instant, mais ces fusions, et « conglutinations », suivant l'expression de l'Ecriture, de deux êtres. « L'aliment de l'amitié, dit admirablement Lacordaire, est une convenance immatérielle entre deux âmes, une ressemblance mystérieuse entre l'invisible beauté de l'une et de l'autre, beauté que les sens peuvent apercevoir dans les révélations de la physionomie, mais que l'épanchement d'une confiance qui s'accroît par elle-même manifeste plus sûrement encore, jusqu'à ce qu'enfin la lumière se fasse sans ombres et sans limites, et que l'amitié devienne la possession réciproque de deux pensées, de deux vouloirs, de deux vertus, de deux existences libres de se séparer toujours et ne se séparant jamais. L'âge ne saurait affaiblir un tel commerce, car l'âme n'a point d'âge. Supérieure au temps, elle habite le lieu éternel des esprits, et, tout attachée qu'elle est au corps qu'elle anime, elle n'en connaît pas, si elle le veut, les défaillances et les souillures. Et même, par un privilège admirable, le temps confirme l'amitié. A mesure que les événements passent sur la vie de deux amis, leur fidélité s'affermit par l'épreuve. Ils voient mieux l'unité de leurs sentiments au choc qui aurait pu la détruire ou l'ébranler.

Comme deux rochers suspendus au bord des mêmes vagues et leur opposant une résistance qui ne fléchit jamais, ainsi regardent-ils le flot des années attaquer en vain l'immuable correspondance de leurs cœurs. Il faut vivre pour être sûr d'être aimé » (1).

Pour notre exemple et notre consolation, le Fils de l'Homme a voulu accepter la loi des affinités. Nous avons vu comment il aima les siens. Mais son cœur se sentit incliné à des tendresses plus chaudes, à des intimités plus profondes, et d'un abandon plus libre, envers quelques privilégiés. « Il est manifeste, dit encore Lacordaire. en lisant l'Fvangile, que les apôtres eux-mêmes, tout choisis qu'ils étaient, et tenant la première place dans l'œuvre de la rédemption, n'étaient pas cependant, par le privilège de leur avenir, les plus chers au cœur qui les avait appelés. Jésus, l'image de notre vie, de même qu'il avait voulu avoir une mère, avait voulu aussi avoir des amis qui le fussent à un autre titre que leur charge, au titre d'une bienveillance indépendante de tout autre principe qu'elle-même » (2).

« Un jeune homme distingué accourut à lui et, fléchissant le genoux : « Bon maître, demanda-t-il, que dois-je faire pour hériter la vie éternelle ? —

---

(1) Lacordaire. — *Sainte Marie-Madeleine*, Ch. I.
(2) Lacordaire. — *Sainte Marie-Madeleine*.

Pourquoi m'appelles-tu bon. Nul n'est bon, que Dieu seul. Tu sais les commandements : Tu ne seras pas adultère, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne seras pas faux témoin ; honore ton père et ta mère. — Et lui répondit : Tout ceci, Maître, je l'observe dès mon plus jeune âge. — Jésus le regarda et il l'aima » (1). Il avait lu dans les yeux brillants de l'adolescent tant de droiture et de pureté, cette beauté de vertu l'avait tellement séduit en un âge si tendre, qu'il n'avait pu s'empêcher de laisser battre son cœur pour lui. Il en eût fait un confident et un intime, si, répondant à cette affection soudaine, celui-ci eût conformé tout à fait son âme et sa vie à la sienne, s'attachant à sa personne au mépris de ses biens. Mais le sacrifice que demandait l'ami jaloux et exigeant, fut au-dessus de ses forces. Il lui avait dit : « Une chose te manque *pour être à moi.* Si tu veux être parfait, va ! ce que tu possèdes vends-le et donne tout aux pauvres... » C'était trop. Il fut cependant touché. Lui, dont l'adolescence fut harmonieuse, et qui possédait une âme sœur de l'âme de Jésus, se sentait attiré de son côté. Aussi s'éloigna-t-il, nous dit l'Evangile, « tout triste », comprenant qu'une amitié qui eut été douce et consolante se brisait. Mais l'attraction des biens matériels fut plus forte que celle de l'amie, qui exi-

(1) Marc, x, 17-21.

geait pour s'unir, ce dépouillement. Car « le jeune homme était très riche et possédait de nombreuses propriétés ». Ceci se passait au cours d'un long voyage où Jésus, de la Galilée, se rendait à Jérusalem.

Allons maintenant à Béthanie (1). C'est un petit bourg vers l'orient de la cité sainte, à trois quarts d'heure de marche environ. Ici habite avec deux sœurs, « un certain Lazare » et nous le trouvons malade, Marthe et Marie le soignent fraternellement. Dès qu'elles le croient en danger « elles envoyent dire à Jésus : Seigneur, voyez celui que vous aimez est malade ! » Laconique mais expressif message. Il est bien de femmes qui savent où il faut toucher pour obtenir plus tôt et à coup sûr ce qu'elles veulent (2).

Quand nous aimons quelqu'un, s'il est malade et exposé à nous être ravi, refuserions-nous d'aller le voir ? Marthe et Marie ne s'imposent pas, elles laissent voir simplement, avec délicatesse, leur désir, ne doutant pas que si Jésus vient il guérira « celui qu'il aime ». D'ailleurs « il les aimait aussi » et elles le savaient. Cette douce et adroite pression

(1) Jean, XI, 1-44.

(2) « Il n'y a peut-être pas, dans tout l'Evangile, une plus douce et plus gracieuse parole ; on y trouve tout le cœur de Jésus et tout le cœur de ces deux admirables femmes qui représentent pour nous, au plus haut degré, l'intelligence, la délicatesse, et la force de l'amour ». P. Ollivier. — *Les amitiés de Jésus*, p. 156.

d'amitié sur le cœur du Maître devait avoir son effet.

Et cependant Lui, d'un air indifférent, répondit au messager des deux sœurs : « Cette maladie n'est pas pour la mort mais pour la gloire de Dieu afin que le Fils de Dieu soit glorifié à son occasion. » Et il demeura encore deux jours au lieu où il était. Il parût même avoir oublié le malade et dit à ses disciples : « Reprenons le chemin de la Judée. — Eh quoi, Maître, observent ceux-ci, voici que les juifs vous traquent pour vous lapider, et vous voulez aller parmi eux? » Lazare, qui souffre à Béthanie, ne serait-il donc plus « celui qu'il aime » ? Ne soyons pas inquiets sur les sentiment de ce cœur tendre et fidèle. Bien que rien n'y paraisse, il est tout préoccupé du malade. Pour laisser aux hommes un témoignage plus grand de son amitié, il veut attendre que le sommeil de la mort soit arrivé. L'heure ayant sonné, il dit à ses disciples : « Lazare, notre ami, dort, mais je pars pour l'éveiller ». *Notre ami*, il avait sans doute mérité par quelque marque de bienveillance aux siens, que Jésus les solidarisât dans l'affection. Leur ami « dormait » donc, mais non d'un sommeil ordinaire comme ils le croyaient. Parlant sans figure le Maître ajouta : « Lazare est mort ! Je me réjouis à cause de vous, afin que vous croyez, de n'avoir pas été là ». Ces paroles trahissent sa tendresse. « Il est heureux de n'avoir pas été

là ». Il n'aurait pu s'empêcher de guérir le malade et sa domination sur la mort ne se serait pas manifestée. Tout va bien maintenant ! Il pourra satisfaire les inclinations de l'amitié et montrer aux plus prévenus que la foi en l'Envoyé de Dieu n'est point vaine. « Allons vers lui », s'écria-t-il.

Ayant été informée de sa venue, Marthe s'empressa à ses devants, hors du village. Marie resta assise à la maison. Le premier mot de Marthe en le rencontrant, nous révèle son tact et sa finesse. Elle connaît leur ami. « Seigneur, lui dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort, mais maintenant encore je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu il vous le donnera. » Elle est une invincible croyante et ne doute pas que Jésus, qui aime son frère, n'obtienne de Dieu même « maintenant » qu'il est mort, que ses yeux revoient la lumière, et que son cœur batte, à la grande joie de tous. Pour la consoler, sans lui laisser voir ses intentions, Jésus répond nonchalement, en apparence : « Ton frère ressuscitera. — Je le sais, poursuit-elle sans se troubler, il ressuscitera à la résurrection du dernier jour. — Je suis la Résurrection et la Vie, qui croit en moi, même s'il est mort, doit vivre. Qui vit et croit en moi, ne mourra pas éternellement. Crois-tu cela ? » Et il obtient d'elle une belle confession de foi en sa divinité : « Oui, Seigneur, j'ai cru que vous étiez le Christ, le fils de

Dieu qui êtes venu dans le monde ». Mais ceci ne lui fait pas oublier l'important à cette heure et, pleine de confiance, «elle s'éloigne et vient dire tout bas à sa sœur : le maître est là, il t'appelle ». A ces mots, Marie se lève et court vite à lui. Il n'était pas encore dans le bourg et se trouvait à l'endroit où Marthe l'avait rencontré.... Arrivée près de Jésus, dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds : « Seigneur, dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Sans s'être concertées les deux sœurs tiennent le même langage, car l'une et l'autre connaissaient leur ami. Mais, plus sensible que Marthe, son aînée en le voyant et en pensant au cher disparu, pleura des larmes d'un doux et silencieux reproche. Devant cette affliction, le cœur du Christ ne peut plus semble-t-il garder l'impassibilité qu'il s'est imposé. « En la voyant pleurer, en voyant les juifs qui l'accompagnaient se lamenter avec elle, Jésus frémit en son esprit et se troubla lui-même ». « Il frémit », secoué par une pitié profonde en face de la mort qui, implacable, brise les affections, la seule consolation des hommes durant leur court passage ici-bas ; et « il se troubla », et parut laisser la douleur obscurcir sa raison. « Où l'avez-vous mis, demanda-t-il vivement et comme pressé de soulager sa peine et celle, si poignante, de ces femmes. « Et on lui dit, Seigneur, venez et voyez. Et Jésus pleura. » Longtemps contenues ses larmes s'échappent. Il n'en

rougit pas. « Il n'imita pas ces hommes, dit Meschler, qui ont un bon sentiment et sont facilement touchés, mais qui n'osent pas le montrer. Honteux ils s'écartent pour cacher leurs larmes. Ce n'est pas ainsi que fait le Sauveur. On le voit au milieu de ceux qui pleurent et il pleure avec eux. Ses larmes perlent tranquilles sur son beau visage d'homme et tout le monde peut les apercevoir. O belles larmes, précieuses larmes, précieuses non seulement pour Lazare et sa famille, mais pour nous tous. Le Seigneur pleure et verse des larmes non seulement sur nos péchés, mais encore sur nos souffrances corporelles. Quel bon cœur, quelle amour tendre et d'homme compatissant nous montrent ces larmes ! Vraiment « le verbe s'est fait chair ». Ces larmes sont le sang du cœur et de l'amour, car elles prouvent un amour plus sensible que le sang. On peut affronter la mort pour quelqu'un par pur sentiment du devoir ; il ne nous arrache des larmes que s'il possède notre cœur et nos affections. Les juifs comprirent vite la signification de ces larmes et dirent : voyez donc comme il aimait Lazare (2) ».

« Frémissant de nouveau en lui-même, Jésus alla jusqu'au tombeau qui était une grotte fermée par une pierre. — Otez-la, dit-il. Marthe la sœur du

(1) **Meschler.** *Das Leben Unseres Herrn Jesus-Christus.* II, p. 58.

défunt s'écria : Seigneur, il sent déjà ! Voilà quatre jours qu'il est ici. — Ne t'ai-je pas assuré, repartit Jésus énergique, que, si tu croyais, tu verrais la gloire de Dieu. — Et l'on ôta la pierre. » Et d'une voix forte il cria : « Lazare, viens dehors ! » Obéissant à ce commandement, le mort sortit avec ses bandelettes. On les délia et on le laissa aller. O Marthe, ô Marie, quelle allégresse fut la vôtre après de si ardentes et si confiantes supplications ! Quels embrassements fraternels, quelle gratitude envers l'ami ! Et Lui qui avait pleuré sur ce mort qu'il aimait n'eut pas une moindre joie.

En marquant de ce signe glorieux sa mission, son Père répondait aux désirs les plus vifs de sa tendresse. La Résurrection de Lazare est proprement le miracle de l'amitié. Confirmant avec tant d'éclat sa divinité, il découvrait à tous les yeux les tendres sentiments qui animaient son cœur d'homme. Il a été comme l'un de nous ! Ses frémissements, son trouble, ses larmes ont autorisé et sanctifié le don mutuel de deux êtres qui se comprennent et qui s'aiment. Nous pouvons pleurer sans crainte sur nos amis puisque Jésus a si tendrement pleuré sur Lazare. Cette page de l'Evangile sera aimée éternellement par les âmes affectueuses et délicates. « Comme scène d'amitié, dit Lacordaire, rien de comparable n'existe dans aucun siècle et dans aucune langue. La tendresse déborde dans ce récit, et cependant on pourrait dire qu'elle n'est pas

exprimée. Elle git tout entière dans les entrailles, et en la sentant toujours, on ne l'entend que par ce seul mot : *Et Jésus pleura.* Jésus ne devait point pleurer dans sa passion, il ne pleura point lorsqu'un apôtre lui donna le baiser de la trahison, ni quand saint Pierre le renia par peur d'une servante, ni quand il vit au pied de sa croix sa mère et ses plus chers amis..... Mais lorsque le Christ libre encore vivait avec nous de notre vie, il ne put refuser au tombeau d'un ami la faiblesse de l'attendrissement. Il frémit, il se trouble : et enfin, comme l'un de nous, il pleure : saints frémissements, heureux trouble, larmes précieuses qui nous prouvaient que notre Dieu était sensible comme nous, et qui nous permettaient de pleurer aussi un jour dans nos joies et dans nos amitiés (1). »

Et cependant entre les attraits qui agirent sur le cœur du Fils de l'Homme, aucun ne paraît avoir été plus puissant que celui qui l'attacha à Jean, le jeune fils de Zébédée. Que ne pouvons-nous descendre dans les profondeurs de l'âme humano-divine et y découvrir les raisons de ses préférences. Quelles affinités inconnues fusionnèrent ces deux êtres ? Pourquoi Jean fut-il le « disciple que Jésus aimait »? C'est par cette périphrase expressive que, racontant plus tard la vie de son divin et cher ami, il se

(1) Lacordaire. — *Sainte Marie-Madeleine*, chap. II.

désigne. « Alexandre disait de ses deux amis, observe Grotius, que l'un aimait Alexandre et que l'autre aimait le roi. Ainsi pouvait-on dire, en parlant des deux apôtres préférés, que Pierre est l'ami du Christ, et Jean l'ami de Jésus » (1).

Un jour, passant près du lac de Galilée, le Maître l'aperçut avec son frère Jacques et son père « qui réparaient les filets dans leurs barques. Il les appela. Abondonnant sur le champ leurs nasses et leur père, ils se mirent à sa suite ». Leur promptitude à quitter leur gagne pain et leur famille dut toucher Jésus. Jean pouvait avoir 25 ans, suivant les supputations les plus probables. Il s'entretint sans doute à part avec le Rabbi. Son cœur, sous le charme de cette voix harmonieuse et douce, de tant de bonté et d'élévation, s'ouvrit comme une fleur caressée par le soleil du matin. Le Maître y lut une parfaite conformité de sentiments ; il vit qu'aucune créature ne l'avait encore possédé (2). Il se sentit attiré. Quelle âme comme cette âme pure et sans attaches, pouvait se donner spontanément et pleinement ? Et il l'aima. J'ai plaisir à me représenter les deux amis,

---

(1) Cité par Baunard. *L'Apôtre saint Jean*, p. 40.

(2) La tradition est unanime sur la chasteté de Jean. Saint Jérôme l'exprime bien dans ces lignes : « Joannes unus ex discipulis, qui minimus ætate traditur fuisse inter apostolos, quem fides Christi virginem repereat, virgo permansit. Et ideo plus amatur a Domino et recumbit super pectus ejus ». *Contra Jovin.* c. I, 26.

se retirant souvent à l'écart des foules et même des autres disciples, pour s'épancher l'un dans l'autre et se consoler. En ces entretiens solitaires, Jésus révéla à son bien-aimé les secrets de sa vie dans le sein éternel du Père, les mystères de l'union de l'homme, ce sarment de la vigne, avec Dieu par le Christ, le tronc où circule la sève de vie et où se joignent, en un ineffable hyménée, l'humain et le divin, la nature et la grâce. « L'Evangile de saint Jean, dit Origène, est comme la fleur des Evangiles. Celui-là seul pouvait pénétrer à cette profondeur, dont la tête reposa sur la poitrine de Jésus et auquel Jésus donna Marie pour mère. Cet ami si intime de Jésus et de Marie, ce disciple traité par le Maître comme un autre lui-même, était seul capable des pensées et des sentiments résumés dans ce livre » (1). « Il buvait en secret à cette source divine, dit saint Augustin » (2).

Quand Jésus fait une faveur à l'un de ceux qu'il aime, toujours Jean l'accompagne. Pierre, qui était marié, ayant eu sa belle-mère malade, pria le Maître de venir en son logis et de guérir cette femme utile à sa famille. « Jésus, dit l'Evangile, prit alors

(1) Origène. — *In Joann.* t. II, 6, A.

(2) Aug. Tract. XXXVIII. — *In Joann.* Citations de Baunard. *Saint Jean*, p. 311. — En un endroit de ses œuvres, saint Augustin dit, parlant de l'Evangile de Jean : « Eructavit quod biberat.... Quod in secreto bibit, in manifesto eructavit ». *In Joan.* Tract. 36.

avec lui Jacques et Jean, et descendit dans la maison de Simon et d'André », ayant à ses côtés Jean et son frère. Il s'approcha du lit où gisait la malade dévorée de la fièvre, il lui tendit la main et lui ordonna de se lever. Ce qu'elle fit à l'instant, et si dispose qu'elle put même servir un repas. Un autre jour, à la prière suppliante de Jaïre, chef d'une synagogue, le Maître alla guérir sa fille. Beaucoup de gens, attirés par la curiosité, suivaient Jésus de tous côtés. En route on apprit que l'enfant était morte. « Arrivé à la maison, il ne permit à personne d'entrer avec lui si ce n'est à Pierre, à Jean et à Jacques et au père de l'enfant et à la mère » (1). « Jean apprenait ici qu'à l'exemple de Celui qui avait commencé par *faire* avant de *dire*, l'Evangile devait être une consolation, une guérison, un bienfait, une grâce afin de pouvoir devenir une prédication. Il apprenait avec quelles immortelles espérances les ministre de Jésus-Christ pouvaient s'approcher des pères inconsolables et des maisons en deuil » (2).

Jean fut encore des privilégiés qui montèrent avec Jésus sur le Thabor. Ayant laissé les autres dans la vallée, « il le prit avec Pierre et Jacques et les conduisit seuls sur la haute montagne ». Là il pria, et son bien-aimé le pût voir « transfiguré ». « Jésus, dit

---

(1) Luc, VIII, 51.
(2) Baunard. — *L'Apôtre saint Jean*, p. 41.

Jean Damascène, voulait donner ce témoignage particulier et éclatant de sa divinité à celui qui devait être l'organe le plus élévé de la science de Dieu. Afin qu'ayant contemplé la gloire éternelle et divine du Fils, il put faire retentir cette grande parole : « Au commencement était le Verbe » (1).

Jean sentait et comprenait qu'entre tous il était « celui que Jésus aimait ». Il avait donc des privilèges. Audacieux comme tous les jeunes, il n'hésita pas à s'en réclamer pour poser à l'ami, avec son frère, une question indiscrète : « Maître, lui dirent-ils, nous voulons que tu accomplisses ce que nous demanderons ». N'est-ce pas parler comme qui sait qu'on doit être écouté. « Que voulez-vous donc que je fasse ? » Peut-on être mieux disposé. Toute la bonne volonté de l'ami se trahit dans ces paroles. Et qu'en attendent-ils ? Ils lui dirent : « Accorde que l'un soit assis à ta droite et l'autre à ta gauche dans ta gloire ». Tu ne refuseras rien à l'amitié. — « Vous ne savez ce que vous demandez, leur dit Jésus. Car ni ma gloire, ni mon royaume, ne sont proprement de ce monde. Pouvez-vous boire le calice que j'ai à boire, et être baptisés du baptême que je dois recevoir. Etes-vous disposés à vous associer à ma souffrance ? » — Nous le sommes, répondirent-

(1) Joan. Damasc. *Orat. de Transfig.*, cité par Baunard, *L'Apôtre saint Jean*, p. 52.

ils (1). — Hé bien, vous boirez mon calice et serez baptisés de mon baptême. Mais vous donner un siège à ma droite ou à ma gauche n'est pas mon affaire. Mon Père les distribue à qui il les destine ». « Aimer Dieu, servir les hommes, c'était déjà beaucoup; s'oublier c'était mieux ; mais le comble de la charité c'était de se sacrifier librement et de souffrir » (2).

Quand l'heure arrive de la Pâque suprême, de ce Repas que Jésus veut plus solennel que les précédents, car il a décidé de donner là aux siens un souvenir et un témoignage merveilleux d'amitié, Jean et Pierre sont chargés de le préparer. « C'est vous que je délègue, leur dit-il..., allez à la ville, à l'entrée vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le jusqu'à la maison où il se rendra, et dites au maître du lieu : « Voici ce que notre Maître nous envoie te dire : Mon temps approche ; c'est chez toi que je veux faire la Pâque avec

---

(1) « Jamais plus magnifique témoignage n'a été rendu à l'amitié. Jacques et Jean ne se trompent pas sur le sens de la question. Ils savent tout ce qu'elle suppose de renoncement et de sacrifice. Il s'agit de partager la haine, le mépris, la trahison, la souffrance, l'abandon, la mort, puisque c'est tout cela qui fait le calice amer et le baptême glacial. Il faut s'abandonner, les yeux fermés, à l'impulsion du dévouement et croire qu'il peut même engendrer la résurrection après la mort. Mystère où l'esprit n'est jamais descendu ; abîme d'où personne n'est encore remonté Et ils trouvent tous deux la même réponse : Maître, nous le pouvons. » Olivier. — *Les Amitiés de Jésus*, p. 309.

(2) Baunard. — *L'Apôtre saint Jean*, p. 51.

mes disciples. Disposes-tu d'une salle où je puisse avec eux manger l'Agneau ? Et il vous en montrera une spacieuse, ornée de tapis. Préparez ce qu'il nous faut » (1).

Entrons y à la suite de Jésus et de ses bien-aimés. Tout, conformément à ses ordres, est prêt pour le Repas. Selon la coutume de l'Orient, les disciples s'étendent sur des lits, devant la table, trois par trois. Regardez l'un des *tricliniums*. D'un côté Pierre, au milieu Jésus, et puis « celui qu'il aime ». Ils commencent à manger la Pâque dans le calme et l'attente, un mystère et un soupçon planent sur eux. Soudain le Maître élève la voix, voix grave et douloureuse : « Voici que la main de celui qui doit me trahir est avec moi, à cette table » (2). Atterrés par la révélation inattendue, les convives n'osaient lever les yeux « et ils se demandaient lequel d'entre eux serait capable de ce crime ». Plus bouleversé que les autres, Jean regarda son ami, et, ayant vu la tristesse de son visage, il se troubla. N'y tenant plus, en un élan d'âme, il confondit sa peine avec la sienne et inclina doucement la tête sur le sein du bien-aimé, pour le consoler par un si tendre abandon. O Jean, nous ne doutons pas que cette ardeur de sympathie attristée n'ait été un baume au cœur

(1) *Synoptiques*.
(2) Luc, XXII, 21-23.

de votre ami meurtri par la trahison ! « Un ange, dit un pieux évêque (1), un ange l'avait fortifié au jardin des Oliviers, un autre le console en se penchant sur lui à la table de la Cène ». On dirait, chose étrange ! que le divin ami a besoin de l'ami mortel ; et que celui qui a pris toutes nos infirmités n'échappe pas à cette loi qui, à l'heure de la souffrance, fait incliner tout être, si fort, si grand qu'il soit, vers un autre être souvent plus infirme que lui, qui ne sait rien, qui ne peut rien, mais qui du moins peut aimer, qui du moins peut comprendre, alléger notre fardeau, en prendre sa part, enfin mettre sur nos maux le baume de la compassion, baume souverain, si puissant, qu'un homme devient capable de consoler un Dieu » (2).

Or, racontera plus tard Jean, en son Evangile, « tandis que le disciple que Jésus aimait, reposait sur son sein, Simon Pierre — qui pouvait rencontrer ses yeux sans être vu du maître — lui fit signe de demander de qui il s'agissait ». Comme s'il eût dit : interroge-le, toi à qui il ne cache rien. Et ce disciple qui avait levé un peu la tête pour apercevoir le geste de Pierre et lui répondre d'un autre signe d'affirmation, se pencha à nouveau sur la poitrine de Jésus et faisant de son pur visage une douce

(1) *R. D. For. Joan. Lopez Episcop. Crotonensis. App.* — Romæ 1596, t. III, p. 32, vol. I.

(2) Baunard. — *L'Apôtre saint Jean*, p. 136.

pression, fixa ses yeux limpides et ardents sur les yeux de son ami et, d'une voix suppliante il lui murmura à l'oreille ces paroles : « Qui est Seigneur, celui dont tu parles ? Et il répondit à voix basse et épanchant son secret : « Celui-là à qui je vais présenter du pain trempé ». Il le trempa et il l'offrit à Judas, fils de Simon d'Iscariot (1) ». Et à l'instant une même angoisse étreignit le cœur du maître et de son bien-aimé.

Jean ne s'attache pas à Jésus pour le plaisir égoïste d'en être aimé. Il lui rend en affection ce qu'il en reçoit. Son amitié n'est ni rêve, ni sentiment passager, mais action et service incessant. Il court au-devant des désirs de l'ami et souvent va au-delà. Le jour où les Samaritains refusent l'hospitalité, il il croit correspondre aux intentions de Jésus en lui demandant « de faire tomber sur ces gens le feu du ciel ». Emporté par son zèle, blessé dans son affection, il ne savait pas encore de quel esprit était celui qu'il aimait. Dans son intimité, il l'apprendra.

Durant cette nuit terrible où sous la pression de la douleur son sang jaillit, Jésus voulut que son préféré ne fut pas loin. Devant aller au jardin, subir ces longues heures d'agonie, « avec lui il prit seulement Pierre et les deux fils de Zébédée ». Jean est plus que l'ami des jours heureux. Quand l'homme

(1) Jean xiii, 23-27.

sur le sein duquel il a si affectueusement posé sa tête, est livré à la bande des meneurs par le traître, et que tous, hormis Pierre, ont fuit lâchement, nous le trouvons à côté de son maître, attaché à ses pas et à sa souffrance. Il est chez Anne où, de Getsémani, Jésus a été mené. Lui-même nous le dit : « Simon Pierre et l'autre disciple accompagnaient Jésus. Ce disciple qui était connu du Grand-Prêtre, entra avec Jésus dans le vestibule du Palais. Pierre, lui, resta debout dehors devant la porte. Le disciple connu du Grand-Prêtre sortit, parla à la portière et fit entrer Pierre » (1). Pourquoi Jean ne se nomme-t-il pas ? Voici comment saint Chrysostome répond à cette question : « Ayant incliné sa tête sur la poitrine de Jésus, c'est avec raison qu'il ne se nomme pas. Pourquoi en agit-il de même maintenant ? Pour le même motif. Ici aussi il raconte une action d'éclat, à savoir que tous ayant fui, lui suivait. Il tait donc son nom et met Pierre le premier. Cependant, il est obligé de se souvenir de lui pour que nous sachions qu'il raconte avec certitude ce qui est arrivé dans la salle, car il était à l'intérieur » (2).

« Toutefois, après qu'il s'est montré près de Jésus dans l'atrium de Caïphe, l'apôtre n'apparaît plus dans la Passion de son maître jusqu'au crucifie-

---

(1) Jean xviii, 15.
(2) Saint Chrysost. *In Acta apostol. Homil X.*

ment. Lorsque se retournant, le Seigneur transperça de son divin regard l'âme coupable de Pierre, quel regard jeta-t-il sur l'apôtre fidèle ? Quel prix lui paya-t-il sa générosité ? Et tandis que Simon Pierre sortait de chez Caïphe, pleurant sur son malheur des larmes intarissables, où s'en allait saint Jean ? L'Evangile ne le dit pas. La tradition catholique, se faisant la même question, a pensé que dans cette heure, les deux douleurs semblables du disciple bien-aimé et de la mère de Dieu n'avaient pas pu demeurer séparées l'une de l'autre, et elle s'est représentée saint Jean allant rejoindre et consoler Marie » (1).

Allons sur les hauteurs du Golgotha. Jésus y est arrivé, épuisé de souffrance. Ses ennemis ont réussi à le faire condamner, on l'a suspendu à un affreux gibet et il va expirer. Regardons ! « Au pied de la croix, d'un côté se tient debout la mère et, de l'autre, le disciple qu'il aime ». Le crucifié respire encore et tournant ses yeux livides vers sa droite, il aperçoit la femme immobile et muette et, à gauche, le jeune homme en pleurs. Ceux pour qui son cœur a battu plus fort sont donc là. Recueillons, une fois encore les paroles de ce mourant, paroles suprêmes de l'amitié. Il dit à sa mère : « Femme, voilà ton Fils ! » Jean était un autre moi-même, notre mutuelle affec-

(1) Baunard. — *L'Apôtre saint Jean*, p. 155-156.

tion nous a identifiés. Il a pris mes pensées, mes sentiments, mes desseins. Tout étant commun entre amis, ma mère doit être la sienne. « Et il dit au disciple : Voilà ta mère ! et dès lors il la considéra comme telle ». Par le cœur, il entra dans les intentions de son amî et il eût pour elle les attentions et les tendresses de ce fils d'élite. « Disciple vraiment heureux, dit Bossuet, à qui Jésus-Christ a donné sa croix pour l'associer à sa vie souffrante; à qui Jésus-Christ a donné sa mère pour vivre éternellement dans son souvenir ; à qui Jésus-Christ a donné son cœur, pour n'être plus avec lui qu'une seule chose » (1).

Madeleine aussi se trouvait près de la croix quand Jésus y expirait, un peu à l'écart sans doute et n'osant se montrer. Elle n'était pas la moins affligée. Inquiète, frémissante, elle se hâta de grand matin vers le tombeau où l'on avait déposé la dépouille du cher mort. Le voyant vide, éplorée elle vint dire à Pierre et au préféré : « On a enlevé le Seigneur et nous ne savons où on l'a mis ». Intrigués, Pierre et Jean partirent aussitôt vérifier l'étrange nouvelle. Impatients « ils s'étaient mis à courir », mais le fils de Jona avait beau hâter le pas, son compagnon plus jeune, plus ardent et plus anxieux « courut plus vite et arriva le premier au tombeau. S'étant

(1) Bossuet. — *Panégyrique de saint Jean.*

penché, il vit les linges posés à terre, mais il n'entra pas (1) ».

Quelques dix jours plus tard, les disciples étaient retournés en Galilée, et pour vivre ils pêchaient sur le lac. La nuit venant, ils avaient jeté les filets de ci et de là sans rien prendre. Au matin, quand les eaux commençaient à scintiller, frappées par les rayons du soleil qui montait sur la colline voisine, apparut sur le rivage, venant on ne sait d'où, un étranger. Il vit les barques et s'arrêta. « De loin, s'adressant aux pêcheurs, il leur demanda: enfants n'avez-vous rien à manger? — Non, répondirent-ils. — Lancez le filet à droite de votre barque et vous trouverez (2) ». Ils obéirent, un peu sceptiques, ne voulant pas contrister cet homme, car sa parole et son visage décelaient quelqu'un qui leur voulait du bien. Grande fut donc leur surprise quand, « ayant jeté le filet, il fut chargé à ne pouvoir le retirer. » Ils s'arrêtèrent interdits se consultant, les yeux fixés sur la grève,

(1) Jean, xx, 3-6.

(2) Jean, xxi, 5-6. — « Jean se complet dans ce récit. Il revoit avec bonheur, son lac, sa maison non loin de là peut-être, sa barque et ses engins de pêche. Il nomme encore ses plus fidèles amis. Ici la main, la langue et l'œil du fils du pêcheur se trahissent partout. Il a le regard exercé qui apprécie les distances dans l'air et jusqu'au fond des eaux ; il sait de quel bord le filet a été jeté ; il sait que le filet est à la trame comme le chalût de nos pêcheurs de l'Océan, dans les journées de pêche abondante ; à ses yeux, le miracle a surtout consisté dans ce fait que le filet devait rompre, et qu'il tint bon cependant jusqu'à la fin ». Baunard, *L'Apôtre saint Jean*, p. 172.

et cherchant à reconnaître ce voyageur matinal. Rompant le silence des rames, de la mer et des pêcheurs, radieux, lui « le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur ! » « Ceux qui s'aiment et se ressemblent, dit le vénérable Bède, se reconnaissent sans peine, par leur seule sympathie et leur ressemblance (1). »

En ce même jour, Jésus ayant confié à Pierre le soin de paître les agneaux et les brebis, lui prédit le martyre : « Suis-moi », ajouta le maître. Tout en obéissant, Pierre se tourna et aperçut derrière, le disciple aimé de Jésus, celui qui au dernier repas avait reposé sur sa poitrine et lui avait dit : Seigneur, quel est celui qui doit vous trahir ? « Le voyant, Pierre dit : Et de celui-ci qu'en adviendra-t-il ? ». « Pierre, observe saint Chrysostome, qui jusqu'ici avait partagé avec le disciple les bons et les mauvais jours, eut bien voulu encore faire entrer son ami en participation des biens qu'on lui promettait (2). » Et à la question de son apôtre chef, Jésus fit cette réponse pleine de mystère : « Si je veux qu'il reste jusqu'à mon retour, que t'importe ! Toi, suis-moi ».

Il resterait à parler des amitiés de Jésus avec quel-

---

(1) Bed. — *In Joan.*

(2) Saint Chrys. — *Homil*, LXXXVIII. *In Joan.* Cité par Baunard, *loc. cit.*

ques saintes femmes, Marie, mère de Jacques et de Jean, Salomé, Marie et Marthe de Béthanie, Marie de Magdala. Mais nous n'osons l'entreprendre. Quel pinceau sera assez chaste, pour exprimer les affections toutes pures de Celui qui défia les juifs de trouver une tache dans sa vie, et qui a déclaré que regarder seulement une femme pour la désirer c'était pécher dans son cœur. Sa tendresse envers Marie de Magdala parait avoir été particulièrement vive et touchante.

Ce fut une pauvre créature. Elle avait abandonné son vice pour s'attacher passionnément à Jésus, et Lui, venu appeler les pécheurs, ne la repoussa pas. Elle ne savait comment témoigner au divin Rabbi son amitié et sa reconnaissance. Apprenant qu'il était à table chez un riche pharisien de la ville, elle n'hésite pas « prend un vase d'albâtre, plein de parfum, se met à ses pieds tout en pleurs et commence à les baigner de ses larmes ; puis des cheveux de sa tête elle les essuie, les baise et les embaume de parfum ».

Le pharisien ne revenait pas de tant d'audace, et il se disait à lui-même : « Si celui-là était prophète, pour sûr il saurait qui et quelle sorte de femme est celle qui le touche, il saurait qu'elle est pécheresse». Mais Jésus qui devait déclarer que « les courtisanes précèderaient au ciel les pharisiens et les scribes », prit hardiment la défense de la pauvresse. Se tour-

nant vers elle, il dit à Simon : « Vois cette femme. Je suis entré dans ta maison et tu n'as pas versé de l'eau sur mes pieds, mais elle les a baignés de ses pleurs et les a essuyés des cheveux de sa tête. Tu ne m'as point donné de baiser, et elle, depuis qu'elle est ici, ne cesse de me baiser les pieds. Tu n'as pas oint d'huile parfumée ma tête, et elle c'est sur mes pieds qu'elle la répand. Aussi, je te l'assure, ses péchés si nombreux lui sont pardonnés, car elle a aimé beaucoup. Qui l'on pardonne moins, aime moins » (1). C'est vrai jusqu'ici elle avait vendu ses charmes à des êtres bas et vicieux, mais ayant aperçu Celui qui est sans péché et honore l'humanité par sa sainteté, elle a eu honte de son déréglement et de la laideur de sa vie; elle s'est attachée avec ardeur à cette beauté spirituelle qui transparaît dans cette démarche modeste, dans ces traits fins et réguliers, dans ce regard limpide et caressant. S'étant éprise d'amour pour la grâce et la pureté incarnées, ses chutes avilisantes, ses amours misérables ont été oubliées.

« Beaucoup lui est remis parce qu'elle a beaucoup aimé ». Ah ! ce n'est pas en vain, s'écrie Lacordaire, que la postérité l'a entendue. Ce n'est pas en vain que de tels actes et de tels accents ont illuminé notre pauvre nature. Non, chastes larmes de la pécheresse

(1) Luc, VII, 36-50.

convertie, cheveux flottants sur les pieds du Sauveur, baisers doux et amers de la pénitence, parfum répandu sur la chair sans tâche du Dieu Homme, non, vous n'avez point été stériles. Des générations sont venues à la trace de cet ineffable commerce entre le péché et la justice, entre la mort éternelle et la vie éternelle. D'autres Maries se sont levées de la couche du vice ; elles ont, de siècle en siècle, abordé les pieds encore humides du Sauveur des hommes, elles y ont pleuré à leur tour, elles y ont à leur tour attaché les nœuds de leur chevelure, elles y ont offert les baisers d'une pudeur acquise dans le remords et versé le parfum demeuré au fond du vase où la première Marie l'avait déposé.... O mon Dieu, vous êtes Dieu, car vos paroles ont créé des vertus et votre amitié pour une pécheresse a créé des saints » (1).

Pendant trois années, silencieuse, avide de le voir et de l'entendre, elle suivra Jésus. Elle se purifiera de plus en plus à son contact et à sa parole. Quelques jours avant la trahison et le supplice, nous la trouvons à Béthanie où son sanctificateur et son Maître est l'hôte de Simon le Lépreux. « Ce n'était plus cette femme en qui la jeunesse et la beauté déguisaient mal l'opprobre du vice et qui s'approchait timidement des pieds de Jésus, comme une servante

(1) Lacordaire. — *Sainte Marie-Madeleine*. Char. III.

pour y répandre et y essuyer des pleurs. Trois années de grâce avaient passé sur son front, et c'était la sainteté qui enveloppait toute sa personne d'une auréole divine. Elle entra donc, et, brisant l'albâtre qu'elle tenait dans ses mains, elle en répandit le parfum sur la tête du Sauveur » (1).

Cette dépense choqua quelques disciples et l'homme d'Iscariot plus que les autres. « A quoi bon, se dirent-ils entre eux, la perte de ce parfum? On pouvait le vendre plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres » (2).

Mais Jésus ne souffre pas de voir Madeleine contrariée dans son noble dessein, et, tandis qu'elle est à ses pieds, il dit aux incriminateurs : « Laissez-là faire, pourquoi la chagrinez-vous. C'est une bonne œuvre qu'elle a accomplie en moi ; vous avez toujours des pauvres avec vous et, quand vous le voudrez, vous pourrez leur faire du bien. Mais moi, vous ne m'aurez pas toujours... En vérité je vous le déclare, partout où cet Evangile sera prêché, dans tout le monde, on racontera d'elle, à sa gloire, ce qu'elle vient de faire » (3).

Quand celui qu'elle aime sera suspendu au gibet, elle sera là avec les autres êtres chers, la mère et le

---

(1) Lacordaire. — *Sainte Marie-Madeleine*. Ch. IV, p. 394.
(2) Marc, XIV, 4-5.
(3) Marc, XIV. 6 et s.

Disciple, un peu à l'écart, il est vrai, car elle n'a pas les droits de l'innocence. Lui mort, elle reste sur la montagne, et Marc nous dit expressément qu' « elle observa les lieux où l'on déposa le corps du Seigneur ». Le sabbat passé, elle se rendit vite et de bon matin au tombeau avec les autres amies, portant des aromates et des parfums. Et il était vide ! « Elle se tenait près de l'entrée du sépulcre en larmes... tout en pleurant, elle se pencha et vit deux anges vêtus de blanc, l'un à la tête, l'autre au pied, là où avait reposé le corps de Jésus. Ils lui dirent : Femme, pourquoi pleures-tu ? — Ils ont enlevé mon Seigneur, répondit-elle, et je ne sais où ils l'ont mis » (1). L'affection de Marie jaillit avec les larmes et les paroles. « Ils ont ravi mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis ». Dites-le moi donc, si vous le savez, vous qui êtes là où je l'ai vu porter mort. « A peine venait-elle de parler, que, se retournant, elle aperçut Jésus debout, mais elle ignorait que ce fut lui. — Le délicieux tableau ! Comme l'ami dût sourire intérieurement, et jouir de l'inquiétude, des larmes et du désespoir de Marie. Et, maîtrisant son allégresse, il lui dit : « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? » Jésus sait bien qui elle cherche et pourquoi elle pleure. « Elle, croyant avoir à faire avec le jardinier, lui dit :

(1) Jean, xx, 12-14.

Seigneur, si tu l'as enlevé, dis-moi où tu l'a mis, et moi j'irai le prendre ! » Naïves et simples paroles, sorties toutes chaudes d'affection du cœur de cette pauvre femme, comme vous dûtes faire tressaillir de joie le divin jardinier, qui avait pris plaisir à cultiver la plante sauvage, pour avoir une des plus belles fleurs de son parterre ! Qu'on ose dire que l'Evangile est étranger aux sentiments humains ! Où trouver scène aussi touchante, aussi expressive d'amitié simple, sans fard, débordante de la part d'un des amis. Et Jésus n'y tint plus. De son cœur ému et de ses lèvres tremblantes, tombe un seul mot « Marie ! » (1). Cet accent, ce regard, ce sourire satisfait, réveillèrent tous les souvenirs de la femme de Magdala ! « Se précipitant au-devant de lui, elle s'écria : Maître ! » Les deux mots « Marie » et « Maître » suffisent pour dire ce qu'ils étaient l'un à l'autre (1).

---

(1) « Marie ! Oh quel accent est en ce mot ! Accent de reproche, parce que Madeleine n'avait pas reconnu Jésus ; accent de révélation par le reproche. Marie ! hélas ! ici-bas même que notre nom est doux dans la bouche d'un ami et qu'il va loin au fond douloureux de notre être ! Et si c'était Dieu qui le prononçât à voix basse, si c'était Dieu mort pour nous, ressuscité pour nous, qui nous appelât par notre nom, quel écho ne remuerait-il pas dans les infinies profondeurs de notre misère ! Marie-Madeleine entendit tout dans son nom ; elle entendit le mystère de la Résurrection, qu'elle ne comprenait pas, elle y entendit l'amour de son Sauveur, et dans cette amour elle le reconnut. Maître ! répondit-elle. Un mot lui suffit, comme un mot avait suffi au Fils de Dieu. Plus les âmes

Sans doute elle voulut, comme elle l'avait si souvent fait, se prosterner à ses pieds, les arroser de ses larmes, les essuyer de ses cheveux, les baiser. « Ne me touche pas, lui dit Jésus, je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Deux fois Il avait laissé Madeleine le toucher, deux fois il l'en avait louée. Et maintenant, après sa résurrection, lorsque son corps est déjà transfiguré par une vie supérieure, il s'oppose aux chastes empressements de Marie. Il ne veut pas qu'elle approche de lui ces mains qui ont autrefois embaumé ses pieds et sa tête. Pourquoi cette austérité imprévue, et comment la résurrection peut-elle restreindre l'ancienne familiarité d'une tendresse éprouvée ? C'est que Jésus n'est plus ce qu'il était, objet pour tous d'un attachement qui encourage la foi, et d'une charité qui se prenne aux conversations de la vie. Il est entre la terre et le ciel, visible encore quelques jours, mais allant vers son Père, et ce n'est plus que là, là où toute chair sera transformée comme la sienne, qu'il veut être touché et possédé pour les siens » (1).

---

s'aiment, plus leur langage est court ». Lacordaire, *Sainte Marie-Madeleine*, ch. IV.

(1) Lacordaire, *Sainte Marie-Madeleine*, ch. IV, p. 406.

CHAPITRE III

Jésus et sa Patrie

SOMMAIRE : I. Il aime sa petite patrie (*patrida autou*). Sa pensée dut souvent se reporter vers Nazareth. Quelque temps après l'avoir laissée il y revint : « Selon sa coutume » il rentra à la synagogue le jour du sabbat et y lut les Ecritures à son tour, en les expliquant.— Etonnement, admiration et jalousie de ses compatriotes. Ils le chassent. Il fait cependant en leur faveur deux guérisons. — II. Il aime la grande Patrie juive. — *a*) Il lui reconnaît le privilège de donner au monde « le Salut » (*sôteria*). — *b*) C'est à elle qu'il se dit envoyé et à elle il envoie d'abord ses apôtres. — *c*) Il ne vit pas en marge de la société Israëlite : on le circoncit, on le présente au Seigneur. Il observe les lois juives : il n'est pas venu les abolir ; il paie le didrachme pour le temple et l'impôt aux vainqueurs. Il assiste aux fêtes du Temple, va à la synagogue les jours de sabbat. — Caractère juif de sa prédication. Il connaît les usages et les dictons populaires. — *d*) Il vénère les Ecritures comme un vrai juif ; il s'appuie sur elles pour confondre ses ennemis. — *e*) Il est fier de ses grands ancêtres et s'en réclame : Abraham : « le sein d'Abraham », « les fils » et « les œuvres d'Abraham ». Jacob, Moïse : « accusateurs des juifs », « la chaire de Moïse ». — Chaîne ininterrompue reliant le présent au passé : le Désiré des nations en est l'anneau invisible. « Le Fils de David ». Jean-Baptiste, honneur d'Israël. — *f*) Il connaît l'histoire de sa patrie et de ses institutions. — *g*) Il s'attaque au pharisaïsme qui déforme l'âme d'Israël. — *h*) Il réserve ses bienfaits à ses compatriotes : ses leçons et ses miracles. — On intercède auprès de lui en faisant appel à son patriotisme : guérison du fils du Centurion. — *i*) Ses tristesses patriotiques : il voit son peuple perdre ses privilèges. Ses pleurs sur Jérusalem et l'annonce de ses malheurs.

« Tout l'amour, dit Bossuet, qu'on a pour soi-même, pour sa famille et pour ses amis, se réunit

dans l'amour qu'on a pour sa patrie, où notre bonheur et celui de nos familles et celui de nos amis est renfermé. C'est pourquoi les séditieux qui n'aiment point leur pays et y portent la division sont l'exécration du genre humain ». Jésus, qui aimait endrement sa famille et ses amis, n'affectionna pas moins son pays. « On le reconnaissait, dit le même Bossuet, pour bon citoyen, et c'était une puissante recommandation auprès de lui que d'aimer la nation judaïque.,. Il fut, et durant sa vie et à sa mort, exact observateur des lois et des coutumes de son pays, mêmes de celles dont il savait être le plus exempt.. Il était soumis en tout à l'ordre public, faisant rendre à César ce qui était à César et à Dieu ce qui était à Dieu » (1).

Le coin de terre où nous avons pris nos premiers ébats, où nous avons vu peiner nos parents, tandis que nous montions à la vie, nous reste toujours cher. Après l'avoir quitté, on revoit souvent en esprit ce foyer où, le soir, la famille se réunissait, cette pauvre chambre de repos, ces collines, ces bois, ce soleil, ces compagnons de jeu, ces voisins, et les deuils et les joies en commun. Jésus garda, lui aussi, du petit bourg de Nazareth, témoin des trente premières années de sa vie, dans l'intimité de Marie et de Joseph, un doux et long souvenir. Il revint

(1) *Politique tirée de l'Ecriture Sainte.*

plus d'une fois par la pensée à cet atelier où, pendant que sa mère vaquait au soin du ménage, avec son père il rabotait des planches, gagnant la nourriture quotidienne. Entre les siens, qui le tenaient par la main, il resuivait tout enfant les rues étroites pour aller au service divin; il se retrouvait en compagnie des jeunes gens de son âge, dont plusieurs s'étaient « endormis »; il contemplait les montagnes voisines qui avaient arrêté son regard. Cette vision intérieure d'un passé aimé et qui fuyait avec les années, l'attendrissait.

Il avait depuis quelque temps quitté, avec sa mère, son village pour aller porter en Judée la bonne nouvelle, quand la nostalgie du pays laissé le prit. Il ne voulut point que cette terre, où son enfance s'était écoulée heureuse, fut privée de la rosée divine, que ses miracles et sa prédication répandaient ailleurs (1). Et il vint à Nazareth, sa patrie, « *patrida autou* » la petite patrie, le lieu de ses pères immédiats. Saint Luc l'appelle l'endroit où il fut nourri, « *ou ên tetrammenos* ». Quand il y habitait, il ne manquait jamais d'aller à la synagogue. « Selon, sa coutume, dit l'Evangéliste, il y rentra le jour du Sabbat ». Tout le bourg était là. Dans l'assistance on parlait de lui à voix basse, car le bruit de ce qu'il avait fait de surprenant était arrivé au village. On

(1) *Les Synoptiques*.

ne le quittait pas du regard et chacun disait son mot. Le tour de lire arriva pour lui. « Il se leva et le rouleau du prophète fut mis en ses mains, il le déplia et rencontra le passage où il est écrit : l'esprit du Seigneur est sur moi, aussi m'a-t-il oint. Il m'a envoyé dire la bonne nouvelle aux pauvres, guérir les cœurs brisés, annoncer aux enchaînés la délivrance et la vue aux aveugles, renvoyer libres les opprimés et publier une année de grâce du Seigneur. Il enroula de nouveau le volume, le remit au serviteur et s'assit. Les yeux de tous dans la synagogue étaient dirigés vers lui. » La scène est vivante et l'on comprend la curiosité de ces gens-là. Que va-t-il nous dire ? « Il commença à leur déclarer : ce passage de l'Ecriture s'est accompli aujourd'hui à vos oreilles ». Et il continua à discourir. Mais il parle fort bien, chuchotait-on. Les femmes surtout étaient dans l'enthousiasme, elles regardaient Marie présente et lui souriaient d'envie. « Tous rendaient témoignage à leur compatriote, et ils s'étonnaient des paroles de grâce sortant de sa bouche. D'où lui viennent ces connaissances ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée? D'où sort-elle ? Que penser des étonnants prodiges accomplis par ses mains ? » Il n'a étudié nulle part, il a toujours été dans l'échoppe et il était bien moins considéré que tel ou tel du village, sa famille vivait juste d'un pénible travail. Et tous en chœur se scandalisaient à son sujet. « N'est-

ce pas là le charpentier, le fils de l'ouvrier Joseph ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie et ses cousins ne sont-ils pas Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Ses cousines ne demeurent-elles pas toutes parmi nous? » Ces exclamations peignent au naturel l'étonnement de villageois envieux, qui constatent qu'un des leurs s'est élevé, ils ne savent comment, au-dessus de sa condition et de la leur. D'abord ils sont fiers de lui et l'admirent. Mais, se ravisant, en un brusque retour de jalousie, ils passent au scandale, ils murmurent contre l'ambitieux ou l'arriviste, si le mot n'est pas trop moderne. « N'est-ce pas le charpentier, le fils d'un ouvrier ! » Jésus qui les voit parler entre eux et qui devine leurs réflexions mesquines, leur dit : « Sans doute, vous m'appliquerez cette parabole : médecin, guéris-toi toi-même ». Toi que nous avons vu peu considéré, pauvre, gagnant péniblement ta vie, tu aurais bien pu te servir de la puissance dont tu te vantes pour te relever à nos yeux. Et vous me direz encore, poursuivait-il : « Fais donc ici, dans ta patrie, tout ce que nous avons appris que tu as fait à Capharnaum ». Pourquoi aller loin pour te donner de l'importance et essayer de nous en imposer? Fais ces merveilles ici. Nous sommes disposés nous-mêmes à t'admirer, bien que nous sachions qui tu es. Mais c'est justement parce qu'ils ne sont pas disposés, comme ils le prétendent, que Jésus ne se rendra pas à ce défi de

l'envie. D'ailleurs les grands hommes d'Israël ne furent jamais bien accueillis chez eux. « Je vous le déclare, aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie ; il n'est sans honneur que dans son pays, dans sa parenté et parmi ceux de sa connaissance. » Nul, dit-on, ne peut être une célébrité à ses familiers. Il faut de l'éloignement pour que le nimbe du génie ou de la sainteté estompe ou obscurcisse les communes misères, pour que l'influence de l'admiration ou de l'amour ne soit pas diminuée. Prouvant son dire, Jésus leur cita l'exemple d'Elie et d'Elisée: «Je vous l'assure, aux jours où ils vivaient, il se trouvait beaucoup de veuves en Israël, quand le ciel fut fermé durant trois ans et six mois et que toute la terre fut dévorée par une grande famine. Cependant Elie ne fut envoyé vers aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta au pays de Sidon. Il y avait beaucoup de lépreux en Israël au temps d'Elisée, le prophète; il n'en guérit aucun sinon, Naaman le Syrien».

Ces paroles exprimaient le refus catégorique de satisfaire la curiosité de ses compatriotes qui ne voulaient que se divertir d'un spectacle amusant. Ils n'étaient pas prêts à profiter de ces merveilles pour établir en eux le royaume de Dieu. Pure provocation de l'envie ricanante ou de la badauderie que leur demande. L'attitude du fils du charpentier, qui les avait trop percés à jour, les exaspéra. « L'ayant entendu, tous dans la synagogue furent

remplis de colère », comme des gens contre qui on a raison. Ils n'avaient d'ailleurs pas à se gêner avec cet ouvrier devenu guérisseur. Puisqu'il refusait de contenter leurs caprices, il ne méritait plus d'être Nazaréen. » S'étant levés, ils le chassèrent de la ville et le menèrent jusqu'au sommet de la montagne, sur laquelle leur ville est bâtie, afin de le précipiter en bas. Mais Jésus passant au milieu d'eux s'en allait ».

Il s'en allait triste. Il aimait son village et ses compatriotes. Il leur eût complu s'il les avait trouvés prêts à profiter de ses miracles en croyant à sa mission. Cette foi, plus difficile à ceux parmi lesquels il avait vécu enfant et travailleur, n'aurait été que plus méritoire. « C'est à cause de leur incrédulité, qui le navrait, qu'il ne fit presque point de miracles au milieu d'eux. » Il ne voulut pas cependant laisser les lieux où tant de souvenirs l'attachaient, où vivaient la plupart de ses parents selon la chair, sans leur donner un témoignage d'affection. « Il guérit donc quelques infirmes par l'imposition de ses mains » (1).

L'amour de Jésus pour sa petite patrie sera désormais voilé d'un nuage de mélancolie, mais il resta

---

(1) Nous avons emprunté le récit de la visite à Nazareth aux trois synoptiques et en supposant avec les interprètes qu'il s'agit du même fait.

vif au fond de son cœur. C'est à la Galilée qu'il demandera ses apôtres.

Il n'aima pas moins ardemment la grande patrie, ce peuple juif auquel il appartenait par ses ancêtres, par sa langue, par toutes ses habitudes de vie, par sa mère et par son berceau ; où il avait sa parenté et ses meilleurs amis ; ce peuple dont il partageait l'angoisse et la tristesse en ces jours de domination étrangère ; dont les montagnes, les lacs, les champs et le soleil lui étaient familiers.

« La gloire de cette nation, de *sa nation*, est la raison même de la rédemption des autres peuples » (1). A elle l'honneur de donner au monde le salut, *sôteria*. Quand la Samaritaine, dont le peuple frère s'est séparé du sien, élevant temple contre temple, lui donne aimablement à boire de ce puits qu'avait construit leur père commun, Jacob, il dit, insinuant et persuasif : « Femme, crois-moi ! L'heure approche où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous, vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; mais nous, nous adorons ce que nous savons, car le salut sort des Juifs ». Leurs cérémonies, leur sacrifice annonçaient celui qui doit venir. Ce restaurateur de l'Humanité déchue est mêlé à leur histoire. Dieu le

(1) « *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuæ Israel* » Luc, II, 32.

tirera de leur sang. Aucune race, malgré qu'elle en ait, ne saurait prétendre à pareil privilège. « Le salut sort des Juifs (1) ».

Jésus ne regarde pas au-delà des frontières de sa patrie pour aller porter aux autres ses bienfaits. A la femme du pays de Chanaan dont il guérit la fille presque malgré lui, il déclare « qu'il n'a de mission que pour les brebis perdues de la maison d'Israël » (2). Ses premiers disciples, il les envoie à Israël. Et notons son insistance à les détourner de se rendre ailleurs. « N'allez point sur les routes des gentils, et n'entrez pas dans les villes des samaritains, allez d'abord vers les brebis perdues de la maison d'Israël » (3). Il sera temps plus tard d'apporter aux étrangers la bonne nouvelle, mais nous nous devons auparavant aux nôtres. C'est bien ce qu'il veut faire entendre par ces mots pleins de sens et d'amour patriotique : « la maison d'Israël. » Un groupe d'êtres humains ayant même sang, même langue, même religion, même tradition, forme « une maison. » Ces particularités sont autant de murs de séparation. Ceux qui l'habitent s'asseyent au même foyer, là où se réunissent tous les membres d'une famille.

---

(1) Jean, IV, 22.
(2) Math., XV, 24.
(3) Math., X, 6.

Jésus ne vécut jamais en marge de la société juive de son temps. Son existence se mêla à la trame de ses événements, de ses coutumes et de ses lois. Il reçut sur sa chair sainte le signe distinctif de sa race. Le huitième jour après sa naissance, le couteau du chef de famille le circoncit. Cette cérémonie était capitale pour le juif. « Elle signifiait l'acceptation de la loi, l'obligation de suivre ses préceptes et au cas où on les transgressait, la malédiction. (*Rom.*, II, 25). Elle signifiait aussi la participation à ses bénédictions et à ses promesses, en particulier à la promesse du grand Héritier et du Messie. Elle était un symbole du péché et de la nécessité de la mortification et de la circoncision du cœur (*Deut.*, x, 16. — xxx, 6) » (1). Jésus et sa mère se soumettent encore au commandement mosaïque de la présentation au temple et de la purification. La loi ordonnait d'offrir le premier né. On devait aussi purifier Marie, car le Lévitique déclarait souillée la femme qui venait d'enfanter. Pendant quarante jours, si c'était un fils, quatre-vingts jours pour une fille, elle ne pouvait approcher du sanctuaire. « Quand furent révolus, dit l'Evangéliste, les jours de purification selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Selon qu'il est écrit : Tout mâle sortant le premier du sein de sa mère

(1) Meschler. *Das Leben unseres Herrn Jesus-Christ*. I, p. 133.

sera consacré au Seigneur. Et on offrira, en exécution de la même loi, un couple de tourterelles ou deux jeunes colombes » (1). « Cette cérémonie indiquait la reconnaissance effective du droit de propriété de Dieu sur Israël. Dieu est l'auteur de la bénédiction qu'apporte un enfant. Par le fait de la délivrance et de la libération du peuple de l'esclavage égyptien, Israël était devenu la propriété particulière de Dieu. Pour bien marquer ce droit de propriété, Dieu s'était choisi, à la place de tout le peuple, les lévites qui lui devaient un service particulier et continuel (*Nombre* : VIII, 16, 17) ; ensuite, tout premier né, soit homme, soit bête, devait lui être offert. On rachetait les garçons avec cinq sicles (16 fr. 25) qui revenaient aux prêtres (*Exod.*, XIII, 1, 2 ; XXIV, 19, 20). Seul le rachat du premier né était proprement prescrit. Il avait lieu sans doute vers le milieu de la Porte du Sud du parvis des Prêtres, accompli par le père trente jours après la naissance au plus tard (I, *Rois*, 21). » (2).

Arrivé à l'âge où extérieurement il avait la maîtrise et la responsabilité de ses actes, Jésus courba docile sa volonté sous le joug de la Loi, et il déclara publiquement qu'il ne venait pas abolir ce qui la constituait en son essence, mais la compléter, en

(1) Luc, II, 22, 24.
(2) Meschler. *Das Leben unseres Herrn J.-C.*, 1, p. 138-139.

développant ses virtualités et ajoutant quelques préceptes nouveaux. Il ne se soustrait pas à l'obligation de l'impôt. Tout juif, riche ou pauvre, qu'il habitât la Judée ou la terre étrangère, devait payer deux drachmes (1 fr. 60). Ramassés partout par des collecteurs spéciaux, on les apportait à Jérusalem, où elles servaient à l'entretien du temple. Un jour, comme Jésus traversait avec les siens la ville de Capharnaüm, des gens chargés de recueillir le didrachme le suivirent.

Pendant qu'il allait devant, l'un des collecteurs dit à Pierre. « Votre maître ne paie-t-il pas notre impôt ? ». Il le paie, répondit négligemment Pierre, pour se débarrasser de l'importun.

Mais Jésus avait tout entendu. Au moment où « son apôtre entrait dans une maison et qu'il se préparait à interroger le Rabbi, celui-ci le prévint : Que t'en semble Simon ? De qui les rois de la terre reçoivent-ils le tribut ou le cens ? De leurs fils ou des étrangers ? — Des étrangers, dit Pierre. — Ainsi donc, observa Jésus, les fils en sont exempts. Toutefois pour ne pas scandaliser ces gens-là (*qui diraient que je veux me mettre au-dessus des lois ou avoir des privilèges, et aussi afin que mon exemple ne soit pas invoqué par les miens pour se débarrasser des obligations religieuses ou sociales*), descends vers le lac, jette l'hameçon. Le premier poisson que tu tireras, ou-

vre-lui la bouche, et tu trouveras un statère ; prends-le et donne-le pour moi et pour toi » (1).

La Patrie Israëlite était en ce moment sous l'autorité des empereurs de Rome qui l'avaient conquise depuis près d'un siècle. De ce fait et de quelques avantages qui en résultaient, certains devoirs semblaient imposés aux juifs, en particulier celui de payer le tribut que prélevaient les vainqueurs. S'y soustraire eut tourné au préjudice de la nation que des maîtres jaloux et vindicatifs auraient mise à feu et à sang. Jésus qui prit pour apôtre un employé du fisc romain et qui ne dit jamais un mot contre l'autorité étrangère, conseilla à ceux qui l'interrogeaient perfidement de « rendre à César ce qui appartenait à César ». Et comme cette réponse était conforme aux intérêts du peuple, ceux qui voulaient le saisir dans leurs filets, « ne pouvant l'incriminer, s'étonnèrent, gardèrent le silence, et s'en allèrent » (2).

« Sa fierté patriotique ne pouvait aller jusqu'à compromettre par des exagérations de parole ou d'action, les vrais intérêts d'Israël... Au milieu de cette fournaise qu'était la Galilée, et du bouillonnement des passions qui agitaient même sa famille, il restait étranger à toute revendication téméraire,

---

(1) Saint Mathieu, xvii, 24-27. — Le statère valait quatre drachmes, soit trois francs environ.

(2) Math., xxii, 22.

non pas évidemment par indolence ou par crainte de l'insuccès, mais parce qu'il ne voulait pas jeter son pays dans les aventures où plus tard Jérusalem, le temple, et la liberté devaient périr. Ce qui frappe tout d'abord quand il permet de payer le tribut à César, ou refuse la couronne que la foule lui offre au désert (1), c'est beaucoup moins sa prudence et son désintéressement que son patriotisme. Fils des rois, héritier des promesses prophétiques, entouré de tout le prestige que peuvent donner l'éloquence, la vertu, la popularité, excité, semble-t-il, à se mettre au premier rang par la haine de ses adversaires autant que par l'amour de ses partisans, il a pour réponse à toutes les sollicitations la parole mystérieuse : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et faire de son sang le gage de la rédemption » (2).

Avec ceux de sa nation, il se mêle aux manifestations du culte que la loi veut qu'on rende à Jéhovah. N'en doutons pas, à Nazareth il fut observateur des sabbats et des jeûnes prescrits. « Vers douze ans, l'enfant juif se trouvait en une certaine mesure soustrait à l'autorité paternelle. Introduit dans la synagogue, il commençait dès lors à ceindre son front des phylactères, longues bandes de parche-

(1) Jean, VI, 14-15.
(2) Ollivier. *Les Amitiés de Jésus*, p. 142.

min couvertes de textes sacrés, et devenait « fils de la loi », soumis à ses prescriptions, dont une des principales était de visiter Jérusalem et la fête de Pâques. Les parents de Jésus s'acquittaient fidèlement de ce devoir ; bien que la coutume n'exigeât pas la présence des femmes, Marie accompagnait son époux. Le Sauveur avait douze ans, quand, pour la première fois sans doute, il fit avec sa famille le voyage de Jérusalem » (1).

Depuis il ne manquera jamais, même durant ses missions et malgré les ennuis et les longueurs du voyage — de Nazareth, quatre jours suffisaient à peine — de venir à Jérusalem, quand le temps d'y célébrer la Pâque arrivera. « Cette fête n'étant pas très éloignée, il monta vers la ville sainte » (2). Ce jour-là, « avec un fouet, il chassa les vendeurs de bœufs, de brebis, de colombes et les vendeurs assis » qui avaient installé leurs comptoirs ou leur bétail dans le Temple ou sur les parvis. Ses ennemis ne profitèrent-ils pas de sa présence dans Jérusalem, à ce moment de l'année, pour le livrer aux rancunes et à la risée de ce ramassis de juifs accourus de tous les coins de l'horizon et qui n'étaient pas comme leurs frères de Judée sous le charme de ses bienfaits et de ses miracles ?

---

(1) Fouard. *La Vie de Jésus-Christ*, T. 1, p. 96.
(2) Jean, II, 13.

Nous le trouvons présent aux autres grandes fêtes, « Celle des Tabernacles était la plus joyeuse solennité d'Israël. Instituée en souvenir de la marche dans le désert, elle durait sept jours, et, pendant ce temps-là, tout le peuple habitait des cabanes de feuillage, comme leurs pères avaient fait sous la tente. L'olivier, le pin, le myrte et le palmier étaient dépouillés de leurs rameaux, des abris de branchage s'élevaient dans les rues, sur les places, les plates-formes des maisons, les remparts de la ville ; et, pendant une semaine, Jérusalem offrait l'aspect d'une forêt verdoyante » (1). Parti de Capharnaüm, Jésus arriva à la ville sainte. La solennité battait son plein et ses proches l'y avaient précédé. Il entra au Temple et se mit à enseigner la foule rassemblée autour de lui, et ses envieux disaient : « Comment connaît-il l'Ecriture, il ne l'a jamais étudiée » (2).

On le vit aussi à la fête de la Dédicace. « Elle n'était pas moins brillante que celles des Tabernacles et la Pâque. Durant une semaine les juifs, des palmes à la main, remplissaient le Temple, célébrant dans leurs cantiques la purification des sanctuaires par les Machabées, et chaque soir la ville s'illuminait en souvenir de l'unique fiole d'huile

---

(1) Fouard. *La Vie de Jésus-Christ*, T. II. p. 47.
(2) Jean, VII, 16-20.

qui avait servi pendant huit jours au service divin. Le Maître, laissant ses disciples prendre part à la fête, se retira dans le temple sous les portiques de Salomon. Cette galerie longeait le Cédron et offrait pendant les rigueurs de l'hiver une promenade exposée aux rayons du soleil. Les sanhédrites y aperçurent Jésus et s'empressèrent d'accourir auprès de lui pour le tenter » (1).

En courses de prédication, les jours du sabbat, il s'empressait aux synagogues avec ses concitoyens. Il donnait l'exemple de la fidélité aux préceptes de la loi. D'ailleurs il lui était plus facile de rencontrer là le peuple pour l'instruire. L'Evangéliste ne nous a-t-il pas dit que, revenant à Nazareth, « il alla suivant sa coutume dans la synagogue » ? Nous l'y avons entendu faisant à son tour la lecture obligatoire des Ecritures divines.

Sa parole porte une marque exclusivement juive. « Un premier trait de la prédication de Jésus, dit avec raison le P. Ollivier, c'est son caractère absolument national. Non seulement il y parle la langue syro-chaldaïque, à l'exclusion de tout autre idiome usité en Palestine, mais la forme de la pensée et le fond des expressions sont essentiellement judaïques. Les images, les comparaisons, les rapprochements, les allusions, ne supposent aucun emprunt à la na-

(1) Fouard, *La Vie de Jésus-Christ* T. II, p. 118.

ture, à l'histoire, aux doctrines et aux mœurs étrangères. De même que l'Evangile est un livre oriental, à n'en pas douter, de même il est un livre palestinien et juif, en dépit des imaginations plus ou moins scientifiques, auxquelles notre siècle fait parfois l'honneur de les prendre au sérieux. Jésus avait, nous le savons, visité la Decapole et la Phénicie; il y avait vu d'autres milieux, d'autres hommes, d'autres habitudes, et pourtant nulle trace ne s'en remarqua dans sa manière de penser ou de parler. Il n'a de règles de vie que les lois de la patrie; il ne paraît savoir de langue que celle de la patrie; ses affections visibles se définissent comme celles de Judas Macchabée, par un attachement inviolable aux lois, au temple, à la citée sainte, à la patrie, au peuple d'Israël » (1).

La vie et les usages populaires, les dictons, lui sont familiers. Il sait comment ses compatriotes prédisent le bon ou le mauvais temps. Quand, non loin de Magdala, des Pharisiens le pressent de leur montrer un signe dans le ciel, il leur répond : « Le soir venu, vous dites : bonne journée, car le ciel est rouge. Et le matin : aujourd'hui tempête car le ciel rougit d'une lueur sinistre. Quand vous voyez monter un nuage de l'Occident, vous dites aussitôt :

(1) Ollivier. *Les Amitiés de Jésus*, ch. VI : *La Patrie de Jésus.*

c'est la pluie qui vient, et elle vient en effet. Quand au contraire le vent souffle du midi, vous dites : il fera chaud ; et c'est ce qui arrive. Hypocrites et habiles à conjecturer ce que présage l'aspect du ciel et de la terre, vous feignez ne pouvoir reconnaitre les signes des temps » (1) où le Messie doit arriver.

Jésus aime l'histoire de sa nation, ses grands hommes et ses Ecritures. On sait la vénération des juifs pour la parole que Jahvé leur transmit par le canal des législateurs et des prophètes. Dans le temple une place de choix et de vénération lui était réservée. Les dévôts d'entre le peuple portaient, autour de leur tête et de leurs bras, de longues bandes de parchemin couvertes des sentences de la Loi. Jésus, à parler humainement, savait les Ecritures non pour les avoir étudiées, comme ses ennemis le constataient un jour (2), mais les ayant entendues lire et expliquer dans la synagogue de son village. Voulant éclairer ou confondre ses compatriotes, il fait un appel constant à ces livres, glorieuse et exclusive propriété de leur « maison ». C'est sur ce terrain, bien commun de la famille, qu'il les appelle pour discuter et faire valoir ses titres. « L'Ecriture ne peut être révoquée en doute » (3).

---

(1) Math., xvi, 1-12. — Marc, viii, 11-21. — Luc, xii, 51-57.
(2) « Comment sait-il les Ecritures, lui qui ne les a pas étudiées », Jean vii. 11-12.
(3) Jean, x, 35.

Vous me demandez un témoignage de ma mission, hé bien, « approfondissez les Ecritures où vous pensez avoir la vie éternelle et elles me rendront témoignage » (1). En soulevant leur écorce vous me rencontrerez à toutes les lignes, puisque la vie éternelle que vous cherchez a en moi son plein épanouissement. Jésus ou ses historiens insistent pour montrer qu'il les accomplit : « Voici, dit-il, que nous montons à Jérusalem. Tout ce que les prophètes ont annoncé du Fils de l'Homme va se réaliser ». S'il est trahi par l'un des siens, c'est que « doit arriver cette parole de l'Ecriture : celui qui mange le pain avec moi, lèvera le talon contre moi ». Contre ceux qui viennent au jardin pour le saisir et l'amener au Grand Prêtre, il pourrait, déclare-t-il à Pierre, « prier son Père qui lui enverrait incontinent plus de douze légions d'anges. Mais comment s'accompliraient les Ecritures qui annoncent qu'il doit en être ainsi ». Le lendemain du jour où on l'avait crucifié, il se mêla, inconnu, à la conversation des deux disciples qui allaient au bourg d'Emmaüs. Ils avaient espéré, avouaient-ils, que Jésus serait le Libérateur d'Israël, mais ils n'y comptaient plus, car ils avaient su que son tombeau était vide et on ignorait ce qu'il était devenu. Et voici comme il leur parla pour relever leur foi et leur courage :

---

(1) Jean, v, 39.

« O inintelligents et cœurs lents à croire tout ce que les prophètes ont annoncé ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrit pour entrer dans sa gloire? » (1). Aux douze qui lui demandaient pourquoi il enseignait en paraboles, il répondit : « Je leur parle ainsi pour qu'ils voient sans voir, et qu'ils entendent sans entendre et comprendre. Ainsi se réalise en eux l'oracle d'Isaïe : « Vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez point, vous regarderez de vos yeux et vous ne verrez point, car le cœur de ce peuple s'est appesanti, leurs oreilles se sont endurcies et leurs yeux se sont fermés, dans la crainte de voir avec leurs yeux, d'entendre avec leurs oreilles, de comprendre dans leur cœur et qu'ils ne viennent ainsi à se convertir et que je les guérisse » (2).

Les grands hommes sont la parure et la fleur d'un peuple. Jésus, bon patriote, aime ceux d'Israël, en est fier et s'en réclame. Le souvenir des lointains patriarches qui avaient ramassé et organisé les Hébreux en Palestine, restait toujours vivant. Abraham surtout, le tronc sur lequel avait poussé la race, le premier croyant, celui à qui l'on devait le signe de l'alliance et de l'amitié divine, était en vénération. L'Israëlite qui mourait dans la paix de Jahvé allait reposer sur « le sein d'Abraham », comme le pau-

(1) Luc, XXIV, 25-26.
(2) Math., XIII, 16.

vre Lazare de la parabole qui « y fut porté par les anges ». De l'enfer le riche criait : « Abraham, aie pitié de moi, et envoie Lazare ; qu'il trempe l'extrémité du doigt pour rafraîchir ma langue, car je souffre horriblement dans cette flamme » (1). Il demandait qu'on courut avertir ses frères pour qu'ils évitent son malheur, alléguant que « si quelqu'un des morts les visitaient ils se convertiraient ». Et Jésus fait donner par Abraham cette leçon terrible, qui condamne l'endurcissement des juifs : « S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne seront pas plus convaincus par un mort s'il ressuscite ».

Voici une scène où nous voyons combien les compatriotes de Jésus, ses contemporains, tenaient au titre de « fils d'Abraham », tout en ne se donnant aucune peine d'être fidèles aux obligations imposées par ce titre et qu'il va leur rappeler. « Aux juifs qui avaient crû en lui » il dit : si vous restez dans ma parole, vous serez mes vrais disciples et vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres. Ils lui répondirent : nous sommes semence d'Abraham et nous n'avons jamais servi personne. — *leur orgueil les aveuglait étrangement sur leur situation.* — Comment dis-tu : vous serez libres. — En vérité, en vérité, leur répondit Jésus, celui qui fait le péché est l'esclave du péché, mais l'esclave ne reste pas

(1) Luc, xvi, 24.

toujours dans la maison ; le fils, lui, reste dans la maison. Si le fils vous donne la liberté, vous serez libres. Je sais que vous êtes semence d'Abraham, mais vous me cherchez pour me tuer, parce que ma parole ne prend pas sur vous. Moi, ce que j'ai vu auprès de mon père je le dis, et vous ce que vous avez vu auprès de votre père vous le faites. — Ils lui répliquèrent : Notre père, c'est Abraham. — Si vous étiez les enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham. Mais en ce moment vous cherchez à me tuer, moi l'homme qui vous ai parlé la vérité que j'ai entendue de Dieu. Ce n'est pas ce que faisait Abraham » (1).

L'histoire de Zachée va leur apprendre, si leur orgueil veut l'ignorer, ce qu'est un « vrai fils de ce patriarche ». C'était un chef de publicain, un agent du fisc impérial, méprisé donc et haï des juifs, qui voyaient en lui un pécheur. Jésus descendit chez lui. « Debout, il dit au maître : Je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort à quelqu'un en quoi que ce soit, je lui en rends quatre fois autant. Jésus lui dit : aujourd'hui le salut est arrivé pour cette maison, car cet homme est un fils d'Abraham. » (2).

Le Centurion, un enfant de Rome païenne, a « fait

(1) Jean VIII, 30-40.
(2) Luc, XIX, 8-9.

les œuvres d'Abraham, » et cru en la mission divine de l'héritier de ses promesses. Après lui, d'autres feront les mêmes œuvres et auront la même foi. En face de ces réalités présentes et futures le maître s'écrie, consolé : « je vous assure que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et prendront place avec Abraham, Isaac et Jacob au festin du Royaume des cieux, alors que les fils du Royaume seront rejetés dans les ténèbres extérieures ». (1).

A Sichem on montrait le puits que Jacob, le petit-fils du premier patriarche, avait creusé de ses mains. L'Evangile observe expressément que c'est assis sur sa margelle que Jésus instruisit si divinement la Samaritaine.

Etait-il en Israël nom plus honoré, plus glorieux, que celui de Moïse, le législateur fameux que Dieu instruisit face à face ? Cet ancêtre illustre entre tous convaincra d'incrédulité les juifs, ses prétendus disciples. « Ne pensez pas, leur dit Jésus, que je vous accuse auprès du Père ; votre accusateur existe, ce Moïse en qui vous espérez. Si vous croyiez en Moïse, vous croiriez en moi, car c'est à mon sujet qu'il a écrit. Mais ne croyant pas à ses écrits, comment croiriez-vous à mes paroles ? » (1).

---

(1) Math., VIII, 12.
(1) Jean, V, 45-47.

S'éloignant tous les jours un peu de l'esprit de ce Législateur, leur religion est superficielle, ne vivant pas sous l'écorce morte de la lettre, où se trouve en raccourci Jésus et son âme. « Dieu a demandé, par ce grand homme, d'honorer son père et sa mère » mais on s'en dispense par quelque subterfuge dévotieux en « vouant son bien ». « Hypocrites, c'est bien à votre sujet qu'il a prophétisé lorsqu'il a dit : « ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Vain est le culte qu'ils me rendent, parce qu'ils n'enseignent que des doctrines et des maximes humaines » (1).

Moïse a exercé sur Israël une légitime autorité. Elle est passée à travers les âges d'une main à l'autre. Parfois, ceux qui le remplacent n'en semblent guère dignes, mais il n'en faut pas moins les écouter, car l'obéissance ne dépend pas de la valeur de l'homme investi du commandement. « Sur sa chaire sont assis les scribes et les pharisiens. Tout ce qu'ils vous disent de faire et d'observer, observez-le et faites-le. Mais comme ils font ne faites pas. Car ils disent mais ne font pas » (2). En haut de la montagne où il apparut rayonnant de lumière, les trois apôtres qui accompagnaient Jésus virent à côté de lui deux personnages d'une majesté imposante.

---

(1) Math., xv, 7-10. — Marc, vii, 22-23.
(2) Math., xxiii, 2-3.

C'étaient Moïse et Elie qui s'entretenaient avec le Maître, et ils parlaient de sa sortie de ce monde qui devait avoir lieu à Jérusalem.

Ainsi demeurait ininterrompue la chaîne reliant le passé au présent, et le Désiré des peuples en avait formé les anneaux invisibles. Comprenons donc pourquoi il se plaît à associer sa mission et son œuvre à celle des grands ancêtres, qui tous ont soupiré après sa venue : « Heureux vos yeux qui voient, heureuses vos oreilles qui entendent ; car je vous l'assure, beaucoup de prophètes et de justes désirèrent voir ce que vous voyez et ils ne le virent pas, et entendu ce que vous entendez et ils ne l'entendirent pas » (1). « Abraham a tressailli du désir de voir mon jour, il l'a vu et son cœur s'est dilaté de joie ».

Même l'incroyance actuelle des juifs a été prédite et condamnée par les meilleurs parmi leurs pères. Jésus ne sera pas mieux traité qu'eux. « Malheur à vous, scribes et pharisiens, hypocrites, vous élevez des tombeaux aux prophètes et vous décorez les monuments des justes et vous dites : si nous avions vécu au temps de nos pères, nous n'aurions pas été leurs complices pour verser le sang des Prophètes. Ainsi vous témoignez vous-mêmes que vous êtes les fils des assassins des Prophètes. Et vous comblez la mesure de vos pères. Serpents, race de vipère, com-

(1) Math., XIII, 17-18.

ment échapperez-vous à la condamnation de la géhenne? Et voici que je vous envoie des prophètes, des sages, des scribes. Vous tuerez et crucifierez les uns, vous flagellerez les autres dans vos synagogues et les poursuivrez de cité en cité. Aussi sur vous retombera le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel le Juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. En vérité, je vous le déclare, tous ces crimes retomberont sur cette génération » (1).

Quand Jésus entra, sur l'ânesse, à Jérusalem, accompagné d'une foule immense, son cœur dut tressaillir de joie en s'entendant acclamer « fils de David ». Ses ennemis grinçaient des dents et plusieurs ne dissimulaient pas leur fureur. Ce même jour, dans le Temple, les enfants se mirent à crier : « Hosannah au fils de David ! ». — Entendez-vous ce qu'ils disent, lui crièrent ces ennemis? — Oui, je l'entends, répondit Jésus. N'avez-vous pas lu cette parole : « Vous avez mis la louange parfaite dans la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle » (2).

Tous les prophètes honorèrent Israël par leur vertu et leur piété. Aucun ne l'a glorifié à l'égal de

---

(1) Math., xxi, 29-36.
(2) Mathieu, xxi, 15-16.

Jean-Baptiste. Le fils de Marie ne trouve pas assez de louanges pour exalter le fils d'Elisabeth et de Zacharie. « Je vous le déclare, parmi ceux nés de la femme, il n'est point de prophète plus grand que lui ». A son tour, Jean le Baptiste se dira indigne de dénouer les cordons de la chaussure de celui dont il préparait le chemin.

Jésus connaît l'histoire de sa patrie et de son peuple dans ses moindres détails. Il sait que seul le précepte de la circoncision est de Moïse, car « l'usage ne vient pas de lui mais des Patriarches » (1). C'est ce législateur qui, « a cause de la dureté de leur cœur, leur permit de répudier leurs femmes; à l'origine il n'en était pas ainsi » (2). Excusant ses disciples qui ont froissé quelques épis pour apaiser leur faim, il demande aux scandalisés s'ils n'ont pas lu ce que fit David lorsqu'il eut faim, ainsi que ceux qui l'accompagnaient : comment il entra dans la maison de Dieu et mangea le pain de proposition qu'il ne lui était pas permis de manger non plus qu'à ses compagnons, mais aux prêtres seuls » (3).

Qui n'entend les anathèmes énergiques qu'il prononça contre les pharisiens ? En eux il attaque un faux traditionnalisme, un patriotisme de mauvais

---

(1) Jean, c. VII, 23.
(2) Luc, XVII, 24.
(3) Math., XII, 2-34.

aloi, une déformation de l'âme d'Israël. Les épluchеurs de syllabes, les gesticulateurs et observateurs de rites ignorent le véritable esprit de Moïse et des ancêtres. « Hypocrites, c'est bien de vous qu'il a prophétisé en disant : Ce peuple m'honore des lèvres mais son cœur est loin de moi. Vain est le culte qu'ils me rendent, puisqu'ils n'enseignent que des doctrines et des maximes humaines ». Ils célèbrent la mémoire des prophètes du passé qui ne peuvent quitter leur tombeau, pour combattre leur tartuferie, mais ils menacent les prophètes contemporains qui osent condamner leur conduite.

A sa Judée, à cette patrie aimée, Jésus réserve le meilleur de ses bienfaits. C'est aux brebis égarées de « la maison d'Israël », nous l'avons vu, que lui et les siens portent « la bonne nouvelle » ; il choisit ses apôtres parmi ses compatriotes plus rapprochés dans la Galilée ; il nourrit les multitudes affamées et sans pasteur, du pain du miracle et de la parole ; il guérit, il console les mères et les veuves de Judée et leur rend leurs enfants. Ses prodiges excitent l'enthousiasme et l'orgueil national. Ayant ressuscité, pour une mère de Naïm, son enfant mort, les habitants de ce village, ravis, s'écriaient : « Un prophète s'est levé parmi nous ; le Seigneur a visité son peuple » (1). Une autre fois l'Evangile nous le montre

(1) Luc, VII, 17.

assis sur une montagne, guérissant les aveugles, les boiteux, les muets qu'on lui amène. « Et la multitude était dans l'admiration de voir des muets parler, des boiteux marcher, des aveugles recouvrer la vue, et tous glorifiaient le Dieu d'Israël ». A plusieurs reprises on veut le faire roi et il doit fuir. On remarque qu'il guérit les fils de la Judée plutôt par tendresse, et ceux de la Gentilité par justice. Comme il est décidé à répandre d'abord ses bienfaits sur les enfants, sur ceux de sa famille et de sa parenté, il faut que la foi audacieuse d'une femme de Chanaan le violente pour lui arracher la guérison de sa fille.

Ses concitoyens connaissent ses sentiments. Ils savent quel intérêt il porte à sa nation. Voulant intercéder auprès de lui en faveur d'un païen, ils s'adressent à son patriotisme. On le voit dans l'histoire si belle du Centurion. Cet officier de Rome qui surveillait la conquête « avait un serviteur malade auquel il tenait beaucoup et qui allait mourir. Ayant entendu parler de Jésus, il envoya vers lui des anciens des juifs, le priant de venir guérir son serviteur » (1). Ce soldat ne manque ni de psychologie, ni de flair. On doit l'avoir instruit des dispositions du thaumaturge. Il n'envoie pas à sa rencontre d'autres païens comme lui, mais quelques « an-

(1) Luc, VII, 1-10.

ciens » du même peuple. Son bon sens avait vu juste. A peine les envoyés ont-ils rencontré Jésus qu'ils le sollicitent avec de grandes instances. Ecoutons leurs raisons : « Cet homme mérite que tu lui accordes ce qu'il demande, car il aime notre nation et c'est lui qui a bâti notre synagogue ». Lui, un idolâtre, pouvait-il mieux nous prouver son amour qu'en nous faisant construire un édifice où nous apprenons de la bouche de nos prophètes que « les Dieux des Gentils ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas, des pieds et ne marchent pas ? »

Mais c'est surtout dans ses tristesses qu'il faut surprendre les sentiments patriotiques de Jésus. La tristesse n'est-elle pas le plus souvent un amour contrarié ? Combien il est peiné de ne point rencontrer chez les siens la foi qu'il trouve chez des païens ! Ceux-ci raviront aux légitimes enfants la part d'héritage et de royaume. Ayant constaté la confiance touchante du Centurion « il l'admira, et, se tournant vers la foule qui le suivait, il dit, mélancolique : Je vous déclare, même en Israël, je n'ai pas trouvé une aussi grande foi » (1). Ses compatriotes ont été jusqu'ici les premiers dans la sollicitude du Père, mais leur incrédulité changera ses dispositions. « Il en viendra du levant et du couchant, de l'aquilon et

(1) Luc, VII, 9.

du midi, et ils se mettront à table pour le festin du royaume de Dieu. Et voici, les derniers deviendront les premiers, et les premiers deviendront les derniers » (1). Dans la parabole des vignerons homicides, n'est-ce pas son ardent patriotisme qui fait jaillir sa plainte sous le voile transparent du symbole ? Sa nation, cette vigne que « le père de famille planta, l'entourant d'une haie, y creusant un pressoir et y bâtissant une tour » (2) a de bien méchants régisseurs. Ils se débarrassent de tous les serviteurs que le propriétaire envoie pour recueillir le produit de sa vigne ; comblant la mesure, ils osent tuer « le fils très cher » venu après les serviteurs. « Quand arrivera le maître, que fera-t-il ? — Il perdra et tuera les vignerons misérables, répondit la foule à Jésus, et il donnera son bien à d'autres ». Elle prononçait inconsciemment sa condamnation. « Oui, reprit Jésus, le Père de famille viendra, il perdra ces vignerons et les remplacera par d'autres ». Pour le coup, les juifs comprennent que la vigne représente leur nation. Leur orgueil se révolte. « A Dieu ne plaise, s'écrient-ils » ! Alors, fixant sur eux un regard que la piété fraternelle assombrissait mais que la justice rendait ferme, Jésus leur dit : « Que signifie donc ce qui est écrit :

(1) Luc, XIII, 30.
(2) Marc, XII, 1-2.

la pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient, celle-là même est devenue la tête de l'angle. Quiconque tombera sur cette pierre s'y brisera, et celui sur qui elle tombera sera écrasé » (1).

Quelles douloureuses lamentations arrachèrent à son cœur, et Corozaïn et Bethsaïde et Capharnaüm qui profitèrent si peu des grâces qu'elles recevaient. Sodome, la cité étrangère et impudique, en eût fait meilleur usage. « Malheur à toi, Corozaïn ! malheur à toi, Bethsaïde... Et toi, Capharnaüm, n'as-tu pas été élevé jusqu'au ciel ? Car si dans Sodome eussent été produits les miracles opérés chez toi, elle serait encore debout aujourd'hui » (2).

La ville chère au juif était Jérusalem. Bâtie par David, elle renfermait le cœur de la patrie. Là s'élevait ce Temple amoureusement arraché à ses ruines au retour de l'exil. Dans sa partie la plus intime habitait, invisible, le Dieu d'Israël. Des extrémités dn monde, les enfants d'Abraham soupiraient vers les murs sacrés et le sanctuaire, demandant à Jahvé de ne pas mourir avant de les voir.

Ici se concentraient le passé et les espérances, les revers et les succès, les joies et les tristesses, toute la religion de la famille juive. Cette ville et son temple étaient parties intégrantes du culte national.

---

(1) Luc, xx, 17.
(1) *Ibid.*, x, 15.

Jésus le sentit et il mêla, il confondit son âme avec celle de son peuple. Combien touchantes ses mélancolies et ses larmes épanchées sur ces lieux bénis ! Lui aussi avait là ses affections et son orgueil. Il eut tant voulu soustraire ces chers objets à la justice qui les menaçait ! Regardant vers l'avenir, il voyait la cité de David gisant parmi les décombres. Ces tristes ruines accablaient son cœur et il pleurait. « Comme il approchait, apercevant la ville il se mit à verser des larmes sur elle ». Douces et consolantes larmes, vous autorisiez, vous encouragiez les nôtres quand une ruine ou un désastre affligent nos patries bien-aimées ! « Et toi aussi, poursuivit, inconsolable, ce bon patriote, si tu avais connu en ce jour ce qui t'apporterait la paix ! Mais maintenant tout cela est loin de ta vue ! Et les jours viendront sur toi, les ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te presseront de toutes parts. Ils te jetteront à terre, toi et tes enfants ; ils ne laisseront pas pierre sur pierre, car tu n'as pas reconnu le temps de ma visite » (1).

Une autre fois, s'indignant saintement contre ces pharisiens qui, oublieux de la justice et de la miséricorde, étouffaient l'esprit de la loi sous leurs fausses traditions, traquaient les envoyés de Dieu, les massacraient, il s'écria en une exclamation où

(1) Luc, xx, 44.

toute l'âme d'un fils d'Israël a passé : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qu'on t'envoie, que de fois j'ai voulu ramasser tes enfants, comme la poule ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Et voici que votre maison abandonnée restera déserte ». Ces derniers mots dévoilent la perspective sombre de cette solitude que les années mauvaises étendirent sur les ruines fumantes du Temple et de la Cité. Et d'ailleurs Jésus lui-même a donné, avec quelle angoisse, les funèbres détails de cette irrévocable déchéance. « Les tribulations seront si grandes qu'il n'y en a pas eu de semblables depuis le commencement du monde jusqu'alors et qu'il n'y en aura jamais. Grande sera la détresse de ce pays, et la colère sera sur ce peuple. Ils tomberont sous le tranchant du glaive ou ils seront amenés captifs parmi toutes les nations. Jérusalem sera foulée aux pieds par les païens, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli » (1).

Lui qui, par toutes ses fibres, tenait à ce peuple, à ce Temple, à cette ville, ne devait-il pas être ému des ruines, des deuils, des souffrances, des abandons que la colère de Jahvé lui réservait ? Traînant la croix que des ingrats, doublement criminels, avaient mise sur ses épaules, et montant vers le Calvaire où ils allaient enfin pouvoir se débarrasser de

(1) *Synoptiques*.

lui, il dit aux femmes compatissantes qui le suivaient tout en larmes : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. Voici que les jours arriveront où on dira : Heureuses les stériles, heureuses les entrailles qui n'ont pas enfanté et les mamelles qui n'ont pas allaité. Et on se mettra à dire aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Ecrasez-nous ! Et si cela arrive au bois vert, que ne fera-t-on pas au bois sec ! » (1). Ces mots ardents décèlent la douleur profonde qui étreint Jésus à la pensée de la vengeance terrible que Dieu exercera sur son peuple. On le dispersera parmi toutes les nations pour y être méprisé, vrai chemineau sans foyer, en marge des sociétés humaines. O Patrie juive, pourquoi es-tu restée sourde aux appels de Celui qui, entre tous tes enfants, t'a honorée et si tendrement aimée !

(1) Luc, XXIII, 28-30.

CHAPITRE IV

Jésus et l'Humanité

SOMMAIRE : I. L'amour de ses parents, de ses amis et de sa patrie, n'empêche pas Jésus d'aimer tous les hommes. L'idée du royaume ouvert à tous condamne l'exclusivisme païen et israëlite. — II. Il ne repousse personne de sa justice. — III. Le salut qui vient des juifs sera « la vraie lumière éclairant tout homme venant au monde ». Dans la parabole le beau rôle appartient au Samaritain qui soigne le blessé, ne se préoccupant que de sa qualité d'homme. — IV. Attitude de Jésus à l'égard des conspirateurs contre Rome. — V. Portée générale de son enseignement, surtout de son enseignement moral. — VI. Les contingences particulières lui servent à donner un enseignement universel. « Allez, enseignez toutes les nations ». — VII. « Le Fils de l'Homme ». Une belle page d'un auteur anglais sur cette appellation. Jésus a sa part des misères humaines, hormi le péché, et y compatit. Cependant il est optimiste : but élevé qu'il propose à l'homme.

Jésus se donne si pleinement à ceux qui le touchent de près, à ses parents, à ses amis, à sa Patrie, que ces objets semblent épuiser ses puissances d'affection. Et cependant, rien n'est moins exact. Ayant atteint les cercles les plus rapprochés, son amour s'élance et rayonne aux extrémités de la

circonférence. Il projette une chaleur intense et une clarté resplendissante sur l'humanité entière.

Quels que soient les privilèges de sa nation, cette vigne élue, n'annonce-t-il pas que « beaucoup viendront du levant et du couchant et prendront part au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux » (1) ; que ceux qui, maintenant « sont les derniers, un jour seront les premiers »? Par des affirmations si catégoriques il contredisait la conception si étroite des païens qui, hors des frontières de la région, de la race, de la religion, ne voyaient que des esclaves, des barbares, des étrangers, des exilés de l'humanité. « Il en viendra de l'orient et de l'occident, de l'aquilon et du midi ». Cette promesse implique l'universelle paternité de Dieu, la fraternité de tous dans le Christ, le droit immuable de chacun des membres de la grande famille, pour éloigné qu'il soit sur la planète, à la vérité, au bien, au royaume et à la vie qui le conditionne. L'idée du royaume ouvert est la condamnation de l'exclusivisme spirituel des théologiens attitrés d'Israël. « La piété juive, dit Mgr Batiffol, quand elle appelait Dieu son Père et son roi, entendait par là que Jahvé distinguait son peuple de tous les autres au monde. Au contraire, la doctrine de Jésus sur le royaume, telle qu'elle se présente à

(1) Math., IX, 12.

nous jusqu'ici, n'implique aucune acception de peuple. Si l'avènement du royaume consiste en ce que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel, cette terre n'est pas plus déterminée et circonscrite que le ciel. Jésus montre à ses disciples le soleil qui se lève et la pluie qui tombe aussi bien sur le champ du juste que sur le champ de l'injuste. Dieu, dans la nature, est égal pour tous, et nul ne le voit faire de différence entre le païen et le juif. La paternité de Dieu n'implique aucun droit d'aînesse pour Israël. L'entrée dans le royaume n'est pas le privilège d'une race et l'héritage du fils d'Abraham puisqu'il suffit de faire la volonté du Père qui est aux cieux. Cette docilité est le fruit de la parole de Dieu semée par le semeur ; mais le semeur sème sans demander à la terre si elle est juive, ou samaritaine, ou grecque ; il ne lui demande que d'être bonne. Le semeur d'ivraie est le diable ; or, le diable est le maître de tous les royaumes de la terre. « Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme ; le champ est le monde » (*Math.*, XIII, 37, 38). Le royaume de Dieu se manifeste ainsi, non plus comme un rêve nationaliste, non plus même comme un souverain bien réservé au peuple historique de Dieu, mais comme un appel adressé à tout homme qui a le « cœur bon » (*Luc*, VIII, 15). La pensée de Jésus sur Dieu prolonge l'universalisme et la théodicée des prophètes, et le don de Dieu qu'il

annonce est ausssi universaliste que l'idée de Dieu » (1).

Envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël, il ne repousse cependant personne de sa justice. Il guérit le serviteur de cet officier romain, adorateur d'idoles, dont la foi le ravit ; il expulse le démon d'une pauvre fille, à la prière de sa mère « païenne et synophénicienne ». Ayant passé à l'endroit du temple où se trouvaient des grecs Gentils, ceux-ci qui ont ouï parler de ses merveilles et de son enseignement, demandèrent à l'apôtre Philippe de le voir. Et il ne dut pas se soustraire à cette naïve et admirative curiosité. « Philippe, dont le nom grec les avait attirés, ne sachant que résoudre, s'adressa à André, qui était de Bethsaïde comme lui ; celui-ci, plus hardi, les conduisit au Sauveur et tous deux exposèrent la demande des inconnus. Le Maître attendait évidemment ces Gentils, car il répondit aussitôt : « L'heure est venue où le Fils de l'homme va être glorifié » (2). Il montrait par là son royaume près de s'étendre à toute la terre, et en témoignait sa joie » (3).

Sans doute « le salut vient des juifs », mais il n'est pas seulement pour les juifs, car ce Sauveur sera « la vraie lumière éclairant tout homme venant

(1) Battifol. *L'Enseignement de Jésus*, p. 174-175.
(2) Jean, xii, 27-28.
(3) Fouard. *La Vie de Jésus-Christ*, p. 199, T. i.

en ce monde ». Et grâce à lui « l'heure arrive et déjà elle est venue, dit-il, à la Samaritaine, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; et ce sont de tels adorateurs que veut le Père ». Dans la parabole, celui qui a le beau rôle et incarne l'esprit de Jésus, est ce marchand de la Samarie, abhorrée des juifs. Il ne se demande pas à quelle religion, à quelle race appartient le malheureux, étendu à demi-mort sur la route. C'est un homme, cela lui suffit. Il mérite respect et amour et il le soigne de son mieux.

On rapporte un jour à Jésus que des Galiléens ayant conspiré avaient été surpris par les soldats de Pilate et tués au moment où ils offraient un sacrifice.

Au lieu de prendre fait et cause pour eux, il tire de l'événement une leçon générale. Il ne fallait pas mesurer à ces accidents le degré de culpabilité des victimes. La vie est un temps d'épreuve, et le malheur ne désigne pas toujours des coupables. Ne scrutons pas les jugements de Dieu, préparons-nous par la pénitence à éviter sa justice. Il expose la parabole du figuier qui, cultivé avec amour pendant trois ans, ne rapporte pas de fruit « Coupez-le, dit le maître de la vigne. Pourquoi occupe-t-il encore la terre. — Le vigneron répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année, que je creuse alentour et que j'y mette du fumier. Et

s'il rapporte du fruit, on le conservera, sinon vous le couperez » (1).

Le figuier représentait la Judée et Jérusalem ; lui-même était le vigneron et son Père le propriétaire. « Le Sauveur, dit Meschler, donne ici une belle preuve de tact apostolique. Il ne se laisse pas dominer par les préoccupations et les préjugés de l'esprit national, ni par les intérêts matériels de son peuple. Il n'a pas un mot pour les défendre. Au contraire, il profite de cet événement pour le salut des âmes. Il prend occasion de la punition des Galiléens et des malheureux Jérosolymites, pour exhorter à la pénitence, et pour menacer du même châtiment dans le cas où on ne se convertirait pas... Il enseigne ici à tous que, seule l'innocence et la pénitence sont devant Dieu un gage de sûreté et de protection » (2).

J'ai parlé ailleurs de la portée générale de l'enseignement de Jésus. Il n'est ni pour un temps, ni pour une race. Il s'adresse à l'Humanité, sous tous les climats et toutes les latitudes. Ce caractère de Rabbi universel apparaît singulièrement dans ses leçons morales. Il ne dit pas : bienheureux, vous, mes amis, mes compatriotes qui êtes doux, mais, bienheureux ceux qui sont doux, qui pleurent, qui souffrent persécution, et les cœurs purs, et les pacifiques ;

(1) Luc, XIII. 1-9.

(2) Meschler. *Das Leben unseres Herrn Jesus-Christ*, T. I, p. 645.

il ne dit pas : malheur à vous riches israëlites, mais, malheur à vous riches; il ne dit pas : tout ce que vous voulez que vos parents, vos amis vous fassent, faites-le pour eux, mais « tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux ». Dans la prière que sur ses indications nous adressons à son Père, il ne nous fait pas exprimer ainsi : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons celles de nos parents, de ceux qui sont de notre race, de notre religion, » mais « pardonnez-nous comme nous pardonnons ceux qui nous ont offensés. » Dieu « remettra tous les péchés, tous les blasphèmes dont les enfants des hommes se sont rendus coupables » (1), sauf le péché commis par eux contre le Saint-Esprit. « Au jour du jugement, déclare-t-il ailleurs, ceux de Ninive s'élèveront pour juger cette génération et la condamneront ; eux ont fait pénitence à la voix de Jonas. Et voici plus que Jonas » (2). « Ma mère et mes proches sont tous ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'accomplissent ». « Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ». « Qui vous écoute m'écoute ». « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme ». « Celui qui reçoit en mon nom un petit enfant me reçoit et en me recevant il reçoit aussi celui

(1) Marc, III, 28-30.
(2) Math., XII, 38-42.

qui m'a envoyé ». et cent autres paroles du Maître que nous pourrions citer d'une portée générale et humaine.

Les contingences de l'heure, des personnes, du milieu sont pour lui une occasion et un moyen de donner un enseignement universel. Pour le tenter on lui demande s'il est permis de payer le tribut à César. Il se fait apporter un denier et demande de qui est l'image gravée dessus. De César, lui répond on. « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». En reprochant aux Pharisiens leur formalisme, il apprend ce qu'il importe avant tout d'observer, « les points les plus graves de la loi, la justice, l'amour de Dieu, la miséricorde et la foi ». Il admet l'inviolabilité de certains droits comme le droit à la vie : David étant dans le besoin et ayant faim mangea avec les siens et sans pécher, les pains de proposition. Devant les droits humains essentiels s'inclinent les droits positifs. « Car le Sabbat est pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat ». Touchante est la supplication qu'il adresse à son Père pour que ses disciples et ses fidèles identifiés réalisent par son intermédiaire la fusion de l'Humanité croyante en Dieu : « Que tous ils ne soient qu'un, comme toi mon Père es en moi, comme moi je suis en toi ! » Donnant, avant de quitter cette terre, ses dernières instructions aux onze sur la montagne, ce n'est plus seulement « aux brebis

égarées de la maison d'Israël » qu'il les envoie, mais à tout l'univers, à tous les hommes sans distinction de religion de nation, de couleur, de situation sociale : « Allez donc ! Parcourez le monde entier ! Annoncez la bonne nouvelle à toute créature, enseignez tous les peuples, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Apprenez leur à observer tout ce que je vous ai commandé » (1). Et les apôtres furent fidèles à cette invitation. « Ils allèrent prêcher par tout l'univers, et le Seigneur travaillant avec eux confirma leur parole par les miracles qui l'accompagnèrent » (2).

---

(1) *Synoptiques.*

(2) Marc, xvi, 19-20. — A propos de ce que je viens d'écrire Mgr Battifol relève et explique une contradiction que des lecteurs attentifs de l'Evangile et du chapitre précédent de ce travail, auront assurément notée. Vu l'importance de la question, je rapporte ici ces savantes remarques. « Voici apparaître une contradiction entre la vocation de ces païens, qui viendront de l'Orient et de l'Occident prendre leur place dans le royaume de l'au-delà, et l'affirmation du Sauveur qui se déclare envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël, et qui semble considérer les juifs comme les « fils du royaume ». La contradiction disparaît pour peu que l'on réfléchisse que l'Evangile du Royaume est universaliste, mais que la mission que revendique Jésus est limitée. Au cœur même de la prédication Galiléenne, quand il semblerait que l'Evangile va prendre un irrésistible essor ; quand Jésus dit à ses disciples : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ; priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson » (Math., ix, 37-38), et que l'on sait que le champ est le monde ; Jésus, cependant, n'envoie les douze prêcher qu'aux tribus d'Israël... Mais cette mission du Sauveur qui se contient dans les étroites frontières de la Galilée et de la Judée, et qui s'achemine vers la croix comme à sa fin, n'est, en quelque façon,

Nous savons que Jésus dans nos Evangiles se nomme indifféremment Fils de Dieu ou Fils de l'Homme. Au sujet de cette dernière appellation, un auteur anglais a admirablement écrit. « Insistons, dit Price Hughes, sur le mot « Fils », « *Le Fils de l'Homme* ». De ce point de vue nous trouvons que l'homme idéal, le parfait exemplaire, fut plus que l'ami et le frère de chaque être humain. Tâchez de comprendre cela. Il eut les sentiments d'un Fils à l'égard de toute la race humaine. Pour lui la parole « Fils » exprimait le plus intense et le plus respectueux amour. Il était le Fils de Dieu et nous savons avec quelle force et quelle révérence il aima Dieu, son Père. Mais celui qui imprégnait de cette grande idée le mot « Fils », s'appela délibérément « le Fils de l'Homme », pour pouvoir manifester dans ces paroles avec une égale intensité et une égale révérence son amour envers la race humaine. Vous vous souvenez de l'incident touchant de la vie de Noë, quand celui-ci s'abandonna à l'ivrognerie, et que l'affection respectueuse de ses fils l'emporta

---

qu'un prélude : les paroles que Jésus adresse aux brebis perdues d'Israël sont aussi pour tout homme né de la femme, et le geste du semeur est plus large que l'ingrate terre qu'il foule. On n'a qu'à lire les instructions données par Jésus à ses disciples, pour découvrir qu'elles visent, non pas seulement une courte mission galiléenne, mais un au-delà inconditionné encore, autrement, étendu que l'horizon de Tibériade ou de Jérusalem (Cf. Math, x, 16-20)». *L'Enseignement de Jésus*, p. 178-179.

sur sa chute morale. L'amour révérent et filial de Jésus-Christ l'emporta pareillement sur la chute morale de chaque homme et de chaque femme. Ce grand nom de « Fils de l'Homme » exprime le fait de son amour ardent de chaque être humain dans le monde et de son respect pour la nature humaine, jusque dans les formes les plus dégradées. On a souvent souligné son parfait détachement de ce qui eut semblé complaisance personnelle, mais on n'a pas assez remarqué que son amour de la nature humaine l'emporte de loin sur tous les autres. Il y a nombre d'hommes peu égoïstes personnellement mais beaucoup sous d'autres rapports.

« Jésus-Christ fut entièrement dégagé de *l'égoïsme familial*..... Il repoussa énergiquement les prétentions spéciales de famille qui eussent mis obstacle à son amour envers toute la race humaine. Une fois quelqu'un l'approcha pendant qu'il prêchait et lui dit : « Votre mère désire vous voir », et voici sa réponse : « Quels sont ceux qui ont quelque chose de commun avec moi, le Fils de la race humaine », et se tournant vers ses amis fidèles et dévoués qui l'entouraient il s'écria : « Regardez ma mère et mes frères ; car quiconque fait la volonté de mon Père des cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère ».

« Il fut entièrement dégagé *de tout orgueil de classe* et de la haine de la classe pauvre. Comme un de nos

contemporains l'a parfaitement dit : « il fut le plus parfait gentleman qui vécut jamais », et pourtant il prit en pitié les foules. Il pleura sur le peuple et il l'aima. Il aima les méchants et il aima les bons.....

« Il fut entièrement dégagé du mépris des dépravés et de ceux qui sont au ban de la société. Songez par exemple au cas de Zachée, un des plus vils scélérats de Jéricho, et pourtant avec quelle courtoisie, avec quelle amabilité Jésus le traita ! Au lieu d'aller chez quelque riche pharisien, il se rendit à la maison de Zachée. Une bien touchante preuve de la tendresse de Jésus-Christ est sa pitié pour la prostituée...

« Jésus-Christ fut complètement dégagé de la bigoterie et du sectarisme. Avez-vous jamais réfléchi à ce fait? Lorsqu'il voulut mettre devant ses auditeurs le type de l'homme bon il ne choisit ni un pharisien ni quelque autre personnage respectable, mais un Samaritain haï, à la fois hérétique et schismatique. Il reconnaissait le bien partout où il le trouvait.

« Enfin, le Christ fut dégagé non seulement du bigotisme et de l'étroitesse qui déparent tant de vies religieuses, mais encore de tout égoïsme national. Nul homme n'aimera jamais ses compatriotes plus véritablement que le Christ, et cependant avec quelle franche cordialité il reconnut la bonté du Centurion Romain. Gardons-nous du patriotisme étroit et intolérant, de ce patriotisme gonflé d'orgueil..,. En fait, Dieu a partagé ses grands dons

parmi les nations du monde. Aucune ne les possède tous. Comprenons que nous sommes soumis à la même loi morale que les autres pays. Réjouissons-nous de la prospérité des différents peuples. Débarrassons-nous de cette suffisance nationale si fortement blâmée par le Christ. Sachons pratiquement voir qu'aucune nation n'est notre ennemie naturelle. Toutes sont en réalité nos amies, et elles se montreront telles si nous les traitons comme il convient. N'oublions pas que Jésus-Christ demeura étranger à tout égoïsme national, bien que juif, et vous savez combien ses compatriotes étaient intolérants envers les autres peuples » (1).

Comme Fils de l'Homme, Jésus eut sa part des misères de l'humanité, hormi le péché. Sa sympathie, sa condescendance furent immenses. A la Samaritaine qui lui dit qu'elle n'a pas de mari, il déclare sans colère « qu'en effet elle a raison de dire qu'elle n'a pas de mari. Elle en a eu cinq, et celui avec lequel elle vit maintenant n'est pas son mari » ; les malades, sourds, estropiés, lépreux, paralytiques, ne l'invoquent jamais en vain ; « il est ému de compassion » sur les mères qui ont perdu leurs enfants ; il multiplie le pain pour nourrir des foules affamées, éloignées de leur chez soi ; il pleure un ami disparu et sur la condition des hommes sou-

(1) Hughes Price. *Social Christianity*, p. 213-218.

mis à la mort ; il n'excuse pas la faute, mais il n'est jamais dur au pêcheur ; il laisse « l'espèce de femme » qu'était Madeleine baigner ses pieds des larmes de l'amour et du repentir ; contre ceux qui l'accusaient, il défend l'adultère et la pardonne ; d'un publicain humilié il fait l'éloge et descend chez son collègue Zachée, au grand scandale des juifs. Il ose bien proclamer que les courtisanes précèderont dans le royaume des cieux beaucoup de prétendus justes. Si enveloppante est sa compassion, qu'il voudrait serrer près de son cœur tous les hommes pour les consoler. « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai ». Comme les autres fils d'Adam, « il mange et boit » ; il est tour à tour ému par les sentiments qui nous agitent ; la foi du Centurion l'enthousiasme ; il verse des larmes sur les cercueils et les tombeaux ; au jardin et sur sa croix, délaissé, il s'abandonne à une profonde et douloureuse tristesse. Ce cri déchirant, « oh, pourquoi me délaissez-vous ! », est bien le cri d'un fils de l'homme. Saint Paul pouvait donc dire, plein de joie et de fierté, à la pensée d'un tel compagnon de souffrance : « Nous n'avons pas un grand prêtre impuissant à compatir à nos infirmités ; pour nous ressembler, il les a toutes éprouvées, hormi le péché » (1).

---

(1) *Lettre aux Hébreux*, IV. 15. — Bossuet a, à propos de ce texte, une page admirable que je n'hésite pas à citer. Il montre que, même au ciel, Jésus est plein de compassion pour l'Huma-

Ayant sondé et mesuré les misères de l'Humanité, Jésus n'est pas cependant pessimiste. Il sait qu'elle peut se tirer des bas-fonds, secouer la terre et « la chair » ; elle peut « renaître » : par l'eau et la docilité à l'esprit ; par l'amour qui, l'attachant au bien su-

---

nité : « Jésus-Christ est Pontife et sacrificateur à jamais ; c'est la doctrine de saint Paul : ce qui a donné la hardiesse à l'admirable Origène de dire ces affectueuses paroles : « Mon Seigneur-Jésus pleure encore mes péchés ; il gémit et soupire pour nous ». Il veut dire que pour être heureux, il n'en a pas dépouillé les sentiments d'humanité ; il a encore pitié de nous ; il n'a pas oublié ses longs travaux ni toutes les autres épreuves de son laborieux pélerinage ; il a compassion de nous voir passer une vie dont il a éprouvd les misères, qu'il sait être assiégée de diverses calamités. Ce sentiment le touche dans la félicité de sa gloire, encore qu'il ne le trouble pas ; il agit en son cœur bien qu'il n'agite pas son cœur ; si nous avions besoin de larmes il en donnerait. Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là mon unique espérance ; c'est là toute ma joie et le seul appui de mon repos ; autrement, dans quels désespoirs ne m'abîmerait pas le nombre infini de mes crimes. Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, la prodigieuse difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si précipitée que la mienne ; quand je jette les yeux sur la profondeur impénétrable du cœur de l'homme, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues dont je n'aurai nulle connaissance ; enfin, quand je vois l'amour propre faire pour l'ordinaire la meilleure partie de mes actions : je frémis d'horreur, ô fidèles, qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paraissent les plus innocentes. Et quand même je serais très juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparaîtrait pas devant votre face ? Et qui serait celui qui pourrait justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux ?... Mais, ô mon aimable pontife, pontife fidèle et compatissant à mes maux, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon cœur, qui me fait vivre en paix sous l'ombre de votre protection » Bossuet. *Sermons*, Edit. Lebarcq, T. 1.

prême, appelle l'oubli de Dieu sur ses péchés ; par le repentir, baptême et purification, où se lavent les fautes.

Seul, un indéfectible optimiste, et qui ne désespérait pas de l'homme, pouvait lui proposer une morale aussi pure, un but aussi élevé. Soyez parfait comme le Père céleste est parfait ; ne soyez pas effrayé par ceux qui tuent les corps ; que celui qui veut venir après moi se renie ; si votre main, ou votre pied, ou votre œil vous scandalisent, arrachez-le. L'entreprise de notre conquête et de notre insertion au Royaume ne l'arrête jamais.

« Jésus, dit Peabody, est le plus calme des optimistes. Il s'assied avec ses amis sur le puits de Jacob, regardant attentivement les paysans qui labourent leur champ fertile aux premiers jours du printemps. Il oppose le lent développement des saisons avec la prompte maturité de son propre ouvrage. Ne parlez pas de notre mission, dit-il à ses disciples, comme le laboureur parle de sa tâche. Il doit attendre que les mois passent avant que la moisson arrive. Levez vos yeux au-delà de la vallée jusqu'à ce champ du monde, qui « blanchit déjà pour la moisson ». Qu'un pareil optimiste dut paraître irraisonnaible et exagéré à plus d'un observateur judicieux des signes du temps ! Quel pauvre accueil recevait en fait l'enseignement de Jésus ! Avec quelle rapidité il essuyait la défaite et la rouille, comme

une semence qu'on a jetée dans un sable stérile ! On n'attendra pas longtemps à voir le champ de sa mission que Jésus avait prophétisé devoir blanchir des épis de la moisson, devenu Haceldama, la terre du sang ! Et pourtant avec quelle assurance chaque pas de Jésus, durant son ministère, obéit à un invincible optimisme. Il avait confiance en qui n'avait pas confiance en soi. Il discernait le bien chez qui se croyait irréparablement mauvais. Il pardonnait à des gens que des hommes sensés avaient condamnés. Il en amenait d'autres à être ce qu'il désirait qu'ils fussent. Pierre, l'indécis et l'inconstant, devait se trouver lui-même beaucoup plus semblable au sable mouvant qu'au roc solide ; mais Jésus discerne, dissimulée sous la faiblesse de ce disciple, une qualité de force, et il lui demande d'être le roc que son nom implique. Le caractère de l'apôtre se développe ferme et consistant dans l'atmosphère de la confiance et de l'espérance du Maître. Enfin, Jésus, avec un optimisme transcendant, dépose tout son enseignement entre les mains de compagnons, qui, et il le savait bien, ne comprenaient encore qu'imparfaitement ce qu'ils avaient appris de lui. Il est sûr que le Saint-Esprit les guidera un jour vers toute vérité, et il rappellera à leur souvenir tout ce qu'il leur avait dit (1). Il n'est pas

(1) Jean, xvi, 13. — xv, 26.

découragé par la perte de beaucoup de semence précieuse (1); par la poussée de l'ivraie parmi le grain (2), par l'infidélité de l'intendant (3), par l'apathie des sages et des prudents (4), ni même par la déloyauté des amis (5). Parfois la splendeur de son espérance brille en images orientales dans l'attente d'un triomphe. « Le Fils de l'Homme, dit-il, viendra dans la gloire de son Père avec des anges » (6). « Comme l'éclair vient de l'orient et s'étend jusqu'à l'occident, ainsi viendra le Fils de l'Homme» (7). « Dès lors le Fils de l'Homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu » (8). Bref, à travers tous les obstacles d'étroitesse, de stupidité et d'hypocrisie qui s'opposent à lui, Jésus demeure un inlassable optimiste, convaincu que le monde autour de lui est prêt pour son message, et que la plénitude des temps est arrivée » (9).

---

(1) Math., XIII, 4-7. (2) Math., XIII, 25-26. (3) Math., XXV, 24-28. (4) Math., XI, 25. (5) Math., XXVI, 21. (6) Math., XVI, 27. (7) Math., XXIV, 27. (8) Luc, XXII, 69.

(9) Peabody. *Jesus and the social question*, p. 301-302, — Un peu plus loin le même écrivain dit : « Le pessimisme social ne peut pas facilement être combiné avec l'espoir social. L'optimisme de Jésus est constant et inépuisable. Les socialistes noircissent le tableau du monde réel pour mieux l'opposer à leur idéal. Le cœur de l'homme répond naturellement au message de l'optimiste, car il porte avec lui quelque chose de meilleur que la prospérité sociale, — le don de l'espérance. La plénitude du temps arriva pour l'enseignement de Jésus, parce qu'Il avait une pleine confiance en son propre temps » *Ibid*, p. 408.

LIVRE III

Jésus et l'Amour des Ennemis

CHAPITRE PREMIER

LES ENNEMIS DE L'HUMANITÉ, DE NOTRE PATRIE, DE NOTRE FAMILLE, NOS ENNEMIS PERSONNELS, SONT-ILS « NOTRE PROCHAIN » ?

SOMMAIRE : I. Réponse des Païens : Le « *Caritas generis humani* » est l'intuition passagère de quelques esprits élevés. La conscience publique du Paganisme est contraire à l'amour des ennemis nationaux ou personnels. *Væ victis* !. II. Réponse des juifs : il leur est imposé d'aimer « le prochain », mais l'égoïsme national restreint cette qualité à ceux de la race.

Une question se pose maintenant. Au sens chrétien, avons-nous dit, tous les hommes sans exception sont « notre prochain ». Mais dans cette foule il en est qui non seulement refusent de s'approcher avec leur amour, mais qui s'éloignent en jetant sur nous leur haine et leur malédiction. Des membres

de la famille s'acharnent contre ce qui me tient le plus au cœur. Celui-ci, sauvage ou soi-disant civilisé, déshonore et méprise par ses vices, par ses cruautés, par ses instincts de brute, cette nature humaine qui le fait s'asseoir avec moi au même foyer; celui-là a envahi la terre où sont les champs que je laboure, les temples où j'adore, les tombeaux où dorment mes pères ; la terre où vivent ceux qui parlent ma langue, qui communient à mes intérêts, à mes gloires, à mes rêves, à mes joies et à mes deuils; il a dévasté, saccagé, ensanglanté ma patrie! Un autre tourne sa haine et ses injustices contre ma mère ou un de ces êtres qui sont mon sang et mon visage; enfin, en voici un qui s'acharne directement contre moi, il me poursuit de ses rancunes, par la ruse ou par la force, il me ravit mon argent, il m'accule à la honte de la pauvreté ; plus audacieux encore, par ses mensonges, ses injures, ses basses calomnies, il porte la main sur un bien plus précieux. Entre le brigand ou le filou qui dévalise mon coffre-fort et celui qui dévalise mon honneur, mon choix est fait. Ces hommes dont les sentiments et les actes expriment la haine de notre Humanité, de notre Patrie, de notre Famille, de notre Personne, sont proprement nos ennemis (*in-imici*). Devons-nous les considérer comme « prochain », devons-nous les aimer?

Les sentiments d'humanité ne furent pas inconnus

des païens. Dans son livre des Lois, Platon protestait contre la maxime des Lacédémoniens d'après laquelle chaque état étant naturellement ennemi de son voisin, toutes ses institutions devaient être dirigées vers la guerre (1). Nous avons cité dans la première partie de ce travail les belles phrases de Cicéron sur « l'amour du genre humain, *Caritas generis humani* ». Et cependant malgré ces témoignages d'âmes naturellement chrétiennes, la pensée de Lactance reste vraie : « La miséricorde et l'humanité sont des vertus, apanage des justes et des adorateurs de Dieu. Sur elles, la philosophie n'apprend rien » (2). La conscience publique du paganisme, et par là j'entends la manière habituelle de juger les actes et de les poser, ignore ces exigences. Platon et Cicéron exprimaient les intuitions isolées de nobles cœurs. Elles ne quittèrent à peu près jamais le

(1) Platon. — *Lois*, liv., 1.

(2) « Le vieux monde, malgré tous les mots d'humanité et de fraternité, de bonté et de bienfaisance, resta ce qu'il était : un monde sans amour. Cependant, la stoa marque un progrès sensible. L'idée d'humanité manque au vieux monde, l'homme vient après le citoyen, l'humanité après l'Etat. La *stoa* admet l'idée d'humanité mais fort rétrécie. Epictète dit bien que tous les hommes sont frères et apparentés, mais « par la nature ». Le lien qui les unit est physique, ils n'ont les uns avec les autres que des relations physiques. La valeur infinie de l'âme humaine, le sens et la portée éternelle de tout être humain, sont inconnus à la stoa. Son idée du monde comme celle de tout le monde païen, est une idée exclusivement terrestre » Ulhorn. *Die Christliche Liebesthätigkeit*, p 26.

domaine du rêve ou de l'abstraction. Eux-mêmes se chargèrent de les contredire (1). Ne savons-nous pas le cas que ces humanitaires faisaient de l'enfant, de la femme et de l'esclave? Un point reste bien établi : ils ne s'élevèrent jamais jusqu'à comprendre qu'on dût aimer ses ennemis personnels ou nationaux. « La vengeance, a dit, je crois, Virgile, est le plaisir des Dieux ». Aristote l'estimait avec la colère une passion légitime, l'un des plus nécessaires et des plus puissants ressorts du cœur humain (2). Renfermés dans leur cité comme dans une enceinte sacrée et inviolable, ils voyaient en ceux du dehors des étrangers, des ennemis. Leur religion les ancrait dans cet exclusivisme. Les dieux d'un peuple voisin étaient aussi opposés aux dieux de l'autre, que ces peuples l'étaient entre eux (3). Ne nous étonnons

---

(1) Platon taxe plutôt d'imprudence que de dureté ceux qui mènent leurs esclaves à coups de fouet (*Lois*, Liv. VI). Il défend la naturalisation des étrangers et veut qu'on chasse de l'Etat tout mendiant même de condition libre (*Lois*, Liv. XI). Cicéron voit surtout dans la bienveillance un avantage civil. Pour cette seule raison il préfère le rachat des prisonniers ou le soulagement des citoyens pauvres aux dépenses pour les jeux publics. (*De Offic.*, II, 15). Il admet et justifie les cruautés envers les esclaves.

2) Senec. — *De ira*, III, 3.

(3) « Chez les païens, quand le voyageur est un hôte, qu'il peut apporter la « tessera » de l'hospitalité, qu'un lien le rattache au foyer domestique, qu'il a pu pénétrer jusqu'à l'âtre et embrasser le petit dieu lare du foyer, le païen le respecte, Jupiter hospitalier le protège ; mais il ne peut implorer cette tutelle religieuse si ce

donc pas de lire dans la Loi des XII Tables cette sentence : « *Adversus hostes perpetua auctoritas.* Contre les ennemis de la Cité que notre droit soit imprescriptible. » On a pu exagérer la portée de ce texte, mais il exprime bien en sa brutale concision la pensée de fond du paganisme à l'égard de l'homme étranger. S'il en fallait une preuve aussi claire que douloureuse et sanglante, nous n'aurions qu'à rappeler ce que furent les guerres dans l'antiquité. Les Alexandre et les autres héros étaient d'habiles chefs de pillards, volant, tuant, emmenant en captivité les peuples qu'ils ravageaient. Aucune considération d'humanité ne les troubla jamais. Un César et un Pompée se vantaient d'avoir envoyé chacun sur les marchés de Rome plus de deux millions d'hommes. Le premier se servait de cet infâme commerce pour payer ses dettes.

Le « *væ victis*, malheur aux vaincus ! » ne fut pas

---

n'est qu'un étranger, un inconnu, un être d'une autre cité et d'une autre langue, la société païenne le déclare sans ressource (*inops*), sans parole (*elinguis*), sans nation, sans tribu, sans dieux ; ce n'est pas seulement un étranger (*hospes*), c'est un ennemi (*hostis*). Le lien de la cité, le grand lien, le lien suprême des hommes sous la loi idolâtrique, n'existe plus entre vous et lui ; il ne vous est rien ; et si cet étranger est un esclave (car tout esclave est nécessairement un étranger), il vous appartient non par un lien comme un ami, mais par une chaîne comme un captif ; il vous appartient comme le bœuf de votre étable, par le droit du fouet, de la chaîne, de la force, du sang, de la mort ». De Champagny. — *La charité chrétienne dans les premiers siècles de l'Eglise*, p. 86.

une simple formule. Dans sa brièveté elle traduisait une terrible réalité. « Le jour où Athènes, dit Fustel de Coulanges, décréta que tous les Mityléniens, sans distinction de sexe ni d'âge, seraient exterminés, elle ne croyait pas dépasser son droit; quand le lendemain elle revint sur son décret et se contenta de mettre à mort mille citoyens et de confisquer toutes les terres, elle se crut humaine et indulgente » (1).

Phénomène d'observation facile, dès que, au milieu de nos sociétés saturées de christianisme, la pensée païenne s'impose à un cerveau, nous entendons parler la même langue de haine et de mépris à l'égard d'une portion de l'humanité, Machiavel parlait en païen quand il disait : « L'on doit comprendre qu'un prince, et particulièrement un prince nouveau, ne peut pas exercer toutes les vertus qui font passer les hommes pour bons, parce que, étant dans la nécessité de conserver l'Etat, il doit souvent agir contre la foi, la charité, l'humanité, et la religion » (2). Auguste Comte parlait en païen quand il disait : « On doit définir l'humanité, *l'ensemble* des êtres humains, passés, futurs et présents. Ce mot *ensemble* indique asssez qu'*il n'y faut pas comprendre tous les hommes*, mais ceux-là seuls qui sont réelle-

(1) *La Cité antique.*
(2) Machiavel. — *Le Prince*, ch. XIII.

ment assimilables, d'après une vraie coopération à l'existence commune. Quoique tous vraiment enfants de l'humanité, tous ne deviennent pas ses serviteurs, et beaucoup restent à l'état de parasite qui ne fut excusable que pendant leur éducation ». Renan était païen quand il disait : « Dans la réalité, on est plus ou moins homme, plus ou moins fils de Dieu. On a de Dieu et de vérité ce dont on est capable et ce qu'on mérite. Je ne vois pas de raisons pour qu'un Papou soit immortel » (1). Nietzsche était païen quand il disait : « L'humanité ! y eut-il jamais plus horrible vieille parmi toutes les horribles vieilles ! à moins que ce ne soit peut-être la vérité ». « Qui est-ce qui fait plus de mal sur la terre que la folie de ceux qui compatissent » (2). M. Charles Maurras aussi est païen quand il dit que le devoir d'un monarchiste est « la crainte et *la haine* de l'étranger, qu'il soit intérieur ou extérieur » (3)

La religion juive avait pour fondement les deux principes, raison d'être de la fraternité universelle : pour tous les hommes, au ciel, même créateur, et sur la terre les mêmes parents charnels. Leur morale altruiste a par le fait un caractère de généralité

---

(1) *De la métaphysique et de son avenir.*
(2) *Zarathoustra*, p. 9 et 224.
(3) *Dilemme de Marc Sangnier*, p. 179.

qu'on ne trouve pas ailleurs au même degré. « Tu ne fouleras pas, disait Moïse, l'étranger qui vit chez toi ; car tu sais ce qu'est, que d'être étranger, l'ayant été toi-même en Egypte » (1). Jésus, en demandant d'aimer le prochain comme soi-même, n'a fait que répéter une prescription mosaïque. Mais l'égoïsme national avait peu à peu restreint la qualité de prochain à ceux de la race. « Cependant, dit Ulhorn, dont nous voulons citer ici largement les savantes et justes observations, on aurait une idée trop étroite de l'Ancien Testament, si l'on soutenait que « le prochain » à l'amour duquel on invitait Israël était seulement le compatriote. Ce fut l'explication pharisaïque qui, limitant l'idée du précepte « tu dois aimer ton prochain », y ajouta la rectification « mais tu dois haïr ton ennemi ». Il n'y a, par contre, qu'à citer la belle obligation que nous trouvons dans les « Proverbes » (xxv, 2), insérée par saint Paul dans le nouveau Testament. « Quand ton ennemi a faim, nourris-le ; quand il a soif, donne-lui à boire, ainsi tu amasseras sur sa tête des charbons ardents ». Ou encore des endroits comme ceux-ci où l'on fait un devoir à chacun de ramener même à son ennemi, et à son propre dommage, une bête perdue. Et bien qu'en ces endroits il soit évidemment plutôt question de l'inimitié personnelle que

(1) *Exode*, xxii, 21. — xxiii, 9.

de l'inimitié nationale, il n'en reste pas moins vrai que l'étranger, le non-israëlite, n'est pas simplement considéré comme un ennemi. L'étranger établi, « l'étranger qui se tient devant ta porte » n'est pas sans droits. Il doit y avoir en Israël un ordre et une justice pour l'indigène et l'étranger (4, *Moïse*, IX, 14. XV, 15). L'étranger a droit au bouillon du soldat et il est invité aux repas des jours de fête. On demande la miséricorde à son égard (2, *Moïse*, XXII, 21. — 3, *Moïse*, XIX, 9. XXIII, 32) ; il est même ordonné de l'aimer comme soi-même (3, *Moïse*, XIX, 24). Les dispositions bienveillantes à l'égard des esclaves montrent aussi clairement qu'Israël diffère des païens. On les protège expressément contre la colère et la cruauté de leurs maîtres. Quelle délicatesse de sentiment bien inconnue du paganisme indique le précepte qui ordonne à qui veut prendre comme concubine une prisonnière esclave, de lui donner un mois pour pleurer son père et sa mère (5, *Moïse*, XXI, 13). Sans doute l'étranger ne reçoit pas justice complète. L'usure défendue contre l'indigène est permise à son égard. On ne lui fait pas abandon de ses dettes comme aux autres, l'année du sabbat. Il ne peut pas acquérir de champs. L'homme complètement étranger est encore autrement traité que celui qui habite le pays. Le courant de l'universalité, fondé sur les espérances messianiques d'Israël, paraît de temps en temps. Salomon, dans la prière de la Dédicace, prie pour

les non-israëlites (I, *Rois*, VIII, 41) ; Melchisédech, Abimelech, personnages entourés de vénération, Job, proposé comme un modèle de justice, sont des étrangers. Israël est le premier né de Dieu (3, *Moïse*, IV, 22) et si ces mots expriment un privilège, ils n'excluent pas les autres de la famille de Dieu. Malgré tout, cependant, comme dit Ewald, « le principe de l'amour dans le Nouveau Testament est toujours limité par la nationalité. Comme la religion se trouve enfermée entre les frontières d'une nation, il manque à l'amour son rapport à l'homme en tant qu'homme, sans égard à la race. L'universel amour qui ne demande plus : quel est mon prochain ? mais qui considère tout homme comme son prochain, existe en germe, mais renfermé dans une enveloppe nationale. Il devra la percer et s'en dégager. On envisage encore cette enveloppe comme le principal, et on oublie l'universalité de l'amour. »

« En plus, il manque à l'amour, dans l'Ancien Testament, la liberté. Il est enchaîné légalement. Comparons, pour mieux le voir, l'Ancien Testament avec le Nouveau. Dans le Nouveau, nous ne trouvons aucun précepte qui ordonne aux chrétiens de faire l'aumône en certaines occasions déterminées, dans telle mesure ou de telle manière. On exige le sentiment de l'amour envers le prochain, et de cette source jaillit librement l'acte prouvant cet amour... Il n'en est pas ainsi dans l'Ancien Testament, où

d'ailleurs le précepte de l'amour du prochain est tout à fait distinct du précepte de l'amour de Dieu.

« Ainsi donc, l'amour, comme il se manifesta dans le Christ Jésus, est aussi, pour Israël, quelque chose de nouveau, d'autant plus que le Maître avait en face de lui non l'Israël de l'Ancien Testament, mais le Judaïsme d'après l'exil. Chez lui les germes déposés dans l'Ancien Testament d'un amour actif, libre et universel, loin de se développer, se sont gâtés, et tout ce que nous savions être autrefois son enveloppe limitative a paru seul se développer extérieurement. Deux choses caractérisent le judaïsme après l'exil : l'orgueil national et les œuvres légales. Alors au précepte, « tu aimeras ton prochain », fut ajouté, « et tu haïras ton ennemi ». Et par prochain on entend exclusivement le juif compatriote ; tout étranger, tout non-israëlite est un étranger. Le mépris de ce dernier est désormais une forme de la piété et une preuve du zèle pour Dieu et pour sa Loi... » (1).

(1) Ulhorn. *Die Chrisliche Liebesthätigkeit*, p. 31-34.

CHAPITRE II

Le Précepte du Christ

SOMMAIRE : « Aimez vos ennemis ». Extension et compréhension du précepte. — Ses motifs internes et externes. — Jésus prêche d'exemple sa doctrine altruiste. — Quels changements dans les sociétés si les leçons et les exemples du Christ eussent été suivis !

Sur la conduite à tenir à l'égard des ennemis, nous venons d'entendre l'enseignement des religions et des sages des deux plus parfaites civilisations du vieux monde. Ne pourrait-on pas le synthétiser dans ce vers d'un personnage de Plaute : *« homo homini ignoto lupus est.* L'homme est pour l'homme inconnu, un loup ». Parmi ces cris de haine il est temps d'écouter la voix douce et pacifiante de Jésus (1).

« Vous avez appris qu'il a été dit : tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi ». Ce précepte de l'aversion envers les ennemis n'est formulé nulle part en ces termes dans la Loi. Mais, nous venons de

(1) Math., v, 38-48. — Luc, vi, 29-36.

le voir après l'exil, les zélotes et les nationalistes avaient fait cette addition au commandement. (1).

« Et moi je vous dis ». Quelle gravité, quelle autorité dans cette affirmation se posant en face des affirmations juives et païennes pour les contredire ! C'est un Maître qui parle à de faux maîtres. « Et moi je vous dis : aimez vos ennemis ! » (2) sans aucune exception, ceux de votre nation, de votre religion, de votre famille, les ennemis personnels. — Et comment les aimer, Maître ? — Non pas en belles paroles et beaux sentiments. Que votre amour, s'il n'est pas un leurre, descende à l'action : « Parlez en bien (*eulogeite*) de ceux qui vous maudissent, faites

---

(1) « Il y a deux nations que déteste mon âme et la troisième n'est pas même une nation. Ceux qui demeurent dans la montagne de Seire, (les Philistins) et le peuple insensé qui habite Sichem (les Samaritains) ». *Ecclésiastique*, L, 25-26. On lit dans le *Talmud* : « Pour les gentils, nulle pitié ». « Le païen n'est pas notre prochain ». Cette haine n'a pas été ignorée des historiens : *adversus omnes alios hostile odium*, dit Tacite, (*Hist.* v, 5) parlant des juifs.

(2) Math , v, 43 et suiv. — « Beaucoup, dit saint Jérôme commentant ce texte, jugeant les ordres de Dieu à la mesure de leur faiblesse et non à la mesure de la force des saints, déclarent impossible ce qui a été commandé. Ils disent qu'il suffit pour être vertueux de ne pas haïr les ennemis, et que nous imposer de les aimer est exiger plus que ne peut donner la nature humaine. Sachons donc que le Christ n'ordonne pas des choses impossibles mais parfaites. David les réalisa à l'égard de Saül et d'Absalon ; le martyr Etienne pria lui aussi pour ses ennemis qui le lapidaient ; Paul désire être anathème pour ses persécuteurs. Jésus donna cet enseignement et le fit quand il dit : « Père, pardonnez-leur ; ce qu'ils font, ils ne le savent pas ». *In Matth.*, v.

des honnêtetés (*Kalos poieite*) à ceux qui vous poursuivent de la haine ». Soyez bons à leur corps, à leur âme, à leurs parents, à leur nation (1). — Mais Maître, celui-là m'a nui de toute manière, il a aidé à amputer ma patrie, il m'a réduit à la pauvreté, il a traîné ma réputation dans la boue de la calomnie, il a ravi l'honneur à mon nom, il a tué ma mère et mon enfant, il a odieusement trahi ma confiance et mon amitié, dois-je encore l'aimer? « Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis.... Priez pour ceux qui vous persécutent, priez pour ceux qui vous calomnient ». Exprimez à Dieu un vœu sincère et ardent pour qu'il les comble de bienfaits vengeurs ; priez pour vos persécuteurs et vos calomniateurs afin que le suprême juge ne leur tienne pas rigueur de leur calomnie et de leurs persécutions, qu'il les éclaire

(1) Saint Paul dira après le livre des *Proverbes* et en étendant bien loin la perspective de l'amour, très resserrée dans l'Ancien Testament : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne lui à boire, car en agissant ainsi tu amasseras des charbons ardents sur sa tête » (*Aux Romains*, xii, 20). — Le sectarisme de certains soi-disants libres-penseurs leur fait franchir, et loin, les frontières de la sottise humaine. Je trouve dans un livre intitulé : *Défendons l'âme française*, un chapitre sur *Le Christ farouche* où, entre plusieurs bourdes méchantes, je cueille celle-ci. L'auteur cite le texte de saint Paul que je viens de donner et ajoute, tout satisfait de sa science exégétique : « N'est-ce pas d'une férocité hypocrite autant que raffinée ! » Et cela est signé : A. Delpech, sénateur ! Pauvres lecteurs... Le sénateur va pour le moins me qualifier de Torquemada si je lui souhaite d'être *embrasé d'amour* envers ses ennemis, afin que sa haine ne *l'aveugle plus*.

et les pardonne comme vous pardonnez. Quel désintéressement ! Quel oubli de soi le Maître demande aux siens ! (1).

Et il nous a donné les motifs de son étonnant précepte. Le premier concerne la valeur de l'acte. Quel prix aura-t-il au regard de Dieu et de la conscience, s'il ne nous coûte rien, si en le posant nous nous laissons aller simplement sur la pente de notre nature ? L'Evangile propose ici une belle doctrine d'initiative et de volonté. Celui qui osa demander qu'on fît ce suprême effort d'aimer son ennemi, croyait à la liberté et à la responsabilité humaine ; il mettait notre grandeur et notre dignité dans la vaillance à résister à nos plus chères inclinations. Et voyez comme il insiste et nous découvre le fond de sa pensée, d'une énergie toute divine : « Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel mérite avez-vous ? de quelle récompense êtes-vous digne ? » Car on vous paiera au prix que vaudront vos actes. Et s'ils ne vous coûtent rien ils vous resteront en compte. « Les publicains, *ces types d'une moralité inférieure à*

---

(1) « En vertu de ce précepte, c'est une obligation grave de ne pas haïr intérieurement et consciemment l'ennemi et l'offenseur, de ne pas lui vouloir du mal et de l'admettre aux témoignages généraux de l'amour. Donner des signes particuliers d'amour, comme le Sauveur l'indique ici, n'est pas un précepte, mais un conseil et matière de perfection ». Meschler, *Das Leben unseres Herrn Jesus Christ*, T. 1, p. 333-334.

vos yeux, et les pécheurs, aiment aussi ceux qui les aiment ». Y ont-ils quelque mérite et peuvent-ils attendre une récompense ? « Si vous ne faites du bien qu'à ceux qui vous en font, que vous doit-on pour cela ? Les pécheurs n'en font-ils pas autant? » N'avez-vous pas reçu ce que vous donnez ? Il y a donc égalité complète. « Si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? » On peut observer la gradation dans la même pensée : aimer ceux qui vous aiment, faire du bien à ceux qui en font, et maintenant saluer ceux qui saluent. Encore une fois que faites-vous de plus que les autres ? « Est-ce que les païens ne saluent pas leurs frères ? » Le mot est dans l'Evangile, au moins dans la Vulgate, et pour le Maître il marque l'opposition, la contradiction, entre le monde d'à-côté et celui qu'il veut instituer. Vous, juifs qui vous prétendez supérieurs par votre loi, aux Gentils, avec vos cérémonies, vos sabbats, vos ablutions et votre égoïsme de race, vous en êtes arrivés à ne pas vous distinguer d'eux moralement. Vous saluez vos frères et ils le font aussi. « Si vous prêtez à ceux dont vous espérez recevoir, quel mérite avez-vous? Les pécheurs aussi prêtent aux pécheurs pour en recevoir la même chose ».

Ayant manifesté assez clairement sa pensée par ces suppositions, reproches déguisés qui rejettent ses compatriotes parmi le vulgaire païen, Jésus condense son enseignement en une forme impéra-

tive : « Ainsi donc, aimez vos ennemis, faites du bien, prêtez sans en rien espérer » (1). Et il ajoute encore les motifs, ici plutôt extérieurs que personnels et intimes, qui doivent les déterminer à aimer et à donner sans espoir de retour. « Leur récompense sera abondante », parce que ayant surmonté la tendance violente de leur nature qui les porte à se chercher dans l'amour des autres, leur effort à s'oublier en aimant des ennemis, en saluant ceux qui ne saluent pas, en prêtant sans attendre d'intérêt, aura une valeur qui sera appréciée à son poids par qui pèse, en de très justes balances, les actes de l'homme. Et ils recevront un titre qui les honorera plus que tout autre titre. Leur conduite leur vaudra d'être appelés les « fils du Très-Haut ». L'Esprit qui les inspire n'est-il pas l'Esprit du Père de famille en qui il n'y a point d'acception de personne, car « Lui est bon pour les ingrats et pour les méchants ». Il soutient leur vie, leur donne des qualités naturelles, de la gloire, des richesses ; il leur conserve même des privilèges, quoiqu'ils en abusent, comme Israël. « Et il fait lever son soleil et descendre la pluie sur tous, sur les bons et sur les méchants, sur les justes et sur les injustes. Soyez donc miséricor-

(1) Nous avons observé ailleurs que c'est toujours à ces paroles que se réfèrent les Docteurs et les Papes pour condamner l'usure.

dieux comme votre Père est miséricordieux ! Soyez donc parfaits comme votre Père est parfait ! » (1).

Cette sublime doctrine altruiste, Jésus la prêche autant d'exemple que de parole. Il aime les Juifs qui le méconnaissent et le persécutent. « Combien de fois j'ai voulu ramasser près de moi vos fils comme la poule ramasse ses poussins ! ». Il aime les ennemis de sa nation, il révèle les secrets de la naissance spirituelle à une Samaritaine, une femme de la race maudite par Israël; il guérit le serviteur de l'officier romain et la fille de la Phénicienne. Il aime les ennemis de son idéal moral : n'accepte-t-il pas des invi-

---

(1) A propos des paroles de Jésus sur l'amour des ennemis que nous venons de commenter, un socialiste belge, esprit indépendant et élevé, a écrit ces lignes : « Ces paroles exaltées sont prises le plus souvent comme l'expression d'un devoir de résignation et d'humilité. Tel n'est pas leur véritable sens. Il serait étroit et égoïste. Il n'accompagnerait l'abandon de soi-même d'aucun amour passionné pour autrui, alors que c'est ce dernier élément qui donne à ces accents une noblesse si haute et une beauté surhumaine. Qu'importe d'accepter l'humiliation personnelle ? Qu'importe de se soumettre aux amoindrissements ? Ce qu'il faut c'est aimer assez ses semblables pour ressentir à leur égard la suprême bonté, pour accueillir d'eux, sans haine ou désir de représailles, avec ce désir surnaturel d'exagérer et de multiplier ce qu'ils vous font souffrir, pour mieux témoigner que leurs iniquités ne peuvent prévaloir contre l'incorruptible affection. Il faut être bon, toujours bon, invariablement bon, rester bon malgré l'orage des persécutions, et la rage des persécuteurs ! Le sentiment de l'Humanité doit dominer toujours, et les infractions commises par ceux qui ne l'éprouvent pas ne doivent point détruire ou altérer sa grandeur et sa pureté ». Edmond Picard.— *Le Sermon sur la montagne et le Socialisme contemporain.*

tations chez les pécheurs et chez ces Pharisiens qu'il stigmatise ? ne laisse-t-il pas une pécheresse publique lui donner des témoignages d'amitié ? ne va-t-il pas chez Zachée, un de ces publicains si mal vus de ses compatriotes ? Il aime même le disciple qui l'a vendu. A ce Judas qui le baise, pour le mieux trahir, il dit : « Ami, qu'es-tu venu faire ? » Il aime ce méchant comblé de ses bienfaits et qui pour quelques deniers le livre à ceux qui veulent le tuer. Il aime jusqu'à ses bourreaux et ses meurtriers et il les excuse du haut de sa croix : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ! » Il avait donc toute autorité pour parler et enseigner : « Moi je vous dis : aimez-vos ennemis ! ».

Si cette Leçon et cet Exemple eussent trouvé meilleur accueil, quels changements dans les relations humaines ! La haine, incarnation des égoïsmes contrariés, aurait été expulsée des sociétés, et avec elle seraient parties la Discorde et la Guerre. L'on ne verrait pas les enfants du même sein se détester, se maltraiter et se détruire comme des loups. Pour venger leur honneur, soi-disant outragé, les individus ne s'armeraient pas contre les individus, les familles contre les familles, les peuples contre les peuples. L'amour, suivant la parole de Paul, mettrait des charbons ardents sur la tête et sur le cœur, pour fondre toutes les glaces. D'un côté, l'offensé oubliant l'offense ou la vengeance que son égoïsme réclamait;

de l'autre, l'offenseur reconnaissant ses torts ou renonçant à un droit incertain, chacun préférant conserver un bien plus précieux : la Paix entre des frères. Et cette paix, fruit du réciproque sacrifice, n'eût été ni une honte, ni un mépris de la justice, mais la glorieuse et belle harmonie des volontés fières, concordant dans l'ordre et la conformité avec la règle éternelle. A la place des querelles, des luttes, des violences et des homicides, elle eut instauré la confiance et la tranquillité sociale. La haine est la muraille élevée haut par les intérêts conjurés, qui empêche les hommes de se voir, de se comprendre et de se tolérer. S'effondrant avec l'envie et la calomnie qui la soutiennent, les conflits qui déchirent l'Humanité, dressant individus contre individus, familles contre familles, cités contre cités, se résoudraient par les abandons et les concessions réciproques de la charité, qui va toujours au-devant des exigences de la justice. Quel spectacle, quel rêve que celui d'un monde où les relations entre les intelligents et les libres, seraient réglées par le seul amour! Qui voudrait dire que le Christ ne l'ait point entrevu et offert à nos vaillantes réalisations, dans la mesure du possible, le jour où il a laissé tomber de sa bouche divine ces étonnantes paroles : « Ainsi donc aimez vos ennemis ; faites du bien et prêtez sans en rien espérer, et votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut ! » Sans

négliger ou mépriser la justice qui donne à chacun son dû, même par la force, nous devons tendre à établir dans les cœurs l'amour qui accorde ce dû et le superflu indéfinissable, que la force secourant la justice n'obtiendra jamais. Ses victoires sont peut-être moins éclatantes et enivrent moins d'orgueil le triomphateur, mais elles sont plus durables. Elles ne s'appuient pas sur des épées toujours fragiles ou qui se rouillent, ni sur des murailles qui s'effritent, mais sur des volontés et des âmes qu'on ne tue pas et que rien n'ébranle.

CHAPITRE III

Jésus et la Guerre

SOMMAIRE : Le Christ a-t-il voulu supprimer la guerre? On l'ignore, mais l'obéissance à ses leçons la ferait disparaître. — Même lorsqu'on les combat on doit « aimer ses ennemis ». — Le païen glorifie la guerre et excuse toutes ses horreurs. — Chez les juifs elle est autorisée, mais dans des limites précises. L'horreur du sang apparaît déjà dans l'Ancien Testament. Annonce du « Prince de la Paix ». — La paix entre les hommes semble un postulat de l'Evangile. Réponse à deux objections tirées de ce livre.

La guerre et son cortège de meurtres et de pillages est le fruit amer des inimitiés humaines. Pensez-vous, me dira-t-on, que le Christ a voulu la suppression des guerres? Je l'ignore. Mais je sais qu'il nous a demandé d'aimer nos ennemis, même ceux de notre nation ; qu'il a condamné l'ambition, la cupidité, le désir de la vengeance, causes ordinaires des luttes entre peuples; qu'il a dit : « C'est du cœur que montent les mauvaises pensées, *les homicides*, les adultères, les fornications, les vols, les faux

témoignages, les blasphèmes » (1). Si son précepte d'amour gouvernait un jour le cœur des hommes, chez tous les peuples, qui doute que la guerre disparut, faute d'aliment ? Cet idéal est loin de notre triste réalité où les nations ne cessent de s'armer afin de s'entre-détruire. Mais est-ce une raison de ne pas répandre à profusion dans l'humanité la précieuse semence de paix qu'est la Doctrine du Christ? On ne supprimera peut-être pas les guerres, mais on en diminuera les occasions. De plus en plus l'homme devra comprendre que se tuer en se disputant la domination d'un coin de terre, n'est pas digne d'un « Fils du Très-Haut ». Il existe, et depuis longtemps, des tribunaux qui tranchent les litiges entre individus ; pourquoi un jour ne s'en créerait-il pas pour résoudre les litiges entre les peuples ?

Que s'ils ne sont pas encore assez civilisés pour mériter ces prétoires, s'ils ne sont pas capables de vaincre leurs ressentiments et qu'ils préfèrent, gardant un reste de sauvagerie, venger avec des canons et des baïonnettes leur droit outragé, ils doivent, même alors, ne pas oublier la parole qui a été dite « aimez vos ennemis ». Car elle plane au-dessus de toutes les compétitions et de toutes les rivalités, comme au-dessus de tous les champs de bataille. On ne combat pas des êtres libres et intelligents, des

(1) Math., xv, 19.

enfants de sa famille, comme le chasseur traque des loups ou des tigres. Avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre, il y a pour un homme, surtout pour un chrétien, d'imprescriptibles devoirs, applications premières du précepte de l'amour des ennemis.

C'est vrai : le sublime enseignement de l'Evangile n'a pu encore supprimer les luttes fratricides, mais quels changements depuis qu'il a été promulgué ! Le païen glorifie la guerre. Elle est pour lui dans la rigueur du terme la chasse à l'homme. Chez les grecs raffinés nous trouvons un Platon qui fonde la propriété sur le droit de guerre et le pillage, qu'il appelle l'acquisition par la loi du plus fort (1) ; un Xénophon et un Plutarque qui déclarent sans hésiter que les vaincus doivent être dépouillés à jamais de leurs biens au profit des vainqueurs. Le premier met dans la bouche de son héros, Cyrus, ces paroles : « C'est une loi perpétuelle reçue de tous les hommes que, quand une ville a été prise par l'ennemi, les biens des vaincus appartiennent au vainqueur (2) ». On doit, d'après Plutarque, « souhaiter à ses ennemis beaucoup de biens et pas de courage, car alors les biens sont, non pas à ceux qui les détiennent, mais à ceux qui voudront les prendre (3) ».

(1) *De legib.*, t. II, l. I.
(2) *Cyropédie*, l. VII, c. v.
(3) *Vies. Alexandre*, II, 2.

Dans cette direction, les idées des âpres et durs Romains, on le comprend, ne resteront pas en retard. Leur Sénèque, leur Lucain, leur Tacite, gens honnêtes et pondérés, écrivent, comme chose admise de tous, qu'un vaincu a toujours tort. Ce principe reconnu juste, tous les crimes, tous les excès, toutes les sauvageries de la lutte de l'homme contre l'homme se trouvent légitimés. « Il faut, dit Sénèque, juger une guerre par le succès et non point par le motif qui l'a fait entreprendre (1) ». Car « le vaincu, ajoute Lucain, est celui qui a tort (2) » et « cela, conclut Tacite, parce que parmi les grands la raison du plus fort est la meilleure (3) ». Donc, malheur aux vaincus ! Ce fut là, on le voit, plus qu'une exclamation d'orateur. Elle exprima une cruelle et honteuse réalité. On alla jusqu'à la justifier par l'autorité des Dieux. « Ce sont eux, déclare Denys d'Halicarnasse, plutôt que les hommes, qui ont établi comme une loi le droit de conquête, et elle est acceptée de tous les peuples grecs et barbares (4) ». Les généraux entraînaient leurs soldats par l'appat du pillage, « afin, dit le même auteur, que les soldats qui prenaient part à l'action, fussent excités par cette récompense de leurs tra-

(1) *Herc. fin*, v. 407.
(2) *Phars*, lib. VII, v. 259.
(3) Tac., *Disc. prélim.* § v.
(4) *Denys d'Halicarn.*, lib. VIII, ch. x.

vaux à aller plus courageusement au combat (1) ». Dans les derniers temps de la République, on les autorisa à exercer ce brigandage même contre leurs concitoyens. César, après Pharsale, livra au pillage de ses troupes le camp de Pompée et Lucain trouve la chose toute naturelle. « Il ne faisait, dit-il, que leur montrer la récompense de leur vaillance à exposer pour lui leur vie, et il n'appelait pas don ce que chacun pouvait enlever (2) ». La brutalité du vainqueur n'épargnait ni l'âge, ni le sexe : femmes, enfants, vieillards étaient flétris, massacrés, emmenés en captivité. Ayant pris la ville de Mycalène, les Thraces tuèrent toutes les femmes et tous les enfants (3) ; les Macédoniens en firent autant après la conquête de Thèbes (4). Germanicus, au rapport de Tacite, tandis qu'il faisait la guerre aux Germains, saccageait, brûlait, tuait, n'épargnant aucun être humain, si faible fût-il ; Titus, dont on vante la douceur, livra aux bêtes du cirque les femmes et les enfants faits prisonniers après le sac de Jérusalem.

Les prisonniers étaient considérés comme des bêtes de somme, à la merci des caprices du vainqueur. Horace recommande seulement de ne pas les

(1) *Ibid.*, lib. VII, c. XXIV.
(2) *Pharsale*, liv. VIII, v. 736.
(3) *Thucyd*, lib. VII, c. XXIX.
(4) Appien. lib. IV, *de Bello Civili.*

tuer si on peut les vendre : *Vendere cum possis captivum occidere noli* (1). On égorgeait les guerriers vaincus après leur avoir fait suivre le char du triomphe. Ce sort, nous le savons, fut réservé par les romains à Jugurtha, roi de Numidie (2), à Aristonique, roi de Pergame (3), à Artravas, roi d'Arménie, fait prisonnier par trahison par Marc-Antoine (4). On se riait de la parole donnée et on n'hésitait pas à massacrer les otages envoyés pour garantir la loyauté. Les Thessaliens font subir ce sort à cent cinquante que leur avaient livrés les Phocéens (5) et les Romains à trois cents des Volsques arminiens (6).

Il se trouva cependant quelques sages qui osèrent protester contre les injustices et les atrocités de la guerre. « Nous châtions, dit Sénèque le philosophe, les homicides et les meurtres des simples citoyens ; mais en faisons-nous autant à l'égard des guerres et du carnage des peuples ? Ce crime est une gloire ; l'ambition et la cruauté n'y ont pas de bornes... Des arrêts du Sénat et des décrets populaires autorisent d'horribles boucheries, et ce qu'on défend aux parti-

(1) Horace, lib. I, ep. 13.
(2) Tite-Live, l. LXXVII.
(3) Velleius Paterculus, lib. II, c. IV.
(4) Tacite, *Annales*. lib. II, c. III.
(5) Plutarch. *V. Viat. mil.*, t. II.
(6) Denys d'Halic., *Antiq. Rom.*, lib. VI.

culiers se fait au nom et par ordre de l'Etat (1) ». Avant ce philosophe stoïcien, Caton avait dit : « Ceux qui ont volé un particulier sont condamnés à passer leur vie dans les fers, mais les brigands du bien public vivent dans la magnificence, on ne voit chez eux qu'or et pourpre (2) ». Ces plaintes restèrent impuissantes et sans écho, étouffées par les cris barbares d'une opinion publique faussée.

Chez les juifs, la guerre est autorisée. « Dans l'antiquité, dit justement un auteur, la force étant l'arbitre suprême de tous les différends entre les hommes, le judaïsme ne pouvait faire exception à la loi générale sans s'exposer à être écrasé par des nations rivales ; Dieu ne voulait pas lui interdire un droit regardé partout comme légitime et dont l'exercice était conforme à son caractère et à ses habitudes à demi-civilisées » (3). Jéhovah ordonna aux hébreux de combattre les Cananéens dont les crimes rappelaient ceux de Sodome et de les détruire (4) Cependant, il ne permettait pas la guerre entreprise sans motif. Et ici nous sommes en avance sur le paganisme. On pouvait la faire pour protéger les frontières et sauvegarder l'intégrité du territoire, ou pour punir une violation du droit des gens (5),

(1) Seneca. Epist., 95.
(2) *Noct. attic.*, lib. XI, c. XVIII.
(3) Laviron, *le Christianisme jugé par ses œuvres*, t. I, p. 453.
(4) Josué, c. III, v. 10. Deuteron, c. VII, v. 1-2.
(5) Lib. Jud., c. XI, 2-27.

ou pour défendre la religion. Au temps de la persécution d'Antiochus, « chacun disait à son prochain : allons, combattons pour notre peuple, pour nos saints lieux, pour nos saintes lois, pour nos cérémonies saintes » (1). Dans ces livres sacrés où se rencontre parfois, semble-t-il, la conception païenne sur le triomphe de la force, nous trouvons des traits et des leçons qui proclament la supériorité de l'esprit sur la chair. Pour Jahvé, la vie humaine est inviolable et il vengera tout sang répandu sans justice. « Votre sang à vous, j'en demanderai compte à cause de vos âmes ; j'en demanderai compte à tout animal ; de la main de l'homme, de la main de chaque frère, je redemanderai l'âme de l'homme. Quiconque aura versé le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé, car Dieu a fait l'homme à son image » (2). David, cette gloire d'Israël, et qui paraît n'avoir jamais guerroyé pour une cause injuste, ne sera pas cependant appelé à l'honneur de bâtir le temple de Jéhovah, car il a répandu le sang : « Tu as versé, lui dit-il, beaucoup de sang et tu as fait de grandes guerres ; tu ne bâtiras pas une maison à mon nom, car tu as versé devant moi beaucoup de sang sur la terre. Il te naîtra un fils, homme tranquille, je lui donnerai du repos en le délivrant de tous ses ennemis d'alentour. Aussi

(1) Macch., c. III, v. 43, 20.
(2) Genèse, IX, 5-7.

s'appellera-t-il le Pacifique, et je ferai régner en Israël la paix et la tranquillité pendant sa vie » (1). Les hauts faits des conquérants, ces ravageurs de nations, peuvent être célébrés par les poètes de la Gentilité, ils n'enthousiasment pas le sublime Isaïe : « Jéhovah a brisé le bâton des méchants, le sceptre des dominateurs, qui frappaient avec fureur les peuples de coups sans relâche, qui, dans leur colère, tenaient les nations sous le joug par une persécution sans répit. Toute la terre est en repos, elle est tranquille, elle éclate en cris d'allégresse. Les cyprès même et les cèdres du Liban se réjouissent de ta chute ! Depuis que tu es couché là, personne ne monte plus pour nous abattre. — Le sombre séjour dans ses profondeurs s'est ému pour venir à ta rencontre. Il réveille pour toi les ombres, tous les monarques de la terre ; il a fait lever de leurs trônes tous les rois des nations. Tous ils prennent la parole pour te dire : Toi aussi tu es déchu comme nous, et te voilà semblable à nous ! Ton faîte est descendu dans la séjour sombre avec le son de tes harpes ; les vers sont ta couche et la vermine ta couverture » (2).

Quand, à travers les imperfections et les ombres de la Loi ancienne, les Voyants distinguent « celui

(1) I Paralip. c. XXII, 8 9.
(2) Isaïe, XIV, 5-12.

qui doit venir », le Restaurateur de l'Humanité, voici comment ils le peignent : « Un enfant nous est né, un fils nous a été donné... on le nomme le conseiller admirable, Dieu fort, Père éternel, Prince de paix pour étendre l'empire et donner une paix sans fin au trône de David et à sa royauté... » (1). A peine a-t-il poussé un premier vagissement parmi les enfants des hommes, que les anges le célèbrent comme un gage de paix terrestre : « Gloire dans les hauteurs à Dieu ! et, sur la terre, paix, bienveillance pour les hommes » (2).

Nous faisons notres ces conclusions de l'auteur que nous avons cité plus haut : « Si le droit de guerre n'est pas en contradiction formelle avec l'Evangile, il est cependant opposé à l'esprit de la loi chrétienne ; dans notre opinion on ne peut le tolérer que comme une triste nécessité, comme on tolère la peste et les autres fléaux dont on cherche à combattre les désastreux effets, sans pouvoir en détruire la cause » (3). N'est-ce pas Isaïe encore qui parlant du « Père du siècle futur », prophétisait qu'il pacifierait les nations ? « Il sera leur arbitre et le juge des peuples nombreux ; ils forgeront leurs épées en socs de charrue et leurs lances en faucilles.

(1) Isaïe, IX, 5-7.
(2) Luc, II, 14.
(3) *Le Christianisme jugé par ses œuvres*, t. I, p. 464-465.

Une nation ne s'élèvera plus contre une autre, et l'on n'apprendra plus la guerre » (1). Du jour où tous les fils d'Adam, se conformant à l'esprit de Jésus et observant son précepte de l'amour des ennemis, mortifiaient leurs passions, cause de leurs rivalités, de leurs ambitions et de leurs luttes, puisque c'est « du cœur que montent les homicides », la guerre aurait vécu. L'âge d'or, chanté par les poètes et désiré par les sages, s'étendrait ici-bas. Et que serait-il sinon ce « règne de Dieu » que le Christ nous fait demander de « réaliser sur la terre », *adveniat regnum tuum, in terra !* Les vices de l'humanité, héritiers directs du péché d'origine, opposent, dit-on, à ce règne, un obstacle infranchissable. — Mais c'est à monter inlassablement à l'assaut de cet obstacle que Jésus invite les chrétiens, et leur Maître n'est pas un rêveur. Le règne de Dieu, avec ses virtualités et ses splendides promesses, voilà le but proposé à leurs efforts. Ils doivent tendre vers lui dans la mesure de leurs forces et des grâces reçues. Le Souverain Responsable se chargera du reste.

La paix entre les hommes est un postulat de l'Evangile « Il suffit de l'ouvrir pour voir que Jésus-Christ condamne toujours l'emploi des moyens violents pour la revendication d'un droit ; qu'il

(1) Isaïe, c. II, v. 4.

exhorte sans cesse ses disciples à la paix, à la pratique des vertus capables de les perpétuer parmi les humains, telles que la charité, le pardon des injures, l'amour des ennemis, le dévouement et le désintéressement dans les relations habituelles de la vie » (1). On objecte, il est vrai, ces paroles du Christ : « Ne vous imaginez pas que je sois venu jeter (*balein*) la paix sur la terre, je ne suis pas venu jeter la paix, mais un glaive. Car je suis venu séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la belle-fille d'avec la belle-mère » (2). La meilleure réponse à cette difficulté est le commentaire de Ménochius sur ces paroles : « Je ne suis pas venu apporter la paix voulue par les méchants ; ils s'imaginent vivre en paix quand ils peuvent librement vendre, acheter, vivre dans les festins et s'abandonner à tous leurs vices, sans crainte d'être troublés dans leurs divertissements. — Je suis venu apporter le glaive, la division, la guerre qui détruit cette fausse paix ; aussi ceux qui me suivent doivent-ils renoncer aux amusements qui plaisent aux courtisans du monde. Ce glaive c'est mon Evangile qui sépare les enfants devenus chrétiens des pères restés infidèles... » (3). Depuis que Jésus a proclamé solennellement, et avec tant d'insistance, la loi de l'amour des ennemis, la

(1) Laviron, *le Christianisme jugé par ses œuvres*, p. 468.
(2) Math., 34-35.
(3) Menochius in Math., c. x.

guerre doit être jugée une violation de la charité fraternelle : « Si les hommes s'aimaient les uns les autres, dit saint Chrysostôme, personne ne ferait du tort à son prochain ; on ne verrait ni meurtres, ni troubles civils, ni combats, ni fraudes, ni violences, ni aucun des maux qui désolent ce monde (1) ».

Le christianisme tolère la guerre comme il tolère les passions qu'il ne peut arriver à arracher du cœur humain, comme le médecin tolère la maladie qu'il ne peut vaincre. Mais son vœu et son effort est de la faire disparaître, tout au moins, de diminuer son horreur. Nous laissons à d'autres le soin d'exposer les doctrines et les institutions de paix qu'il a fait fleurir sur sa route durant les vingt siècles de son voyage, menant les humains vers l'éternité. Elles montrent de quel poids il a pesé sur la civilisation par sa morale de lutte contre les instincts brutaux, par son idéal de fraternité, de justice, de droit dont il a pénétré la pensée et les actions humaines ; par la chevalerie, les croisades, la trève de Dieu, la rédemption des captifs, les multiples associations de bienfaisance, et tant d'autres œuvres qui ont incorporé dans la société l'idée du respect et de l'amour, même de l'ennemi.

Concluons par ces justes paroles de Montesquieu :

(1) *In Homil ad Corinth.*

« Nous devons au christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne saurait assez reconnaître. C'est ce droit qui fait que parmi nous la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses, la vie, la liberté, la loi, les biens, et toujours la religion (1) ».

(1) *Esprit des Lois*, liv. XXIV, ch. III.

LIVRE IV

Jésus et l'exercice de l'Amour des Hommes

De l'exercice de l'Amour du prochain

SOMMAIRE : I. Toute la pragmatique des devoirs de charité est dans ce précepte : « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. » Ce n'est point un égoïsme raffiné. Tous les autres préceptes dérivent de celui-là : *a*) Ceux d'omission : Ne pas accabler les épaules du voisin, ne pas juger si l'on ne veut l'être. L'homme charitable est indulgent, tolérant, ne se met pas en colère contre les autres parce qu'il se connait. — *b*) Ceux d'action : 1) Faire passer le service de l'homme avant les observations rituelles, « le sabbat est pour lui ». 2) Aux plus petits, aux plus délaissés, doit aller avant tous autres notre amour : donc aux enfants dont il ne faut pas interrompre la marche vers le royaume. En les recevant on reçoit Jésus. Il est venu sauver « ce qui était perdu ». Au dernier jour il interrogera ses frères sur leur attitude à l'égard de tous les déshérités de la famille auxquels il se substituera.

Quelle tendresse dans ces terribles paroles du jugement envers la pauvre humanité! 3) Donner à qui demande, combler de bontés ceux qui vous nuisent. 4) Pardonner autant de fois qu'on nous a offensé : parabole du mauvais serviteur. 5) Recevoir le frère qui a péché contre nous comme le Père du Prodigue reçoit son fils. Se réconcilier avec ce frère avant d'aller à l'autel, sinon Dieu n'exaucera pas. On supprimera ainsi juges et prisons. 5) Corriger son frère en secret avant de le dénoncer. L'union des cœurs, condition de la paix avec Dieu — II. L'exercice de l'amour des hommes efface les péchés : beaucoup est pardonné à Marie-Madeleine, parce qu'elle a beaucoup aimé. — III. La limite de l'amour de l'homme est l'amour de Dieu et de toutes les grandes causes. En quel sens entendre « la haine d'un père ou d'une mère » qui est demandée. — Le spectacle d'une Humanité où règnerait l'amour demandé par le Christ à ses frères.

A la lumière de l'Évangile, nous avons exposé la théorie de l'amour du prochain. Il reste à en connaître l'exercice et la pratique. Nous savons quels doivent être le sentiment et la pensée du chrétien à l'égard de son frère ; voyons quelles doivent être sa conduite et son action. Nous réservons pour un autre chapitre la question de l'aumône matérielle.

Le principe qui semble dominer la pragmatique des devoirs de charité est énoncé par Jésus en saint Mathieu : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, vous aussi faites-le pour eux (1).» C'est au fond le commandement de l'amour : « aimez le prochain comme un autre vous-même »,

(1) Math., VII, 12.

descendant ici de l'idée et des sentiments vers l'acte (1). Je ne sais qui a observé que faire de notre moi le régulateur du bien à faire aux autres, était resserrer le domaine de la charité, et la réduire à un égoïsme raffiné. Elle ne serait plus qu'un don avec espoir de retour, voire de gros intérêts. — L'objection oublie qu'à ce moi on a d'abord imposé d'aimer Dieu de toutes les forces vitales, d'être sans compter au service du bien éternel. Faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent, c'est donc, non seulement satisfaire en eux nos propres et actuels besoins, toujours mesquins et limités, mais tous les besoins possibles, aussi étendus que variés, d'un cœur que seule la possesion de l'être souverainement heureux rassasie. Le champ où s'épanouit l'amour effectif de nos frères, au sens chrétien est sans frontières, puisque le besoin que nous-mêmes avons d'eux est, pour ainsi dire, sans bornes. Dans la sphère de la charité fraternelle agissante nous tenons ici, comme dit Jésus à propos

---

(1) Lorsque Kant pose à la base de sa morale altruiste cet axiome : « Agis de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée en loi universelle, » fait-il autre chose que modifier les termes de l'ordre évangélique? Des deux côtés le moi devient mesure et règle de notre attitude à l'égard des autres. N'oublions pas cependant que Jésus a d'abord mis ce moi sous la garde et la dépendance de l'amour de Dieu, Bien et Vrai souverains dont l'homme n'est pas l'auteur mais l'appréhenseur. Le moi n'est donc règle de l'amour et de l'action au dehors que s'il se plie à la norme éternelle.

de ce précepte et de son application, « la loi même et les prophètes (1). »

Les autres commandements ne sont que des applications de celui-là : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, vous aussi faites-le pour eux. » Ne soyez donc pas comme les pharisiens, ne chargez pas les épaules de poids que vous refuseriez pour vous. «Malheur à eux, ils accablent les hommes de charges qu'ils ne peuvent porter, et eux, d'un seul de leurs doigts, ils ne touchent pas aux plus petites (2) ». La violence rebute et éloigne. Qui ne cherche un cœur doux et compatissant à sa misère et à sa tristesse! Les emportés, les agités, les colères défigurent en eux l'image de Dieu, ordre et harmonie suprêmes. Donc « soyez doux », « soyez compatissants », « soyez pacifiques » (3). Qui ne craint d'être blâmé, jugé et condamné sans pitié ? Ce que vous redoutez pour vous, ne le faites pas aux autres : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés; pardonnez, et on vous pardonnera. Vous serez jugés comme vous aurez jugé. (*Par les hommes ou par Dieu qui achèvera ou refera leur jugement*). Vous serez mesurés de la mesure dont vous vous serez servis

(1) Math., VII, 12. Luc, VI, 31.
(2) Luc, XI, 46.
(3) Mathieu, V, 2-12.

pour les autres (1) ». Celui qui ravit à son frère le trésor de sa réputation, ou qui diminue même par la pensée sa valeur morale, en la dépréciant, détruit une égalité qui donne au lésé sinon le droit, du moins le prétexte, de compenser sur autrui la perte subie, et ainsi se rompt l'harmonie fraternelle. Le suprême juge rétablira l'équilibre en appliquant au ravisseur sa propre mesure. Puisqu'il n'a pas voulu aimer son frère en s'abstenant de le juger témérairement, il n'a pas droit à l'indulgence, et Dieu exercera contre lui la justice réparant le dommage.

Pourquoi l'homme charitable est-il indulgent, patient, tolérant ? Parce qu'il se connaît. Il fixe l'œil de sa réflexion sur sa conscience et il se voit tel qu'il est en ce clair miroir. Moralement grossier et inculte, embarrassé de mauvaises herbes et de pailles bonnes pour le feu, tout à sa misère, à ses péchés, à ses ronces et à ses épines, pour en débarrasser son champ, le loisir lui manque d'observer celui du prochain. N'ayant pu perdre son temps à l'étudier, à pénétrer ses intentions, il l'estime toujours meilleur que lui, qui se connaît dans sa triste et laide réalité. Ce n'est pas à ce scrupuleux scrutateur de sa conscience que Jésus pourra dire : « Pourquoi vois-tu le brin de paille dans l'œil de

(1) Math., VII, 1-5 et Luc, VI, 37-42.

ton frère, et ne sens-tu pas la poutre qui est dans le tien ? Pourquoi dis-tu à ton frère : Permets que je t'arrache le brin de paille de ton œil, alors qu'une poutre est dans le tien? Hypocrite, enlève d'abord la poutre de ton œil, ensuite tu penseras à enlever la paille de l'œil de ton frère (1) ». Les humbles sont nécessairement des indulgents et des fraternels. Celui-là seul peut juger et condamner dans la rigueur de la justice qui est sans reproche et sans imperfection. Qu'il se lève, l'homme qui aurait cette prétention !

Non seulement on ne peut juger et condamner ses frères si l'on ne se juge et condamne d'abord soi-même, il faut encore se garder de toute colère. La colère, ce déchaînement de la sensibilité contre qui nous offusque, prouve, elle aussi, qu'on s'ignore. Ne serions-nous pas plus calmes à constater les défaillances des autres, ou les ennuis qu'ils occasionnent, si nous nous regardions au miroir où se reflète notre vie, sans complaisance ? Nous y verrions que nous aussi sommes à charge par nos humeurs et nos défauts, et nous ferions ce que l'on voudrait qui nous fût fait ; nous serions tolérants et miséricordieux. Supposant toujours ces vérités, Jésus disait à ses auditeurs : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : tu ne tueras pas ; celui qui tuera sera

(1) Math., VII, 3-5.

punissable par le jugement. Mais moi, je vous dis *(à vous scribes à qui la lettre de la loi suffit)*, quiconque se met en colère contre son frère, sera punissable par le jugement (*il aura donc la même peine que celui qui tue*). Celui qui dira à son frère : Imbécile ! (*il ne s'agit plus des sentiments mais des manifestations et des éclats de la colère*) celui-là sera punissable par le sanhédrin (*tribunal supérieur au précédent*). Et celui qui lui dira : Fou (*dans le sens que ce mot a en hébreu de révolté contre Dieu*) sera passible de la géhenne du feu (1) ». *(En vouant ton frère à la damnation, c'est toi qui t'exposes à ce châtiment éternel).*

Ne pas juger, ne pas condamner, ne pas s'irriter, ne pas mal parler de son frère, sont des ordres d'omission. Jésus ne s'en contente pas. Il multiplie les ordres d'action. Aimer le prochain n'est pas rêver, avoir de beaux sentiments, ou se tenir à l'écart sans plus, mais poser des actes qui soient des services. Le Samaritain, ce type admirable et éternel de l'homme qui sait aimer, descend de cheval, se penche sur son frère, et verse l'huile sur ses blessures. Et l'autre samaritain venu sur la terre pour y trouver l'humanité, dépouillée aussi par des brigands et mourante, ayant aimé les siens jusqu'à la fin, après le dernier repas intime avec ses amis, se leva de table, prit un linge, en ceignit les

(1) Math., v, 20-23.

reins, et s'agenouilla devant eux pour leur laver les pieds. « Puis il reprit ses vêtements et, se recouchant à table, il dit aux siens : Savez-vous ce que je viens de vous faire ? Vous m'appelez maître, et je le suis. Si je vous ai lavé les pieds, moi votre Maître et Docteur, vous devez vous laver les pieds les uns des autres. Car je vous ai donné l'exemple afin que comme j'ai fait vous fassiez. En vérité, je vous l'assure, l'esclave n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Si vous entendez ces choses vous serez heureux en les faisant (1) ». Jésus estime la charité fraternelle un agenouillement et une mise de nous-même aux pieds des autres, « leur faisant ce que nous voudrions qu'il nous fissent ».

On lui reprochait de guérir les jours de Sabbat. Dans une synagogue où il enseignait, il avait redressé une femme courbée par « un esprit d'infirmité ». Le chef fut indigné et il dit devant l'Assemblée : « Il y a six jours pour le travail ; venez alors vous faire guérir, mais pas le jour du Sabbat. — Le Seigneur releva ces paroles en disant : Hypocrite, chacun de vous le jour de Sabbat ne délie-t-il pas son bœuf ou son âne de la crèche, pour les mener boire ? Satan avait lié cette fille d'Abraham voilà 18 ans, ne fallait-il pas la délier de sa chaîne même un jour

(1) Jean, XIII, 12-16.

de Sabbat » (1). Vous mettez le Sabbat après votre intérêt et le soin de vos bêtes, vous autorisez pour elles ce que vous refusez à votre semblable. « Hypocrites ! » faites donc aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent, à vous qui demandez tolérance, afin de violer le Sabbat au profit de votre bétail. L'amour de l'homme et son service passent avant les prescriptions légales et les exigences de vos troupeaux. « Le Sabbat est pour lui et non lui pour le Sabbat..... Quel homme ayant une brebis, si elle tombe dans une fosse, ne la saisit pour l'en tirer. Et combien vaut mieux un homme qu'une brebis ! Ainsi, il est permis de faire du bien le jour du Sabbat » (2). On a beau vouer son bien au service du temple, cette pieuse ruse ne dispense pas de l'obligation de secourir son prochain, surtout si c'est un père ou une mère. « Par elle, on abolit le commandement de Dieu, avec une tradition établie par les hommes ». On vendra les vases du temple et on diminuera le nombre de ses serviteurs, quand les besoins de notre prochain l'exigeront. Les obligations de l'amour laissent dernière elles toutes les obligations légales. « Le Sabbat est pour l'homme, non l'homme pour le Sabbat » (3).

(1) Luc, XIII, 14-17.
(2) Math., XII, 11-13.
(3) Cette question du sabbat et de la charité fraternelle se présente très souvent dans l'Évangile. Saint Jean, V. 16-47, VII, 19-24.

Il y a dans l'insistance à faire passer le soin de l'homme, même avant le culte religieux extérieur, une tendresse et un respect infinis pour notre nature. Jésus a été notre grand Ami et a voulu que tous ses frères en Adam fussent des privilégiés. Celui-là est éloigné de son esprit qui met la préoccupation des richesses, des intérêts, de l'art, de sa nation, avant l'amour de son semblable. Aucun être créé ne mérite d'attirer notre cœur comme l'homme. Il faut abandonner jusqu'au « Sabbat » et à l'holocauste pour courir à son aide et à son secours. Si nous comprenions combien Jésus a voulu que nous nous aimions ! « Comme nous-mêmes » et c'est tout dire !

Parmi nos frères, il s'en trouve qui exigent davantage nos services. Ce sont les plus petits et les déshérités. A eux, avant les autres, doit aller notre amour. L'enfant tout chétif de corps et d'âme, appartient à la grande famille humaine. Il est notre frère et celui du grand Aîné. Sa faiblesse et son impuissance lui assurent un titre de plus à notre sollicitude. Pour que nous l'entendions mieux, Jésus s'est, à peu près, substitué à eux. « Celui qui reçoit un petit enfant comme celui-ci, en mon nom, me reçoit » (1).

Les mères qui devinaient les sentiments du

(1) Math., xviii, 5.

Maître et l'avaient vu souvent sourire aux tout petits, franchissaient hardiment la foule. Leurs enfants sur les bras, ou les conduisant à pas menus, elles les approchaient de Lui, « afin qu'il les caresse (*apsetai*), étende sur eux les mains, et prie » (1). Oh ! cette prière du Premier-Né, comme elle devait être ardente, suppliante, pour que ses tendres frères fussent délivrés du mal et que la royauté de Dieu persévérât en eux ! Mais les disciples, encore à demi-païens ou pervertis par le pharisaïsme arrogant, ne comprenaient rien à ces attentions. Un enfant, à leurs yeux, n'était qu'un être désagréable et encombrant. « Ils traitaient durement et repoussaient celles qui les présentaient. Et Jésus, en les voyant, s'indigna ». Cette inintelligence des devoirs d'amour envers les petits révolta son cœur fraternel et, sévère, il dit s'adressant à tous : « Laissez les donc approcher de moi et ne les empêchez pas. Le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent : je vous le déclare, qui ne reçoit pas le royaume de Dieu comme un petit enfant, en sera exilé » (1). Cette naïveté, cette simplicité, cette droiture qui vous choquent est leur plus belle louange. Ils se laissent faire bonnement par la volonté de leur Père, sans subterfuges ou faux calculs. « Et après avoir passé ses bras au-

(1) Math., XIX, 13. Marc, X, 13.
(2) Marc, X, 14-15.

tour de leur cou (*enankalisamenos*), il étendit ses mains sur eux et les bénit » (1).

Que l'on ne se flatte pas d'être un ami de Jésus ni d'aimer son prochain, si l'on n'enveloppe de tendres soins ces jeunes pousses, espoir de l'humanité de demain. Nous devons les servir et éloigner d'eux tout mal, toute pierre où ils pourraient trébucher. « Qui scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendit à son cou une meule que tourne l'âne et qu'on le jetât au fond de la mer » (2). Quelle menace ! Mais il s'agit d'un fratricide et la victime du crime serait un être sans défense. Et Jésus insiste encore : « Faites attention de ne pas mépriser un de ces petits ».

Si abandonnés, si impuissants, si difformes qu'ils soient, ils ont droit à votre amoureuse sollicitude, en raison de ces faiblesses. « Sachez d'ailleurs, ajoute-t-il, que leurs anges voient continuellement dans le ciel la face de mon Père » (3). En les aimant, en les servant, vous aimez et servez Dieu qui a son regard et son sourire ouvert sur eux. « Le Fils de l'Homme, en effet, est venu sauver ce qui était perdu ». Paroles gonflées d'amour envers notre Humanité ! Afin de mieux se mettre à notre niveau et comme à la mesure de notre bassesse, Jésus ne dé-

(1) Marc, x, 15-17.
(2) Math., xviii, 6.
(3) Math., xviii, 10.

daigne pas cette appellation qui l'égale si bien à nous : *Le Fils de l'Homme !* Si grand et si petit à la fois, il a employé sa petitesse pour mieux incliner sa grandeur au niveau et au service de ses frères. Et il est venu nous aimer, se faire esclave de l'humanité, pour restaurer, « sauver », non pas les forts et les robustes qui n'en ont pas besoin ou qui trouvent toujours les moyens de se sauver, mais « ce qui était perdu », ce que les surhommes du Paganisme ou du Pharisaïsme méprisaient, les enfants, les pauvres, tous les abandonnés, tous les déshérités. Jésus, avec les siens, ira au bout du monde, il pénétrera dans les lieux obscurs et mal famés, où l'orgueil humain cache, maltraite, ou écrase de son mépris les petits dont il a honte, semble-t-il, et il les mettra sur le pinacle à la place de ceux qui y sont ; « il a abaissé les puissants et exalté les humbles ! » Le retour au bercail avec l'humanité régénérée, de ses brebis laissées de côté par l'insouciance et l'incurie des faux bergers, plus que par la faute des pauvres égarés, réjouira davantage le Fils de l'Homme, ce tendre pasteur, que la conservation des autres. « Que vous en semble ? Si un homme a cent brebis, et que l'une d'elles s'égare, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur les montagnes, pour aller chercher celle qui s'est égarée ? Et s'il la trouve, je vous le dis en vérité, il a plus de joie sur elle que sur les quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées.

De même ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux qu'il se perde un seul de ces petits » (1).

L'on explique maintenant pourquoi dans sa pensée l'exercice de l'autorité et du pastorat est conditionné par l'amour qu'on a pour lui. Qui l'aime, aimera le moindre agneau de son troupeau qui, tout chétif qu'il soit, lui est tendrement cher. Toi Pierre, puisque repentant de ta faute tu as appris par elle à connaître ta faiblesse et donc à compatir à celle des autres, puisque par ailleurs, tu déclares que tu « aimes », Jésus « plus que ceux-ci, fais paître ses brebis et fais paître ses agneaux », « fais paître les mères et fais paître les petits, les plus petits du troupeau » (2).

Un jour viendra solennel et terrible où le Grand Aîné de la race humaine, assis sur un tribunal, appellera à son jugement ses frères. Il les interrogera non sur leurs belles pensées, ni sur leurs nobles actions, ni même sur leurs pénitences, mais sur la mesure de leur amour envers les siens, en particulier envers les plus délaissés, les plus méprisés. Afin de bien marquer le prix qu'il attachait à cet amour et à ce service, il se constituera à la fois juge et accusateur, en s'identifiant à tous les déshérités de la famille, aux affamés de pain et de justice, aux

(1) Math., xviii, 12-15.
(2) Jean, xxi, 1-24.

errants et vagabonds sans asiles pour leur corps et pour leur âme ; aux miséreux et déguenillés n'ayant même pas de loques pour couvrir leur nudité matérielle et morale ; aux infirmes et blessés de la vie, que leurs fautes, leurs chutes et leur honte, avaient comme enfermés derrière d'épaisses murailles et séparés de la Société des hommes et de Dieu. Ecoutons le divin Compatissant, notre porte-voix responsable à nous tous, faibles et misérables par quelque endroit ; écoutons-le jugeant les hommes pour l'éternité sur la seule mesure de leur amour à l'égard des plus rebutés de la famille : « Venez, vous qui êtes les bénis de mon Père ; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; nu et vous m'avez vêtu ; malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous êtes venus vers moi... Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites » (1). Les affamés, les altérés, les vagabonds, les nus, les malades, les prisonniers, vous les avez négligés et honnis ; quelles que soient vos autres actions, vous n'avez aucun droit à habiter dans mes demeures, car à travers eux,

(1) Math., xxv, 31-42.

c'est moi que votre dédain atteignait et blessait. « Allez, maudits ! au feu éternel préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu ; j'étais malade et en prison et vous ne m'avez pas visité » (1). Oh ! les terribles paroles, mais aussi consolantes ! Elles surabondent de tendresse à l'égard de l'humanité. Qui aura le courage de haïr ce Frère béni à jamais qui nous a tant aimés ! Où est le misérable qui parle encore d'écraser l'infâme ? Pauvres, qui que vous soyez, et ne le sommes-nous pas tous dans la parenté d'Adam ? pressez-vous autour de Jésus confondus dans l'adoration et le remerciement. Aimez-le et désirez d'un désir ardent qu'il soit aimé des autres. C'est l'unique moyen pour vous de n'être point foulés par les puissants et les forts. Les Voltaire, les Renan, les Nietszche, n'en ont tant voulu à Jésus, que parce qu'il a ordonné de faire très exactement l'aumône à toutes les misères qui mendient. Ces égoïstes, à l'incommensurable dédain, seuls avec quelques rares exemplaires, s'estimaient dignes d'intérêt et d'amour. Leur orgueil et leur aveuglement fous les rendaient incapables de voir

(1) Math., xxv, 42-44.

leur indigence et le besoin qu'ils avaient de pitié et de miséricorde.

Premier observateur de sa parole durant sa vie, Jésus allait aux plus abandonnés parmi ses frères, aux perdus devant Dieu et devant les hommes. Il leur témoignait son amour et s'appliquait à les remettre dans le chemin conduisant au royaume. « Et les Pharisiens, et les scribes murmuraient » de ces marques de tendresse : « Cet homme, disaient-ils, accueille les pécheurs et mange avec eux » (1).

Le vrai chrétien marche sur les pas de son Maître. Il donne à qui a besoin sans tenir compte des solliciteurs. « A qui te demande donne ; ne te détourne pas de qui veut emprunter » (2). Il donne même sans espoir d'intérêt, sinon il ne différerait pas des pécheurs et des Gentils. L'abandon de son superflu aux nécessiteux opère en lui une vraie purification : « Donnez en aumônes votre superflu et tout sera purifié pour vous » (3). Qui ferme sa main devant la misère recevra le châtiment du mauvais riche (4).

Mais il faut faire un pas de plus dans la voie de la charité pratique. Comme nous devons aimer ceux

---

(1) Luc, xv, 2.
(2) Math , v, 42.
(3 Luc, xi, 41. Le texte grec porte *ta eonta* ce qui est dans vos plats ou au dedans de vous, pour votre purification.
(4) Luc, xvi, 16-31. Nous traiterons ailleurs la question de l'aumône matérielle.

qui nous nuisent, nous devons aussi employer nos mains et nos bras à leur faire du bien. « Comblez de bontés ceux qui vous haïssent ». Accablons nos divers persécuteurs sous le poids de notre charité, en oubliant leur méchanceté et leurs injustices à notre égard. Fermant les yeux sur leurs torts, nous obtiendrons ainsi que Dieu les ferme sur les nôtres et, sincères, nous lui dirons dans la prière que Jésus nous a enseignée : « Oubliez nos offenses comme nous oublions celles des autres ».

Mais laisser l'injustice dont nous sommes victimes suivre son cours, n'est-ce pas lassant ? Ne doit-on pas se révolter, punir l'offensé ou lui faire sentir notre dépit et notre mécontentement ? « Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère quand il péchera contre moi, sera-ce jusqu'à sept fois ? » (1), demandait un jour Pierre à son Maître. Il ne spécifiait ni la nature de l'offense, ni celle de l'offenseur. Le pardon n'a à tenir compte ni de l'une, ni de l'autre. Les Rabbis consentaient à pardonner trois fois au plus (2). Le maximum proposé par Pierre est le nombre sacré sept. Jésus lui répond : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois sept fois ». C'est là un nombre indéfini qui ren-

(1) Math., XVIII, 21-35.

(2) « Homini in alterum peccanti semel remittunt, secundo remittunt, tertio remittunt, quarto non remittunt. » *Talmud de Babylone*, Joma, LXXXVI, 2.

verse toutes les limites du pardon. Et le Maître incarne son enseignement dans une parabole : « C'est pourquoi le royaume des cieux est semblable à un roi ». Ce royaume représente l'empire de Dieu sur l'homme. Il commence dès ici-bas. Jésus passe de la réalité à la figure. En ce royaume il arrivera comme en l'autre où « un roi voulut faire rendre leurs comptes à ses serviteurs », tenus par contrat et situation à les lui fournir. Il n'exigera donc rien qui ne lui soit dû : « Quand il eût commencé à calculer, on lui en amena un qui devait dix mille talents ». Grosse dette ! Elle représentait 60 millions de francs. Un vulgaire serviteur de palais n'a pu la contracter, mais quelque gouverneur de province dans un vaste empire, un satrape qui, par ses concussions, privait le trésor public de ressources considérables. « N'ayant pas de quoi payer, son maitre ordonna qu'on le vendit, lui sa femme et tout ce qu'il avait, et que la dette fut acquittée ». La loi Juive autorisait cette sévérité (1). Ce maître est dur ! Mais il exerce la justice et doit aux autres cet exemple. Son pardon n'en sera que plus touchant puisque des intérêts si graves, le bon renom de son administration, la paix du royaume sont en jeu. Entendant la sentence, « Le serviteur tombe à terre, se prosterne devant lui et dit : « Seigneur aie pa-

(1) Levit., xxii, 2.

tience envers moi et je te paierai tout ». La loi permettait de ne pas urger le débiteur. Le voyan désolé, contrit au moins en apparence, menacé d'être séparé de « sa femme et de ses enfants », « le maître » qui était bon plus encore que juste « ému de compassion, le laissa aller et lui remit la dette ». « Non pas une partie, mais tout, et sur une simple prière, et sans se compenser par un châtiment, qui, *comme nous venons de le voir*, d'après l'usage et la loi, était sévère. La parabole, d'ailleurs, le montre assez par la manière dont le serviteur impitoyable traite son débiteur » (1).

« Mais celui-ci en sortant rencontra un de ses compagnons ». Notons-le, ce n'était pas un subordonné, quelqu'un qui eut contracté à son égard une dette en s'acquittant mal de sa charge, mais « un compagnon », un ami à qui il avait prêté par charité, pour lequel il devait donc être patient, peu exigeant, bien qu'en rigueur du droit il pût réclamer son dû. Et « ce compagnon lui avait emprunté cent deniers », cent francs ! Petite somme comparée à la dette qu'on lui a remise ! Mais que ce débiteur soit son compagnon, qu'il lui doive si peu, que lui, créancier, ait l'assurance morale de recouvrer son argent, rien ne le touche. Il se précipite sur le mal-

(1) Meschler. *Das Leben Unseres Herrn Jesus-Christ*, I, p. 509.

heureux, « il le saisit », et d'une voix où gronde la colère, « il lui crie, la main à la gorge : Paie ce que tu dois ». Son compagnon ayant pu se dégager de l'étreinte terrible « tomba à terre, et le supplia en disant : Aie patience avec moi, et je te paierai ». En ces mêmes termes, l'homme, debout maintenant, « implorait tout à l'heure son seigneur ». Mais quelle différence d'accueils ! Comme la méchanceté, la dureté intraitable du chétif créancier met en relief la bonté, la condescendance du Roi ! « Il ne voulut pas avoir patience » et pour cent deniers « il jeta le pauvre homme en prison, en attendant qu'il eût payé sa dette ». Et le moyen de la payer loin de chez lui ?

Quelle cruauté en ce ministre et après avoir été si humainement traité par son prince ! Ce contraste frappa sans doute vivement les témoins et ils en parlaient entre eux. « Ayant assisté à la scène, dit la Parabole, les compagnons du pauvre malheureux furent vivement attristés » pour leur maître et pour lui, très estimé et aimé. « Ils vinrent et racontèrent au souverain tout ce qui s'était passé ». Celui-ci ne put croire à tant de méchanceté et d'ingratitude. « Il fit appeler ce serviteur et lui dit : méchant serviteur, je t'avais remis en entier ta dette parce que tu m'en avais supplié ». Tu n'y avais aucun droit, j'ai eu compassion de toi et de tes enfants malgré l'énorme préjudice que tu causais à mon trésor.

« Ne devais-tu pas aussi avoir pitié de ton compagnon comme j'ai eu pitié de toi ? » Ignores-tu que la loi de charité est de faire aux autres ce que nous voulons qu'ils nous fassent ? « Et, irrité, il le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eut payé toute sa dette». La punition fut exemplaire. Qui voudrait soutenir qu'elle ne fut pas méritée ? La vengeance dura longtemps, car la dette ne dut pas être payée en un jour.

« Ainsi, dit Jésus, mon Père céleste vous traitera si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur ». Mon Père, « notre Père », ce roi de la parabole, qui est bon même pour les ingrats et les méchants », a pris patience, écouté vos supplications, et vous a remis tant de dettes, et graves, qu'il pouvait exiger ! A votre tour, remettez aux autres leurs créances, petites en comparaison de la vôtre. Si vous vous y refusez, il agira comme le Roi fit avec le mauvais serviteur. Car il est implacable quand on refuse d'aimer effectivement ses enfants. Et il faut leur « pardonner du fond du cœur », oubliant les offenses pour toujours. S'il reste de l'animosité, le désir d'une petite vengeance au moment opportun, votre pardon vient du bout des lèvres, non du « fond du cœur ». Il déplaît au Père et il aura raison de vos subterfuges.

A l'égard de ces créatures coupables, Dieu agit comme le Père du Prodigue à l'égard de son fils. Il passe

condamnation sur les fautes du passé pour l'embrasser et le combler des dons et de caresses. Il est trop heureux de le voir retourner à son logis et à son affection ! S'il ne l'aime pas plus qu'avant, au moins lui donne-t-il des marques plus extérieures de tendresse en le revoyant sous le toit paternel. Ainsi quand notre frère, après d'injusjes exigences, nous a tourné le dos pour aller livrer à d'autres son amour, nous ne devons pas le haïr et il faut lui garder toujours une place au foyer de notre cœur. Et si plus tard, de loin, nous l'apercevons qui, timidement, essaie de nous rejoindre, imitons le Père du Prodigue, « touchés de compassion, accourons et jetons-nous à son cou, pour le couvrir de baisers » (1). Allons au-devant du repenti. Embrassons cet ennemi, cet ingrat, comblons-le de bienfaits à rendre jaloux les amis qui ne nous ont jamais quittés, comme fut jaloux le bon fils resté avec son père. S'ils sont étonnés des témoignages d'amour que nous réservons à qui nous a fait tort, à ce calomniateur, à cet envieux, disons-leur avec le Père de la Parabole : « mes amis, vous êtes toujours avec moi et tout ce que j'ai vous appartient ; mais l'autre était mort il faut donc être en liesse et se réjouir, car il est ressuscité ; il était perdu et le voilà retrouvé ».

La réconciliation, en effet, l'oubli réciproque et

(1) Luc, xv, 11-32.

sans condition des torts, sera le signe où l'on reconnaîtra que nous pardonnons « du fond du cœur ». Ce devoir prime tout, même celui de l'holocauste à Dieu. Inutile d'approcher de son autel si vous n'êtes pas en paix avec votre frère, car « le commandement d'aimer le prochain est semblable au commandement d'aimer Dieu ». Quelle insistance partout sur l'urgence et l'obligation sacrée, divine, de la charité fraternelle ! Quelle humanité du christianisme ! Comme il doit plaire aux cœurs bien nés par ce respect et cette tendresse qu'il impose à l'homme pour l'homme ! Ecoutons le Maître parlant à nouveau en membre de notre fraternité. « Si tu présentes ton offrande à l'autel et si, là, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse-donc ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec lui, ensuite reviens présenter ton offrande » (1). « Si tu te souviens » de la brouille, car si tu t'en étais aperçu avant il ne faudrait même pas rentrer au temple. Le Père n'agréerait jamais l'offrande de qui nourrirait en son âme une aversion. Cette offrande ne serait qu'un simulacre puisque la haine fraternelle empêcherait l'élan sincère du cœur vers Dieu. L'homme ne vole vers lui, comme l'oiseau vers l'azur, qu'avec deux ailes (2).

---

(1) Math., v, 23-25.
(2) Math., v, 25-27.

Et Jésus insiste sur sa leçon. (1) « Mets-toi au plus tôt en bonne intelligence avec ton adversaire, pendant que tu es en chemin avec lui, de peur que ton adversaire ne te livre au juge et que tu ne sois mis en prison. Je te le dis en vérité, tu ne sortiras pas de là que tu n'aies payé la dernière pièce. » Il n'y a de juges et de prisons que parce que les hommes pleins de l'idée de leurs droits ne veulent pas céder

---

(1) Après ce que nous venons d'écrire en nous référant très exactement à l'enseignement de l'Evangile, on peut peser à son poids la justice d'appréciations comme celle-ci : « Les chrétiens conséquents n'aiment l'humanité que par contre-coup, et après un détour. Imaginez que pour rattacher les hommes les uns aux autres, on veuille faire passer par une étoile le fil qui les relie : la force ne risquerait-elle pas de se perdre en route, ou de rester, pour la plus grande part, adhérente à l'étoile? » *Votre comparaison, cher monsieur, s'appuie sur une un faux supposé : le deuxième commandement* EST SEMBLABLE AU PREMIER : *le fil dont vous parlez doit aller vers l'étoile et vers les hommes. A cette condition seule le chrétien réalise la loi d'amour.* — Ce que le même auteur ajoute n'est pas plus équitable : « C'est de ce mystérieux individualisme que les solidaristes se défient, et c'est en y pensant que M. Mabilleau allait jusqu'à dire au *Congrès de l'Education Sociale*, que la solidarité qui implique une dépendance réciproque des personnes, est incompatible avec les principes du christianisme : ne semble-t-il pas que chaque être, dans ce système, ne connaisse que soi et Dieu. » Bouglé. *Le Solidarisme*, p. 18-19. Même erreur chez M. Fouillée : « La charité chrétienne, écrit-il, ne fut pas vraiment l'amour de l'homme, mais celui de Dieu et des hommes pour Dieu. Le christianisme ne croit pas que les hommes portent en eux-mêmes le principe de leur union réciproque, qu'ils sont amis par leur nature essentielle et ennemis seulement par les accidents ou les nécessités de la vie. » *La Science Sociale contemporaine*, p. 331. Pour mieux attaquer la charité chrétienne on n'hésite pas à la dénaturer.

ou reconnaître leurs torts. Des tiers sont obligés d'intervenir qui tranchent les différends par la force et les châtiments, mais sans pacifier les cœurs. La punition de l'une des parties, méritée ou non, ne laisse que rancune dans l'âme. Si l'on savait s'aimer on se pardonnerait, et que de difficultés seraient aplanies! Tous y trouveraient avantage. Juges et cachots deviendraient inutiles. La conscience ne devrait-elle pas suffire à découvrir le juste et l'injuste? Si notre examen était sincère, nous et les autres confesserions nos torts réciproques, nous nous ferions les concessions nécessaires et tout se remettrait en place. « Pourquoi ne discernez-vous pas vous-même ce qui est juste » (1)? Voici un appel à la conscience personnelle, supposée droite et éclairée, qui, s'il était entendu, éviterait procès, disputes et haines. On peut se tromper, fruster le prochain de son bien matériel ou moral, mais un instant de réflexion pour reconnaître la justice où elle est, et l'on s'empresse à la réaliser sans y être forcé du dehors : « Lors donc que tu vas avec ton adversaire devant le magistrat, tâche en chemin de te dégager de lui, de peur qu'il ne te traîne devant le juge, que le juge ne te livre à l'exécuteur, et que l'exécuteur ne te mette en prison ». Si, discernant ce qui est juste, tu l'avais accordé, cédant

(1) Luc, XII, 57-59.

au besoin même de ton droit, tu aurais évité d'être traîné devant le juge et dans la prison, « d'où tu ne sortiras pas que tu n'aies payé jusqu'à la dernière pièce. »

Socialement, la portée de telles leçons est immense. Le jour où on les écouterait, les cités humaines seraient pacifiées. En attendant, efforçons-nous vers cet idéal. La parole de Jésus est un gage de tranquillité et de bonheur pour nos sociétés temporelles. Elle tue les discordes en les étouffant dans l'amour.

Pour atteindre ce but, le maître a insisté sur un autre moyen. Au lieu de nous irriter contre notre frère, de nous plaindre à tout venant des torts qu'il a eus, de les grossir en chemin, augmentant ainsi notre rancune, pendant que de son côté il se venge de nos médisances, de nos calomnies, allons vite le trouver, expliquons-nous fraternellement, et s'il a été injuste, montrons-le lui sans aigreur : « Si ton frère a péché contre toi, va et reprends-le entre toi et lui seul(1) », afin que son amour-propre n'étant

(1) Math., xviii, 15, 16. Voici le beau commentaire de saint Augustin sur ces versets. « Pourquoi le reprends-tu ? Parce que tu as personnellement à souffrir de son péché qui t'offense ? Loin de toi pareille pensée. Si c'est par amour-propre que tu le reprends, tu ne fais rien. Si tu le reprends par amour pour lui, tu agis fort bien. Note dans les termes évangéliques eux-mêmes, quel amour doit te guider, le tien ou le sien. S'il t'écoute, dit le texte sacré, tu as gagné ton frère. Ainsi c'est en vue de lui que tu dois agir

pas blessé tu puisses, en ce tête à tête, le faire convenir de son tort. Que d'inimitiés et de haines même entre chrétiens, nées d'un froissement, de faux rapports, de malentendus, qui s'éternisent et disparaîtraient dans une entrevue amicale. « S'il t'écoute et s'il témoigne du regret tu as gagné ton frère ». Quel gain inestimable celui-là! Ne vaut-il pas tous les trésors? Il nous donne le cœur d'un homme, ce fils de Dieu, et nous épargne les ennuis de la mésintelligence entre membres de la famille. « Pardonnez lui » sans trêve, et s'il vous offense sept fois dans un jour, et que sept fois il revienne à vous, en disant : « je me repens », pardonnez-lui. » « S'il revient à vous », cela suppose que vous avez été à lui pour le reprendre seul à seul. Pardonnez-lui sept fois et plus; que l'aveu de son tort soit son meilleur châtiment.

Dans toute société d'hommes dignes d'être des « frères », ce procédé devrait avoir plus d'efficacité que les dénonciations clandestines, suivies de réprimandes publiques. Celles-ci, soutenues par l'auto-

---

pour le gagner. Faisant ainsi tu le gagneras, si tu ne l'avais pas fait il serait mort. Pourquoi la plupart méprisant ces péchés disent-ils : Qu'ai-je fait de grave? J'ai péché contre un homme? Ce n'est pas chose de peu d'importance de pécher contre un homme. Veux-tu voir comment en péchant contre un homme tu te perds? Si celui que tu as offensé te reprend entre toi et lui seul et si tu l'écoutes, il t'aura gagné. Qu'est-ce à dire il t'aura gagné? Si tu ne t'étais pas perdu il ne t'aurait pas retrouvé ». Saint Augustin. *Sermo 16, de Verbis Domini*, t. 10.

rité, peuvent guérir le mal extérieurement. Elles ne le tuent pas dans sa racine et font germer les longs ressentiments.

Pour reprendre votre frère, il n'est pas nécessaire qu'il ait directement péché contre vous, il suffit que sa faute vous soit un peu connue. Si vous savez être patient et prudent, montrer au coupable les inconvénients et les hontes de son erreur, il vous écoutera. Devinant votre courage et votre dévouement à remplir une besogne ingrate, malaisée, il sera touché. Vous fléchirez son obstination mieux que par d'inutiles colères.

S'il vous repousse et ferme l'oreille à vos fraternels avertissements, « s'il refuse de vous écouter, prenez avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit réglé sur la parole de deux ou de trois témoins. » Quand le coupable ne se laisse pas convaincre de son tort, il sera bon que celui qui le reprend se fasse accompagner par des hommes qui appuieront la justesse de ses observations et leur donneront plus de poids. « S'il refuse de les écouter, dis-le à l'Église ; et s'il refuse aussi d'écouter l'Eglise, qu'il soit pour toi comme un païen et un publicain. » Puisqu'il s'opiniâtre à ne pas tenir compte de la réprimande faite si doucement, il ne reste plus qu'à l'exclure de la communauté. Trancher les difficultés, assurer la paix entre les frères est une des plus nobles prérogatives de l'Église.

Et voulant montrer qu'il n'a en vue ici que la concorde des âmes, le Maître insiste sur une parole sans doute déjà dite : « Je vous répète que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux » (1). L'union parfaite des cœurs assurerait à l'humanité le bonheur qu'elle a le droit d'espérer ici-bas. Beaucoup de nos misères viennent des jalousies, des haines, des rivalités, qui nous arment les uns contre les autres et nous ensanglantent, traînant à leur suite, pauvreté, rancunes et deuils. L'égoïsme n'est-il pas l'ouvrier responsable de la plupart de nos ennuis ? « Partout où deux, ou trois sont réunis en mon Nom, je suis au milieu d'eux ». Les pacifiques étant les Fils du Très-Haut et Jésus leur Aîné, le Prince de la Paix, ceux qui s'accordent entre eux sont ses frères de choix. Ce doux, ce miséricordieux, ce calme, qui ne crie pas, qui n'éteint pas la mèche qui fume encore, est le modèle et le trait-d'union des doux, des miséricordieux, des pacifiques. « Partout où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux ». Ils sont réunis en son nom puisque c'est l'amour qui est leur lien.

L'exercice de la charité efface les péchés. Nous avons entendu la parole du divin Docteur à propos

(1) Math., xviii, 19.

de l'aumône. Celle qu'il dit à Madeleine est-elle moins expressive ? « Beaucoup lui est pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé ». Sans doute il s'agit ici de l'amour de Dieu, mais il n'atteint le terme suprême de tout légitime amour qu'en passant par la personne du divin incarné. C'est parce que Madeleine, le cœur brûlant de pure flamme, a traduit ses sentiments dans le service et les soins du Christ, c'est parce qu' « elle apporta un vase d'albâtre plein de parfum et que, se tenant derrière ses pieds, elle pleura, se mit à les arroser de ses larmes, et les essuya de ses cheveux, les baisant et les oignant de ce parfum », que Jésus dit aux pharisiens : Les soins de cette femme réparent vos oublis à vous qui n'avez donné ni l'eau pour me laver, ni le baiser, ni l'huile ; aussi « ayant beaucoup aimé, elle l'a montré, beaucoup lui est pardonné ». Le pardon est un aiguillon à l'amour et l'amour l'appel du pardon.

Quelle règle pose le Fils de l'Homme de venu juge de son frère, pour discerner les boucs et les brebis, ceux qui doivent être à sa droite et à sa gauche, ceux qui, ayant leurs péchés effacés posséderont « le royaume préparé dès l'éternité » ? Celle de l'amour actif, des services fraternels. Seul celui qui aura nourri, désaltéré, recueilli, vêtu, visité Jésus dans les siens, sera tenu pour purifié et reçu au festin avec la robe blanche des élus.

Mais en aimant l'homme il ne faudra jamais oublier l'amour dû à Dieu. L'un et l'autre se complètent et s'achèvent, puisque le deuxième commandement ressemble au premier. Le précepte ne s'accomplit pas dans un acte où Dieu ou l'homme s'excluent. En ce sens la charité fraternelle a des limites. Elle ne peut s'étendre hors des frontières où Dieu et sa volonté sont méconnues. S'attacher aux hommes et à leurs intérêts jusqu'à négliger les obligations qui nous font dépendants du Père, ne sera jamais aimer chrétiennement. Envers ceux à qui nous devons la vie, ou qui nous la doivent, qui sont de notre sang, nous avons des devoirs personnels d'affection et de sollicitude. Mais enchaîner et subordonner la cause de Dieu, la cause du Christ, la cause de l'Humanité, la cause de notre Patrie, la cause de l'Eglise, la cause de notre devoir d'homme et de chrétien à l'amour de ces êtres chers, nous est nterdit même aux dépens de notre tranquillité, même aux dépens de notre honneur. « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive », dur acier qui tranche impitoyable les entraves que les liens de la chair mettent entre nous et le devoir. « Je suis venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère ; et les ennemis de l'homme seront ceux de sa maison... ». Entre Jésus, les lois de son royaume et un père, une mère, un fils ou une fille, une femme ou un mari, notre

amour et notre action ne peuvent hésiter. « Qui aime son père, sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi... » (1). Comme toujours, avant d'enseigner, le Maître avait fait. A son père et à sa mère qui l'avaient trouvé parmi les docteurs et lui reprochaient l'inquiétude occasionnée, que répondit-il ? « Ne devais-je pas être aux affaires de mon Père ! » qui passent avant celles de la famille. En imposant aux siens de préférer les intérêts de Dieu, de l'Eglise, de l'Humanité, de la Patrie à ceux des êtres les plus proches et les plus chers, Jésus prévoyait qu'on ne les comprendrait pas et qu'ils seraient mal vus, même chez eux. « Le frère livrera son frère à la mort; et le père son fils; et les enfants s'élèveront contre leurs parents et les feront mourir. Et vous serez en haine à tous à cause de mon nom. » Le dévouement aux grandes causes, s'il n'apporte à nos parents un avantage matériel ou honorifique, est d'ordinaire peu apprécié et parfois combattu. « Mais celui-là sera sauvé qui persévèrera jusqu'à la fin. »

L'on voit donc comment il faut entendre cette « haine » d'un père et d'une mère dont parle Jésus. Qui commanda d'aimer les ennemis ; qui renouvela le précepte sinaïtique d'honorer les auteurs de la

(1) Math., x, 37.

vie et fit défense de consacrer à Dieu les biens qui leur sont dus, déclarant odieuses certaines pratiques du Corban à leur détriment (1); qui avant de mourir confia sa mère sans appui à la tendresse de Jean, n'a pu donner l'ordre de « détester » les plus proches parents. Seulement il voulut que nous prenions parti pour lui, représentant des causes éternelles, quand nos familles refuseraient de marcher dans cette voie. L'expression « haine » est une simple image marquant le sacrifice complet. Les grands intérêts de ce monde et de l'au-delà, étant en question, le chrétien oublie ce qu'il a de plus cher, un père, une mère, des enfants, des frères ou des sœurs, une femme et un mari, pour les sauvegarder. Et, en ce sens il est vrai de dire avec Fénelon « qu'on se doit plus à la famille qu'à soi-même, plus à sa patrie qu'à sa famille, et plus à l'humanité qu'à sa patrie. »

A la lumière de ces idées qui ne sont pas miennes, mais de l'Evangile, on peut aisément se prononcer sur une thèse comme celle du *Tribun* de Paul Bourget. Elle est clairement formulée au troisième acte de ce drame.

« *Portal.* — La nuit que je viens de passer sera une date dans mon existence; quelque chose a été touché en moi que je ne retrouverai plus : cette foi totale, complète, absolue dans mes idées. J'étais

(1) Math., xv, 4.

seul, j'allais et venais dans cette chambre, je regardais en face l'action que j'avais commise en ne livrant pas mon fils au procureur de la République, que j'avais appelé pour cela. Je me disais : « Je vais le rappeler »; je me supposais de nouveau en face de lui et, en face de lui, je serais aussi incapable que la veille de lui livrer mon enfant! Et pourquoi cette impossibilité? Parce qu'il y a entre un père et un fils un lien de chair et de sang indestructible : la famille. Laisse-moi parler. Si la famille est ce fait de nature irréductible, fondamentale, indestructible, j'y insiste, que devient notre doctrine à nous, qui voulons construire la société sur l'individu et contre la famille?

Bourdelot. — Oui, au nom de la justice.

Portal. — Et si cette solidarité entre les fils et les pères était la loi même de la vie, si c'était la justice, si en essayant de lutter contre, nous tentions l'impossible? et pas seulement l'impossible, le monstrueux? »

L'opposition à la doctrine chrétienne est flagrante. Et qui ne voit d'ailleurs que sous le fallacieux prétexte de combattre l'individualisme, avec une conception aussi étriquée de la famille, c'est au fond à la société elle-même qu'on s'attaque, puisque son intérêt et son salut doivent capituler devant les intérêts de la famille. Un religieux l'a dit excellemment : « Ce n'est pas l'individualisme qui est vaincu

dans le *Tribun*. C'est l'esprit collectif, ou, si vous voulez, l'esprit solidariste, dans ce qu'il a de plus large, puisque, en fait, le héros de M. Paul Bourget sacrifie l'intérêt social, qui lui commandait de faire justice contre son propre fils, à l'intérêt familial, lequel est plutôt une forme un peu élargie de l'individualisme. Individualiste, *Le Tribun* l'est du commencement à la fin de l'action. Et le moment où il l'est le plus, est justement celui où l auteur s'imagine qu'il cesse de l'être » (1).

*
* *

Quel spectacle que celui d'une humanité où circulerait d'un cœur à l'autre la flamme d'amour ! Tous les fils de la nombreuse famille seraient unis dans le Christ, leur modèle et leur bien-aimé, par Lui ils posséderaient le Père, confondus en une merveilleuse unité. Alors s'accomplirait le vœu de ce divin Ainé. « Que tous ils ne soient qu'un, comme vous Père êtes en moi, comme moi je suis en vous » (2). Ce n'est là qu'un vœu, mais à sa réalisation nous devons tendre sans lassitude. Si les premiers parents n'avaient pas péché, le soleil, les fleurs et la charité fraternelle auraient réjoui notre terre d'un perpétuel sourire. Les nuages, les épines,

(1) P. Berthet.
(2) Jean xvii, 1-26.

les haines, l'ont attristée depuis. Parmi les ténèbres et les discordes la voix pénétrante du Fils de l'Homme s'est fait entendre, conviant ses frères à s'aimer d'amour profond et conquérant. Heureux les pacifiques ! Heureux les doux ! Qui méprise un de ces petits me méprise ! Quelles paroles celles-là et nouvelles, tombant dans ce va-et-vient de passions, d'intérêts, de colères, de haines et de meurtres. Heureuse faute, après tout, qui nous a valu un tel Maître et une telle leçon ! Le « qu'ils soient un » n'est qu'un souhait ardent, mais pas un chrétien digne de cet honneur, qui ne désire faire aboutir autant qu'il le peut dans sa vie et dans les vies qui dépendent de la sienne, cette espérance ! Qu'il ne se flatte pas d'être disciple de Jésus celui qui ne croit pas à l'amour, celui qui compte sur la seule force pour pacifier les hommes. La force contraint, l'amour délivre. « Tant que la loi éternelle de l'amour, a dit très éloquemment Herron, ne sera pas écrite dans les cœurs, que nous n'aurons pas pris pour devise *qu'il vaut mieux donner que recevoir*, que l'on ne trouvera pas plus de joie *à servir qu'à être servi,* la meilleure de toutes les législations humaines sera impuissante à enfanter la justice sociale et la paix industrielle. Tant que les hommes seront assez fous pour compter plutôt sur l'efficacité des lois que sur l'application de la loi d'amour, le sang d'Abel continuera à crier vengeance ; aussi long-

temps que la paix de Dieu ne les aura pas amenés à croire en Jésus-Christ comme au dernier terme de l'histoire humaine, au nœud de tous les problèmes, et n'aura pas lié leurs mains autour de sa croix, ce grand symbole de l'oubli de soi-même, la seule loi capable de faire régner à jamais l'ordre et la paix, la confiance réciproque et la fraternité universelle, le mécontentement et la tristesse, l'injustice et la cruauté déshonoreront le jardin du Seigneur » (1).

(1) G.-D. Herron. *Christianisme Social.* La porte ouverte, p. 158.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-propos..... VII

LIVRE Ier

Jésus et la loi générale de l'amour des Hommes

CHAPITRE Ier. — **La loi intérieure d'amour et son double objet**

SOMMAIRE : I. Trois royaumes au sens de l'Évangile : intérieur : la conscience; extérieur et présent : l'Église; extérieur et futur : le Ciel. Ils se commandent et s'appellent l'un l'autre. — Les Juifs attendent un royaume qui « frappe le regard » et ne comprennent rien à celui qui est « au dedans de nous, » ayant vidé leur religion d'âme. La longue lutte des fils de l'Esprit en Israël contre cette matérialisation. — Le Paganisme introduit par le Pharisaïsme dans la cité sainte, car il est le triomphe de la parade et de la formule. — Les trois frères : le Pharisaïsme, le Paganisme et le Positivisme. — II. Dans le royaume intérieur Dieu a promulgué la loi d'amour. Sa nature. Elle a un double objet : tu aimeras ton Dieu, tu aimeras ton prochain. — L'amour, pour Jésus, est le ressort qui met en branle l'être moral, d'où la supériorité sociale du Christianisme..... 1

CHAPITRE II. — **La loi d'amour du prochain**

SOMMAIRE : I. Le deuxième commandement est semblable au premier. Pourquoi ? Qui n'aime pas Dieu, n'aime que lui-même. — II. Quelle est la mesure de l'amour du Prochain ? — Nous

Pages

devons l'aimer « comme nous-même ». Portée de ces paroles. — III. Quel est ce prochain ? Pas l'animal, mais *l'homme*. Attachement exagéré aux bêtes condamné. — IV. Quel est l'homme que nous devons aimer ? Tout homme, quelqu'il soit. Restriction du sens du mot « prochain » par le Pharisaïsme. — La parabole du bon Samaritain : L'homme dépouillé, blessé est un homme sans plus ; le prêtre, le lévite passent outre, un Samaritain, du peuple abhorré par les juifs, s'arrête pour soigner le blessé. — Il faut, non seulement penser, mais agir comme lui. — Cette leçon condamne les écoles juives ; elle nous apprend que le bien n'est pas l'apanage de qui le symbolise. La parabole est aussi une défense des « blessés » de l'Humanité contre les dédains des Païens et de tous les Nietzschéens. — Le soin de tous les blessés indistinctement sur les champs de bataille..... 15

LIVRE II

Jésus et les degrés dans l'amour des Hommes

Chapitre Ier. — Jésus et ses parents

SOMMAIRE : L'humanité forme un ensemble de cercles concentriques à travers lesquels doit rayonner notre amour, mais avec une intensité décroissante : Cercle des parents, des amis, des compatriotes, de tous les humains. — Le cœur du Christ rayonne son amour jusqu'à l'extrémité de ces cercles. — Il aime ses parents. Il « leur est soumis ». L'amour seul s'incline. Il leur rend les devoirs d'affection. Sa conduite envers sa mère et envers les mères. — Il remplit les devoirs d'assistance..... 39

Chapitre II. — Jésus et ses amis

SOMMAIRE : I. Les compagnons de vie et d'apostolat. — Le cœur du Christ et les sympathies naturelles. — Il aime passionnément les élus de sa tendresse. Son dernier discours aux

Pages

siens. Sa prière à son Père en leur faveur. « Je me sanctifie pour eux » : fin sociale de la sanctification personnelle. — Intimité de Jésus avec ses amis : il s'associe à leurs joies et à leurs peines; il leur découvre ses secrets. Quel coup dut lui être la trahison du Judas; « ami pourquoi es-tu venu? » — Le regard de Jésus sur Pierre coupable et les larmes de l'apôtre. — Il fait reposer les siens après leur labeur. — Pourquoi Pierre pleurait-il en rencontrant un homme endormi? — Jésus lave les pieds à ses amis; il ne veut pas qu'on confonde leur cause avec la sienne. — II) Les préférés entre les amis. — La loi des affinités. — *a*) Le jeune homme que « Jésus regarda et qu'il aima ». — *b*) Lazare. Le message des sœurs : l'apparente indifférence de « celui qui l'aime. » — « Notre ami dort ». — Les larmes de Jésus devant le tombeau : il n'en rougit pas. La résurrection de Lazare est le miracle de l'amitié. — *c*) Jean le bien aimé entre tous. Son appel. La conformité de sentiments entre les deux amis. Jésus lui révèle ses plus intimes secrets; il l'admet à toutes les faveurs. — Jean se réclame de ses privilèges pour adresser à l'ami des demandes indiscrètes. — Au dernier repas il incline sa tête sur son sein et l'interroge sur le traître. Il rend d'ailleurs en affection ce qu'il reçoit : il est près de Jésus à Gethsémani, chez Anne et au Golgotha où il accepte la garde de la mère de son ami. — Il court plus vite que Pierre au tombeau. — Il reconnait Jésus sur la grève. Question de Pierre sur le sort qui lui est réservé. — Réponse mystérieuse. — Son évangile est l'évangile de l'amitié. — *d*) Les saintes femmes, en particulier Marie de Magdala. Comment elle témoigne à Jésus son amitié. Jésus prend sa défense contre les Pharisiens chez Simon le Lépreux. — Elle est auprès du crucifié mourant. Elle court au tombeau, le trouve vide et demande ingénuement à celui qu'elle prend pour le jardinier, où on l'a mis. Marie!.... 47

Chapitre III. — Jésus et sa Patrie

SOMMAIRE : I. Il aime sa petite patrie (*patrida autou*). Sa pensée dut souvent se reporter vers Nazareth. Quelque temps après l'avoir laissée il y revint. — « Selon sa coutume » il rentra à la synagogue le jour du sabbat et y lut les Ecritures à son tour, en les expliquant. — Etonnement, admiration

Pages

et jalousie de ses compatriotes. Ils le chassent. Il fait cependant en leur faveur deux guérisons. — II. Il aime la grande Patrie juive. — *a*) Il lui reconnaît le privilège de donner au monde « le Salut » (*sôteria*). — *b*) C'est à elle qu'il se dit envoyé et à elle il envoie d'abord ses apôtres. — *c*) Il ne vit pas en marge de la société Israëlite : on le circoncit, on le présente au Seigneur. — Il observe les lois juives : il n'est pas venu les abolir ; il paie le didrachme pour le temple et l'impôt aux vainqueurs. Il assiste aux fêtes du Temple, va à la synagogue les jours de sabbat. — Caractère juif de sa prédication. Il connaît les usages et les dictons populaires. — *d*) Il vénère les Ecritures comme un vrai juif ; il s'appuie sur elles pour confondre ses ennemis. — *e*) Il est fier de ses grands ancêtres et s'en réclame : Abraham : « le sein d'Abraham », « les fils » et « les œuvres d'Abraham ». Jacob, Moïse : « accusateurs des juifs », « la chaire de Moïse ». — Chaîne ininterrompue reliant le présent au passé : le Désiré des nations en est l'anneau invisible. « Le Fils de David ». Jean-Baptiste, honneur d'Israël. — *f*) Il connaît l'histoire de sa patrie et de ses institutions. — *g*) Il s'attaque au pharisaïsme qui déforme l'âme d'Israël. — *h*) Il réserve ses bienfaits à ses compatriotes : ses leçons et ses miracles. — On intercède auprès de lui en faisant appel à son patriotisme : guérison du fils du Centurion. — *i*) Ses tristesses patriotiques : il voit son peuple perdre ses privilèges. Ses pleurs sur Jérusalem et l'annonce de ses malheurs..... 96

Chapitre IV. — **Jésus et l'Humanité**

SOMMAIRE : I. L'amour de ses parents, de ses amis et de sa patrie, n'empêche pas Jésus d'aimer tous les hommes. L'idée du royaume ouvert à tous condamne l'exclusivisme païen et israëlite. — II. Il ne repousse personne de sa justice. — III. Le salut qui vient des juifs sera « la vraie lumière éclairant tout homme venant au monde ». Dans la parabole le beau rôle appartient au Samaritain qui soigne le blessé, ne se préoccupant que de sa qualité d'homme. — IV. Attitude de Jésus à l'égard des conspirateurs contre Rome. — V. Portée générale de son enseignement, surtout de son enseignement

Pages

moral. — VI. Les contingences particulières lui servent à donner un enseignement universel. « Allez, enseignez toutes les nations ». — VII. « Le Fils de l'Homme ». Une belle page d'un auteur anglais sur cette appellation. Jésus a sa part des misères humaines, hormi le péché, et y compatit. Cependant il est optimiste : but élevé qu'il propose à l'homme..... 132

LIVRE III

Jésus et l'amour des Ennemis

Chapitre Ier. — Les ennemis de l'humanité, de notre patrie, de notre famille, nos ennemis personnels sont-ils « notre prochain ? »

SOMMAIRE : I. Réponse des Païens : Le « *Caritas generis humani* » est l'intuition passagère de quelques esprits élevés. La conscience publique du Paganisme est contraire à l'amour des ennemis nationaux ou personnels. *Væ victis* !. · II. Réponse des juifs : il leur est imposé d'aimer « le prochain », mais l'égoïsme national restreint cette qualité à ceux de la race.... 151

Chapitre II. — Le précepte du Christ

SOMMAIRE : « Aimez vos ennemis ». Extension et compréhension du précepte. — Ses motifs internes et externes. — Jésus prêche d'exemple sa doctrine altruiste. — Quels changements dans les sociétés si les leçons et les exemples du Christ eussent été suivis !..... 162

Chapitre III. — Jésus et la Guerre

SOMMAIRE : Le Christ a-t-il voulu supprimer la guerre? On l'ignore, mais l'obéissance à ses leçons la ferait disparaître.

Pages

— Même lorsqu'on les combat on doit « aimer ses ennemis ». — Le païen glorifie la guerre et excuse toutes ses horreurs. — Chez les juifs elle est autorisée, mais dans des limites précises. L'horreur du sang apparaît déjà dans l'Ancien Testament. Annonce du « Prince de la Paix ». — La paix entre les hommes semble un postulat de l'Evangile. Réponse à deux objections tirées de ce livre 172

LIVRE IV

Jésus et l'exercice de l'amour des Hommes

De l'exercice de l'amour du prochain

SOMMAIRE : I. Toute la pragmatique des devoirs de charité est dans ce précepte : « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. » Ce n'est point un égoïsme raffiné. Tous les autres préceptes dérivent de celui-là : *a*) Ceux d'omission : Ne pas accabler les épaules du voisin, ne pas juger si l'on ne veut l'être. L'homme charitable est indulgent, tolérant, ne se met pas en colère contre les autres parce qu'il se connaît. — *b*) Ceux d'action : 1) Faire passer le service de l'homme avant les observations rituelles, « le sabbat est pour lui ». 2) Aux plus petits, aux plus délaissés, doit aller avant tous autres notre amour : donc aux enfants dont il ne faut pas interrompre la marche vers le royaume. En les recevant on reçoit Jésus. Il est venu sauver « ce qui était perdu ». Au dernier jour il interrogera ses frères sur leur attitude à l'égard de tous les déshérités de la famille auxquels il se substituera. Quelle tendresse dans ces terribles paroles du jugement envers la pauvre humanité! 3) Donner à qui demande, combler de bontés ceux qui vous nuisent. 4) Pardonner autant de fois qu'on nous a offensé : parabole du mauvais serviteur. 5) Recevoir le frère qui a péché contre nous comme le Père du Prodigue reçoit son fils. Se réconcilier avec ce frère avant d'aller à l'autel, sinon Dieu n'exaucera pas. On supprimera ainsi juges

Pages

et prisons. 5) Corriger son frère en secret avant de le dénoncer. L'union des cœurs, condition de la paix avec Dieu — II. L'exercice de l'amour des hommes efface les péchés : beaucoup est pardonné à Marie-Madeleine, parce qu'elle a beaucoup aimé. — III. La limite de l'amour de l'homme est l'amour de Dieu et de toutes les grandes causes. En quel sens entendre « la haine d'un père ou d'une mère » qui est demandée. — Le spectacle d'une Humanité où règnerait l'amour demandé par le Christ à ses frères..... 187

Typ. Ducaux — Persan-Beaumont (S.-et-O.)

22929

261.2
L 968 LUGAN, A.

AUTHOR

La Grande Loi Sociale de l'Amour
TITLE des Hommes

DATE DUE | BORROWER'S NAME

STORAGE - CBPL

22929